

Parlons de nos villages...

par **OURTHAM**
(Charles PIÉRARD)

Fascicule *abordant les anciennes communes*

*d'Arbrefontaine, Aywaille, Basse-Bodeux, Bra-sur-Lienne, Chevron,
Comblain-au-Pont, Comblain-la-Tour, Coo, Ernonheid, Esneux,
Ferrières, Filot, Hamoir, Harzé, La Gleize, Lierneux, Lorcé, Louveigné,
Pouleur, Rahier, Sougné-Remouchamps, Sprimont, Stoumont, Tilff,
Trois-Ponts, Vieuxville, Wamme, Werbomont, Xhoris;*

*soit les entités actuelles d'**Aywaille, Comblain-au-Pont, Esneux,
Ferrières, Hamoir, Lierneux, Sprimont, Stavelot, Stoumont
et Trois-Ponts.***

Parlons de nos villages...

par **OURTHAM** (Charles PIÉRARD)

Le premier article ayant pour titre «Parlons de nos villages...» est paru dans les journaux publicitaires «Les Annonces de l'Ourthe» et «Ourthe-Ambève» le 29 janvier 1960. Cette chronique presque hebdomadaire allait obtenir un remarquable succès. Elle s'arrêta début 1973, c'est-à-dire 13 ans plus tard.

C'est M. Charles Piérard (1892-1973) qui en fut l'auteur. Originaire d'Erezée et séjournant souvent dans la région de Lierneux, il était amoureux de l'Ardenne. Durant sa longue carrière, il fut éducateur. Il termina sa vie à l'École Don Bosco de Woluwé-Saint-Pierre.

Il nous a semblé intéressant de rediffuser partiellement ses chroniques. Evidemment, bien de choses ont changé depuis, mais que de renseignements utiles et que de poésie se dégagent encore de ces textes qui gardent une valeur certaine.

Voici comment, en 1960, était introduite la chronique par M. Jean Petitpas : «À présent, nous voudrions vous parler régulièrement de nos villages et hameaux, de leur histoire, de leurs coutumes et folklore, du patrimoine que nous n'avons pas le droit de galvauder. (...) La chronique «Parlons de nos villages...» vous permettra de mieux connaître les beautés naturelles de chez nous, la terre de tant de braves gens, et de laisser battre votre cœur sur le vieux cœur de l'Ardenne !»

AVERTISSEMENT

Les textes qui suivent sont en fait un condensé de ceux parus entre 1960 et 1973... Oui, ces textes ont été «raccourcis», parfois de manière autoritaire, pour ramener leur rediffusion dans «Les Annonces» (dans les années '80) à des proportions raisonnables.

Bien des articles fragmentés et échelonnés dans le temps, lors de leur première parution, ont souffert de ce regroupement. Pour obtenir un texte bien structuré et homogène, il eût fallu tout refondre : tâche au-dessus de nos moyens !

Lors de la rédaction de ses chroniques, l'auteur a pu rassembler bien des renseignements intéressants sur quelques anciennes communes, abordant de nombreux thèmes, parfois inattendus. D'autres communes ont été moins gâtées.

Plusieurs retranscriptions successives des documents originaux ont favorisé les erreurs.

Par souci d'honnêteté, il était légitime de vous signaler la chose.

Fascicule abordant les anciennes communes d'Arbrefontaine, Aywaille, Basse-Bodeux, Bra-sur-Lienne, Chevron, Comblain-au-Pont, Comblain-la-Tour, Coö, Ernonheid, Esneux, Ferrières, Filot, Hamoir, Harzé, La Gleize, Lierneux, Lorcé, Louveigné, Poulseur, Rahier, Sougné-Remouchamps, Sprimont, Stoumont, Tilff, Trois-Ponts, Vieuxville, Wanne, Werbomont, Xhoris ; soit les entités actuelles d'**Aywaille, Comblain-au-Pont, Esneux, Ferrières, Hamoir, Lierneux, Sprimont, Stavelot, Stoumont et Trois-Ponts.**

Arbrefontaine

ARBREFONTAINE, paisible village situé en dehors des grandes voies de communication, n'a rien de particulier. Il repose à l'ombre de bois assez étendus. Quelques ruisseaux y existent mais sans dénomination spéciale.

Village assez joli en été, qui se distingue par l'abondance des fleurs qui décorent ses maisons.

«Ici, écrit Albert Bonjean, le chantre de la Fagne, qui l'a visité, ici la grappe d'une clématite avec ses cocardes d'un bleu violet, font un heureux contraste avec le crépi blanc de la pauvre muraille qu'elle escalade. Là, les pois de senteur disposés en paravent et cachant à moitié la croisée derrière laquelle on devine une vieille qui paraît guetter. Ne sait-on pas que la fleur est l'amie des enfants, des femmes et des vieillards ? Sur les façades montent en buissons des rosiers ardents et griseurs. Plus loin, une vigne puissante s'accroche à l'angle de deux murs et enlace de ses vrilles la rampe d'un vieil escalier remontant à 1802.»

Arbrefontaine, à la limite des provinces de Liège et de Luxembourg, réclame une petite place parmi les chroniques de nos villages.

On a beaucoup discuté au sujet de l'orthographe et l'origine du nom de cette localité.

Arbrefontaine s'écrivait «Albafontana» en 666-672 et on retrouve encore cette appellation en 814 par «Alba fons» et aussi en 950. Par après, c'est «Albefontaine» qui devient «Arbrefontaine».

Qu'est-ce que cela signifie ? Un auteur dont le nom nous échappe l'explique comme suit : «Fontaine dont les eaux coulent sur des roches blanches ou sur du sable blanc - fontaine blanche».

«Albafontana» faisait partie du territoire de l'abbaye de Stavelot, mais est-ce d'Arbrefontaine actuel qu'il s'agit ?

Dans diverses pièces paroissiales anciennes on rencontre : «Abfontaine» (1510), de même que «Abefontaine», «Arbrefontaine» à partir de 1788.

L'opinion de M. Fernand Lemaire : «Le texte du diplôme de 570 nous dit que, traversant la Salm (Gladiis), la frontière atteignait la Blanche Fontaine (Alba Fintana), puis courait de là, à l'Ambève, à un endroit où un certain Gareloicus possédait une «venne», petit barrage pour capturer du poisson. Quelle est cette Alba Fontana ?

On pense de suite à Arbrefontaine, dont le nom véritable est et devrait être officiellement «Aubefontaine». Beaucoup d'historiens ont reculé cependant devant cette identification qui, à leurs yeux, présente l'inconvénient de laisser entre ce lieu et l'Ambève, une distance trop grande sans points de repère.

Nous avons l'impression qu'en fait, il n'était pas nécessaire au rédacteur du diplôme de préciser davantage parce que, d'Arbrefontaine à l'Amblève, précisément à la « Vieille Venne », sous Rahier, la frontière, semble-t-il, suivait une route très ancienne jalonnée par un certain nombre de lieux-dits.

Arbrefontaine, sous le nom de Wez ou Wallia, a été très probablement habitée vers le XI^e siècle; mais un écrit de 1105, écrit d'un Abbé de Stavelot (car la rive gauche du ruisseau d'Arbrefontaine serait entrée dans le domaine monastique en 746), prouve la présence d'habitants à Arbrefontaine.

La situation antérieure est celle-ci. En l'an III de la République, Arbrefontaine appartenait au canton de Vielsalm, département de l'Ourthe. L'an VIII, à l'arrondissement communal de Malmédy. En 1814, 12 septembre, dépendait du département de Meuse-et-Ourthe. En 1815, 2 octobre, compris dans la province de Liège. En 1816, 14 janvier, réuni à l'arrondissement de Neufchâteau. En 1818, réuni à la province de Luxembourg et à l'arrondissement administratif de Marche. En 1819, compris dans le district de Bastogne. En 1822, compris dans le quartier de Bastogne. En 1823, la composition de la commune était celle-ci: Arbrefontaine, Gernechamps et Menil. En 1838, elle est réunie à l'arrondissement judiciaire de Marche. En 1819, pour la milice, attaché à Houffalize et en 1870 à Vielsalm.

La commune est bornée: au nord par celle de Grand-Halleux; à l'est par celle de Vielsalm; au sud et à l'ouest par la province de Liège.

Altitude: 410 m; superficie 2.052 ha, dont une grande partie boisée.

D'après la tradition, Arbrefontaine a eu pour origine première, l'établissement de charbonniers qui bâtirent des huttes dans cette partie de la vaste forêt de hêtres dépendant des montagnes ardennaises qu'on nomma plus tard, la forêt charbonnière, il existe encore, au lieu-dit « Hodinfosse », un ancien chemin qui porte le nom de « Chemin des Charbonniers ».

Les cours d'eau qui sillonnent la commune ne sont que de faibles ruisseaux sans importance particulière. Citons:

MASSE: un filet d'eau dont la source est à Arbrefontaine dans le « Banal Bois ». Embouchure dans l'Arbrefontaine, après un parcours de 1,5 km.

ARBREFONTAINE: un ruisseau porte ce nom, il prend sa source à l'étang du lieu. À 2,2 km, il rejoint la Massée et à 3,6 km se jette dans la Lienne à Lierneux.

À Menil, le BEAURU: source à Menil, parcours 1,8 km, se jette dans la Lienne.

RENCHÉUX: filet d'eau à Arbrefontaine, « Aux Sarts ». À la limite de Vielsalm, il a parcouru 700 m. Confluent du Granvé (2 km), se jette dans la Salm (2,3 km).

GOSA: un ruisseau cité par de Ryckel qui prend sa source au bois de « Gossamont » à Arbrefontaine et va se jeter dans la Lienne au territoire de Lierneux. À rapprocher « Gosa » estime l'auteur, la « Gosse », affluent de l'Olker à Goslar.

Du ru de Bodeux et de ses affluents, se dresse la faîtière qui les sépare du bassin de la Lienne, celle-ci amène ses eaux de la région de Lierneux.

FANGE: chez nous ce mot désigne un endroit marécageux. Du german « Weeven », qui signifie terrain boueux. Saint Bernard, mort en 1153, a employé en français l'expression « faiquaz » comme synonyme de borbier. Citons pour Arbrefontaine: Fange Remy, à la Grande Fange, à la Fange Pierre, à la Fange Jean Dumont, Fange, à la laide Fange, aux Fange Pré.

SITUATION DE LIEUX. La situation de certains lieux est exprimée d'une façon absolue à un autre lieu.

On rencontre un type assez usité, se composant d'une prépo-

sition et d'un nom commun ou propre de lieu. Quelques exemples: Dessus le Vivier, dessus le Pachis, sur Liala, sur le Morety, sur le Tsegil, sur l'Enclos, derrière le Thier, d'avant lili-ve, en ce dernier lieu il existait une maison en 1891.

THIER. Thiers ou tier, c'est un monticule, une hauteur, et qui se prend souvent pour montagne. En wallon veut dire terrain en pente, colline, comme le signifie aussi « Thy » ou « Tienne ». Citons notamment pour Arbrefontaine: Derrière le Thier, Thiers du Lépreux.

CROIX ou creusette et « creûhète » signifie carrefour. Nous trouvons ici: « Al Creûhète » (à la Croix) où en 1891 on comptait 11 habitants, 2 maisons, 2 feux, 1 grange, 2 écuries.

D'autres noms de lieux seraient à citer. Nous nous arrêtons là!

Les dépendances de la commune d'Arbrefontaine sont celles-ci: Devant le Bois, Gernechamps, Goronne (paroisse Sainte-Lucie), Menil, Chenay.

Quelques détails sur la population. En 1793, on relève pour la section d'Arbrefontaine seule les détails suivants: 5 laboureurs, 23 maisons de 1^{re} classe, 21 de 2^e classe, 29 de 3^e. À cette époque, dépend du Comté de Salm, quartier de Houffalize.

En 1895, la commune compte 646 habitants avec 147 maisons. En 1890 pour Arbrefontaine (section): 71 maisons, 1 personne du 2^e ordre et 3 du 3^e ordre, 4 boutiquiers, 7 petits vendeurs, 58 laboureurs, 2 charrons, 6 cordonniers, 2 maréchaux, 2 meuniers, 1 tisserand, 1 tonnelier, 5 personnes hors d'état de gagner leur vie. À citer encore 47 granges, 79 écuries.

Parmi les voies de communication, les principales sont: la route d'Arbrefontaine à Vielsalm, par Goronne; celle d'Arbrefontaine à Lierneux par Odrimont; celle de Goronne à Lierneux par Menil et Gernechamps (embranchement de la première). Les deux plus anciens chemins qui ont conservé un nom sont: celui des « charbonniers », cité au début du présent article, et l'ancien chemin de Liège, traversant les lieux-dits Brûlefat et Hodinfosse, et se dirigeant ensuite vers la ville de Liège.

Au nord de la commune, à l'endroit appelé Jazefagne, au centre d'une grande plaine aride, existait un château nommé château de Rogister: de nombreux tas de pierres, plusieurs étangs qui ont conservé des restes de leur forme d'une vaste habitation en ces lieux.

À GORONNE, église assez belle, bien ornée, elle date de 1864 et aurait coûté 18.540 F. Le presbytère est ancien. Des registres paroissiaux de 1713 existent encore. Le sanctuaire comme bien d'autres dans notre région, a souffert de la campagne von Rundstedt. À l'intérieur, on peut voir de longs bancs de bois. Des vitraux, 10 au total, dont 4 dans le chœur, ont été offerts par les paroissiens.

À remarquer dans l'allée centrale, un beau lustre en cristal. Au maître-autel, on peut lire le millésime 1693 (de la chapelle primitive sans doute). Monumental cet autel, ceux des côtés sont dédiés à la Sainte Vierge et au Sacré-Cœur de Jésus. Un vitrail a été édifié à la mémoire des héros 1914-18, morts pour la Patrie.

Non loin de l'école, un joli monument a été également élevé en cet honneur. Nous y lisons: « À nos morts: Antoine Happentz, Jos. Delrez, Jos. Adam, Alexandre Maréchal. »

Goronne rendit aussi hommage à l'un de ses enfants, Libert Maréchal, mort au champ d'honneur, à Padsberg (Allemagne) le 21 avril 1945.

LE CALVAIRE D'ARBREFONTAINE. À ce propos, voici ce qu'écrivait en 1927 M. Albert Bonjean, le chantre de la Fagne. « Vraiment curieux ce chemin de la croix d'Arbrefontaine. On dirait à le voir si lointain, si mélancolique et si recueilli qu'il s'intéresse à tout ce qui compose son voisinage.

Ses humbles stations quadrangulaires, blanchies à la chaux, grimpent tout le long d'un talus. Un sentier de chèvre serpente à leur base. Tout un fouillis de sorbiers, de bouleaux, d'aubépines les abrite contre la pluie et le vent. Pas assez pourtant, car des agents destructeurs avaient fini par compromettre leur armature.»

» Il y a deux ans, l'administration communale s'avisa d'intervenir et, chose plutôt rare dans ces localités rurales, la restauration entreprise n'eut rien de banal, ni de prétentieux. Regardons de plus près. Par les petites fenêtres grillagées de chaque station, l'œil aperçoit, moulées dans le plâtre, les phrases classiques de la Passion de Jésus-Christ. Les personnages s'y détachent en relief sur un ovale discret. Groupements bien ordonnés, figures expressives, naturel dans la pose et le mouvement.

» Au premier plan, le Christ en marche abattu sous sa croix, la figure angoissée, mais fière et sereine, dans le fond, à droite, un soldat romain casqué d'argent, le buste corseté de métal, jetant sur le supplicié un regard dur, et tenant sous le bras l'échelle qui se dressera tout à l'heure au haut du Golgotha. À gauche, un Juif, appuyé d'une main sur une traverse de la croix, et de l'autre faisant le geste de repousser Véronique. Plus à gauche encore, un soldat menaçant le Christ de sa massue. Enfin, agenouillée devant le Seigneur, dont les yeux s'emplissent d'une gratitude infinie, la sainte femme déployant le mouchoir sacré (où l'on voit imprimés les traits du Fils de l'Homme) sur sa robe immaculée, que relève une frange d'azur. Tout cela, très vivant et très observé. Au haut du sentier, deux stations gardent la chapelle terminale. Sur le linteau, on peut lire le millésime 1730. À l'angle de la porte, le n° 268, identification civile de l'immeuble.»

À propos de la chapelle carrée avec autel et statue de la Vierge, on ne peut en préciser l'origine. On raconte qu'autrefois, un dimanche par mois, les paroissiens d'Arbrefontaine et des environs avaient coutume de faire solennellement à cet endroit, le chemin de la croix.

Nous lisons dans «L'Avenir du Luxembourg», 10 août 1912: Une tradition rapporte qu'une ancienne religieuse, retirée à Arbrefontaine, M^{lle} Anne Massoy, décédée en 1772, fit construire en sa demeure, un sanctuaire. On peut encore voir l'emplacement. Personne très pieuse, elle aurait de son vivant, dirigé les travaux des stations et de la chapelle du calvaire. (Cette supposition ne s'appuie sur aucune preuve sérieuse, elle semble purement sentimentale.)

Une croix de schiste retrouvée dans les ruines de l'édifice après l'offensive des Ardennes et plantée aujourd'hui à gauche de l'allée centrale, face à la chapelle, porte l'inscription suivante:

I.H.S.

Au mémoire de la mort et Passion de Jésus-christ.

Prie pour les Trépassés P. 1736 Z. P.V. Ave.

Cette date nous renseigne-t-elle exactement sur son origine?

LA CHAPELLE SAINT-ROCH. En 1959 eut lieu l'inauguration de ladite chapelle, située entre Menil et Arbrefontaine. La précédente avait été détruite à la suite de la bataille des Ardennes 1944-45. On ne connaît pas la date de sa construction, mais elle aurait été érigée à la suite d'une épidémie de peste survenue vers le milieu du XVIII^e siècle.

Ainsi donc, grâce à beaucoup de bonnes volontés et à la générosité de la part de tout un monde, la chapelle Saint-Roch est ouverte à la piété populaire.

La chapelle de Saint-Maurice à Arbrefontaine existait au milieu du XVI^e siècle et probablement bien antérieurement. À cette époque, le curé de Lierneux était de droit administrateur d'Arbrefontaine.

L'église a été érigée en paroisse par Georges d'Autriche en 1547. Cependant, l'évêché ne la considérait que comme une simple chapelle de Lierneux et la plaça seulement au rang des églises paroissiales en 1630.

En 1707, le curé de l'endroit percevait encore la dîme. La paroisse passa au diocèse de Namur le 15 janvier 1843.

L'agriculture est l'industrie principale d'Arbrefontaine. Le terrain en cet endroit est uni, le sol argileux, rocailleux et marécageux. Au sud de Goronne, au lieu-dit «Rawire», il existe des carrières d'ardoises et de pavés qui formaient alors l'industrie de la localité.

Il y a quelques années, des sondages furent effectués au «Thier dul Preux» où l'on avait découvert un important gisement de kaolin.

Nous lisons dans un article de M. Jos. Dussart: Le kaolin d'Arbrefontaine est de qualité, c'est ce qu'a reconnu M. Renard de Vielsalm en montrant l'importance de ce produit dans la fabrication de la céramique.

Au Conseil communal de Lierneux (28 octobre 1959), M. Burton attira l'attention du Collège sur les travaux en cours d'études pour valoriser les terres kaoliniques d'Arbrefontaine. Plusieurs conseillers sont d'avis que toute solution favorable est susceptible d'intéresser la région. Où en est-on à l'heure présente?

D'après Thomassin, on enregistrait en 1806 à Arbrefontaine: terres labourables 1.548,5 ha, jardins 9 ha 47, vergers 30 ha, prés 547 ha 85, forêts 1.292 ha 71, marais 2 ha, routes et chemins de tous genres 71 ha 10, habitations, usines, église, cimetière 6 ha 84, bruyères, fagnes, montagnes ou rochers 2.987 ha 69.

À Arbrefontaine, il existe le chalet Didier avec son beau parc et quelques vieilles habitations rustiques.

Cet endroit est visité fréquemment par les peintres. Nous avons eu l'occasion de voir des «toiles» très belles représentant quelques coins caractéristiques de cette oasis ardennaise.

Population: 1806: 470 - 1846: 489 - 1910: 694 - 1961: 494 - 1976: 464.

Aywaille

Aywaille est la localité principale de l'Amblève inférieure. Il y a une gare de chemin de fer. C'est un lieu de villégiature modeste, à l'intersection du chemin de l'Amblève et de la grand-route de Liège à Arlon, laquelle y descend de Sprimont et Florzé, et remonte d'autre part vers Harzé en passant sous la voie ferrée.

Aywaille, cette jolie villette, est une de celles-là qui ont leur caractère propre.

La pays d'Aywaille est un pays de grande curiosité géologique dont témoignent ses fameuses grottes, vastes labyrinthes où parfois les rivières disparaissent sans que l'on puisse en suivre le cours.

Aywaille est aussi une terre féodale.

Avant d'y pénétrer, on se répète les noms des villages qui en sont comme l'avant-garde. Au départ de Trois-Ponts, ce sont Roanne, Targnon, Lorcé, Quarreux, Nonceveux, Remouchamps. De Liège, Tilff, Esneux, Poulseur.

Appartient au canton de Louveigné, arrondissement administratif et judiciaire de Liège.

Citons les dépendances de la commune: Awan, Chambralles, Dieupart, une partie de Harzé, Gibe, Heneumont, Kin, la Halle, Montjardin, Niaster, Nonceveux, Parfonvaux, Playe (partie), Quarreux, Raborive, Remouchamps, Sècheval, Sedoz, Septroux, Sougné (ou Sougnez), sur la Heid et Ville-du-Bois.

Anciennement, Aywaille appartenait au duché de Limbourg. Il doit son origine à un prieuré de Saint-Pierre établi au XI^e

siècle. Brûlé en 1235, par le duc de Brabant, rebrûlé au XVII^e siècle, puis une troisième fois... totalement en 1794; il était placé juste entre Français et Autrichiens: l'accident s'explique...

Aujourd'hui, on y extrait de la pierre et l'on y fait de la chaux. Le plateau de Sprimont l'abrite du côté du nord par ses contreforts escarpés. D'autre part, l'évasement de la vallée, à l'endroit qu'il occupe, lui a permis de s'étaler à l'aise et de s'allonger sur le chemin de Harzé.

En passant à Aywaille, on peut découvrir rapidement quelques curiosités locales; franchir un pont magnifique, jeter notamment un coup d'œil sur l'église de Dieupart. Édifice remarquable et historique qui date de la transition romano-ogivale, XII^e siècle. Mais elle a été modifiée, notamment après l'incendie de 1654 et lors de la restauration en 1933. « À cette date, on tenta de supprimer les éléments introduits à diverses époques et non conformes au style primitif. Grave erreur puisque les ajoutes apportées au cours des siècles sont comme les pages de l'histoire de l'édifice. Une reconstruction est toujours artificielle. Faute de documents, celle de Dieupart fut fantaisiste. » (Guide Cosyn)

Nous remarquons quelques particularités. Les fenêtres à lancettes triples indiquent le XII^e siècle. Église réparée en 1714. Le plafond est couvert d'armoires. La tour est carrée. Le vaisseau est asymétrique; il comprend trois nefs séparées par deux rangs de piliers dont la base doit être sous le pavement (le sol aura dû être exhaussé). Les chapiteaux sont de dessin mosan et décorés de feuilles d'eau. Selon le D^r Thiry, « la nef nord, plus large que la nef sud, présente cinq baies à triple lancettes (ainsi que déjà dit): deux d'entre elles semblent être dans leur état primitif. La nef sud est éclairée par des fenêtres ogivales secondaires. Le plafond des nefs date de 1903. L'abside fut ajoutée en 1656: sur un des autels se trouve la Vierge miraculeuse de Dieupart. La statue est en métal; elle est surmontée d'un dais moderne. L'image a été détruite dans l'incendie de 1654.

L'église de Dieupart est dédiée aux saints Anges Gardiens, celle d'Awan est dédiée à saint Pierre; celle de Nonceveux à sainte Thérèse; celle de Sougné à Notre-Dame et à saint Martin. Ces localités dépendaient de la commune d'Aywaille et sont du doyenné de Sprimont.

Aywaille, c'est le centre touristique de l'Amblève inférieure. Des bois offrent des buts de promenades; Bois de la Haie, bois des Gattes, Grand Bois, Banal Bois. Beau parc, ambiance. N'oublions pas de citer les «Fonds de Quarreux». Le mérite esthétique et l'intérêt touristique de ce remarquable site ont été célébrés comme il convient et l'image l'a popularisé.

Aywaille est au carrefour des routes importantes vers Liège, Bastogne et la Haute Ardenne, Comblain et le Condroz. Marcellin La Garde a situé ses légendes parmi ses sites agrestes.

LES RUISSEAUX DE LA RÉGION

CHAMBRALLE. Prend sa source à Aywaille, à l'ouest d'Awan. Parcours 1,8 km. Embouchure dans l'Amblève à Chambralle.

LAI TROU. Porte aussi le même nom que le précédent, sauf l'orthographe, plus connue comme telle. Source à Aywaille à la lisière du bois de Wenhisset. Embouchure dans le fond de Harzé (1,4 km). Il fait limite entre Harzé et Aywaille. Le cadastre l'appelle «Loup Brieuille».

RENOUFOSSE. Affluent de l'Amblève à Aywaille, non loin de Remouchamps (à l'Est). Source au lieu-dit «Les Zeys» et longe la Heid de Presseux-Rp (1,9 km).

KIN. Kin est aussi le nom d'un hameau. Ce ruisseau naît dans le bois d'Aywaille. Disparaît sous terre au hameau précité et reparait à celui de Dieupart où il se jette dans l'Amblève. Le cadastre le nomme «Picherai». Le vallon du Kin est très curieux. On cite le chœur de Kin, situé dans les prés.

L'excavation a 35 m de diamètre et 7 m de profondeur.

COMBLINAY. Prend sa source à l'extrémité ouest de la commune d'Aywaille, sépare quelque temps Comblain-au-Pont de Xhoris; entre sur le territoire de Comblain-Fairon, passe à Comblinay et se jette dans l'Ourthe à Comblain-la-Tour. En 1131, «Comblirlaz» (cartulaire de Stavelot).

GRANDES FAGNES. Affluent du Ninglinspo à Aywaille.

HODIARY. Ancien nom du Trogo Jaquette à Aywaille. Un lieu-dit «Hodiarz» près de Septroux.

LOTHEZ. Petit affluent de Comblinay, séparant Aywaille de Comblain.

TROGE JOQUETTE. On lit aussi «Trogo», affluent de l'Amblève à Aywaille, près du hameau de Septroux. Au cadastre, on trouve un lieu-dit «Trou Paquette». Ce ruisseau s'est appelé «rive à Bogneus-thé» en 1471 (Prieuré d'Aywaille, rég. 1 f. 211 V^o) du nom du bois qu'il traverse, dit actuellement «Bonieushey».

MINIÈRES. Le cadastre l'appelle «Mainives». Il se perd dans la grotte de Remouchamps.

NIERBONCHEVA. Autre nom de Chera à Aywaille.

NINGLINSPO. Affluent de l'Amblève. où il se jette à Nonceveux. Le cadastre lui donne le nom de ruisseau «d'Oneux». Mais il renseigne dans ses environs un lieu-dit «Englinspou». Cela semble un nom mystérieux. Le radical «Glin ou Glain» qui a vraisemblablement le même sens que Spa, anciennement «Spau».

QUARREUX. Probablement l'ancien nom du Chefrin à Aywaille. On trouve en 1253, «bona et ista parte qure versus Sprimont», et en 1255, «Quore» (Ernest, Histoire du Limbourg). Ce ruisseau est cité en 1554 «le ruisseau appelé le Quarreu» (Conf. V. Fagne Magritte - Forsteman - Ostsnamen p. 435). Cité deux noms de rivières entre le radical «Cur»; la Corbach, anciennement «Curbaki et la Curdela».

HORNAY. Commence à Vert Buisson où, avec le ry des Blanches Pierres, il forme le Ninglinspo.

GERVOVA. Commune ou hameau de Hautregard à La Reid, puis pénètre sur la commune d'Aywaille, où il se perd dans la grotte de Remouchamps. Le cadastre porte «Chevova».

LÉGENDE DU VIEUX JARDIN

Un jour, un seigneur de Vieux Jardin enleva une jeune fille d'un cloître et l'emmena au château. Là, la jeune femme, en se défendant, brandit une statue de la Vierge. Irrité, le seigneur voulut frapper la jeune fille de son épée. À ce moment, le manoir s'écroula foudroyé et l'âme de la vierge s'éleva des décombres. Cent ans après, deux bergers, fouillant les ruines, trouvèrent l'effigie qui devint «la Vierge miraculeuse de Dieupart».

Très curieux, le château d'Amblève situé entre Raborive et Martinrive, que l'on voit se dresser à pic sur la rivière, une haute paroi unie, arête de calcaire lamelle, dont la pointe se couronne de murailles déchiquetées. C'est le berceau paternel des quatre fils Aymon. Les ruines mélancoliques émergeant des taillis, au bord de la haute roche s'élevant comme un fantôme, donnent merveilleusement l'impression spectrale d'un passé lointain mystérieux et sombre, où toutes sortes de choses incertaines flottent et s'entremêlent dans les brumes légendaires.

Autres détails extraits de «L'Ardenne» (édition 1895). Au moyen âge, c'était le Neuf-Châtel; d'abord maison royale carolingienne. Une autre tradition veut qu'il ait servi de prison au fils de Charles Martel, Grifore, vaincu par ses frères.

Plus tard, le château en question fit partie de la terre de Sprimont relevant de la seigneurie limbourgeoise dite «Au-delà des Bois».

Au XV^e siècle, il vint, comme tant d'autres domaines, en possession de la puissante famille des La Marck.

AYWAILLE est un lieu très ancien qui eut une maison royale au XVII^e siècle. Selon une vieille tradition, écrit Eug. de Seyn, la fameuse bataille de l'Amblève, gagnée en 716 par Charles Martel sur l'armée de Chilpéric II, fut livrée sur les hauteurs au hameau de Martinrive.

L'ancienne seigneurie d'Aywaille a fait partie du Luxembourg jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le village eut beaucoup à souffrir des incursions que le duc de Brabant Jean 1^{er} fit dans le pays de Liège. Livré aux flammes en 1626, il fut incendié de nouveau en 1691 par les soldats français, sous le commandement du maréchal de Boufflen. En 1794, Aywaille souffrit considérablement des suites d'un combat extrêmement violent livré le 18 septembre, combat dans lequel les Français culbutèrent les Autrichiens qui furent forcés de se retirer derrière le Rhin. Une grande partie des troupes autrichiennes s'était logée sur la «Heid des Gattes» (montagne des chèvres), que l'on aperçoit sur la rive droite: position formidable où ils s'étaient retranchés après la bataille d'Esneux.

L'abbé de Cluny (ces renseignements par M. de Ryckel) érigea à Aywaille un prieuré de Bénédictins auxquels il confia l'administration des biens donnés par Régina. Ces religieux construisirent une église qu'ils dédièrent à saint Pierre et se réservèrent le droit d'en nommer le curé. Les Bénédictins abandonnèrent le prieuré en 1585. Il fut alors donné par le Pape aux Jésuites du Collège de Luxembourg. Le prieur de Saint-Pierre était seigneur foncier de la Terre d'Aywaille. Les seigneurs de Montjardin en étaient les avoués héréditaires. Lors de la suppression des Jésuites en 1773, le gouvernement autrichien se mit en possession du prieuré et de ses biens. Il vendit au baron de Rahier les droits seigneuriaux sur Aywaille ainsi que l'église Saint-Pierre. Cette dernière fut alors fermée au culte. Quelques temps après, le baron de Rahier céda la seigneurie à M. Grisard.

À propos de **PORALLÉE**. Une singulière tradition rapporte comme suit l'origine d'un bien communal connu sous ce nom. Un seigneur de Montjardin, voulant reconnaître la fidélité et le dévouement de son chasseur, Cudelrandus, lui accorda la propriété de toutes les terres qu'il pourrait parcourir depuis minuit jusqu'à l'aube. Le chasseur fut bien diligent, car il fit dans le temps fixé le tour de quatre mille bonniers. À sa mort, il légua la Porallée à la commune d'Aywaille, sous la condition de n'y point bâtir. La propriété de ce champ fut contestée par le gouvernement, mais un jugement le rendit à ses anciens possesseurs sous l'ancien régime; l'administration des terrains parallèles appartenait aux trois cours de justice d'Aywaille, Remouchamps et Henumont.

En 1835, la Porallée contenait encore 1.900 bonniers.

Une loi du 17 novembre 1919 a érigé la section de Sougné en commune distincte, sous le nom de Sougné-Remouchamps.

Population: 1806: 1.271 - 1846: 2.676 - 1910: 5.295 - 1961: 3.645 - 1976: 3.976 - 1977 (grande entité): 8.064.

Basse-Bodeux

Voici un village, quoique assez cossu, qui ne possède pas de nombreuses curiosités. C'est une région accidentée. Le regard peut investir de splendides panoramas de champs, de buissons, de collines crépues et de vallons. Un coin sans renommée spéciale, dira-t-on, sans richesse exceptionnelle, mais dont le grand attrait réside dans le calme, une attirance inexplicable, l'ambiance du bon accueil.

Une route, déroulant de longs méandres, vient de Werbomont (à 13 km). Celle-ci traverse la Lienne, passe à Neufmoulin pour rejoindre Basse-Bodeux.

Une autre, se détachant du carrefour de Manhay, coupe la région de l'est à l'ouest en passant à Vaux-Chavanne, à Bra (8,5 km), à Reharment, à l'Étang de Gérard Wez.

De Lierneux (11 km) par la Falize, Odrimont, Amcomont.

De Vielsalm, par Grand-Halleux (9 km), le long de la Salm, d'un charme pénétrant et divers. Rivière tapageuse, roulant son cours sur un lit de grosses rocailles. Ensuite, Trois-Ponts vers Bodeux.

Autres distances: d'Arbrefontaine, 9 km; de Chevron, 9 km; de Fosse, 3,5 km; de La Gleize, 11,5 km; de Stoumont, 14,5 km; de Stavelot, 10 km; de Rahier, 8,5 km; de Wanne, 10 km.

Bodeux est situé aux pieds des coteaux bleus. Les maisons coiffées d'ardoises du pays s'étalent de chaque côté de la belle route de Trois-Ponts - Stavelot.

Très ancien village, Bodeux est déjà cité en l'an 882 sous le nom de «Blandonium» à propos de la chapelle du lieu. De cet écrit, nous ne possédons que des fragments et rédigés dans un latin peu aisé à traduire: «cet concedermus lis quenttam fisculum nostrum «Blandonium» homine, qui est in pago Lenvensi cum capella est pertiventusa ejus.»

À propos du mot «Blandonium», M. Ernst dans «Histoire du Limbourg» (p. 322) dit tenir de Dom Bottar, archiviste de l'abbaye de Stavelot, que ce Blandonium nommé ailleurs Boldacum et Boldaw, est réellement Bodeux.

» Ce serait alors un nom double, écrit d'autre part Grandgagnage, car il paraît difficile de déduire l'une des formes de l'autre; mais n'est-il pas plus probable que Blandonium, ajoute-t-il, était le nom du village détruit, qui pouvait être voisin de Bodeux. L'hypothèse d'un village détruit est admissible en soi.»

Bodeux est en outre cité en 946, dans un acte par lequel une certaine Reingilde donna au monastère de Stavelot une propriété située à «Boldau».

«Le don que fit Reingilde, veuve de Jean, consistait en un certain nombre de manses, avec les serfs qui y étaient attachés.» (Stavelot, 25 mars 946, d'après Halkin et Roland. L'original du document a été perdu. Une copie complète existait à Düsseldorf et à Hanaut, puis à Liège.)

Cependant, les terres dont question furent perdues et l'abbaye de Stavelot ne put en recouvrer la possession qu'au milieu du X^e siècle, c'est-à-dire probablement à l'époque de sa fondation. Le domaine de Bodeux était, on le sait, situé entre les terroirs de Stavelot et de Lierneux.

Ce fut, en effet, en 953, que l'abbaye acquit le village de Bodeux. Il dépendait d'un comte appelé Warnier ou Warner, mais un autre comte nommé Segefried désirait en faire l'acquisition. L'abbé Werinfried, qui redoutait le voisinage de ce dernier, s'empressa de s'entendre avec Warnier qui lui céda par voie d'échange «Baldau».

«Cet échange comportait la villa de Nohas (Nothen), dans le comté de Tulpiaco (Zulpich). La villa de «Badau» (Bodeux, autre orthographe) comprenait de vastes champs cultivés, des bois, son moulin et sa grande forêt. Cet acte fait supposer que ce village avait été usurpé et enlevé temporairement à l'abbaye à une époque antérieure, d'autant plus que le diplôme même porte que l'église appartenait déjà à l'abbaye depuis longtemps.

La présence d'un château ou d'une «villa» est confirmée d'autre part, par un document ainsi conçu (dont nous ne possédons qu'une partie): «Hab ebat manque prædictus cornes (Warnimus)... juxta monasterium Stabulaus quandau villam sui furis nomine Baldau».

La traduction approximative répond à ce que nous avons dit plus haut à propos de Warnier qui possédait une propriété à Bodeux.

Autres orthographes: Boldaci (946), Bodéa (941), Boldau (955) une forme secondaire (d'après Ritz, p.c. op. n° 26).

Boldacum: selon Grandgagnage, cette forme ne peut être correcte quant au radical (car le «o» moderne vient régulièrement d'un «al» primitif).

Baldacum est la forme adjective du nom de personne Baldo. Baldeu, Baldou. Citons: Baldoa (1085-1104), Baldor (1130),

Bodux (1308), Boydure (1342), Boedeux (1393), Boudeux (1393), Boedeux (1393-1597). Il y a en outre Bodoléo. Quant à Bodeux, on le rencontre dès 1708.

Il y avait à Bodeux, un château (Haute Bodeux), une cour de justice et des dépendances, constituant un fief distinct, dont les échevins étaient nommés par l'abbé de Stavelot. Le seigneur avait la charge de mayer héréditaire de la justice de l'endroit.

Ce fief et cette susdite charge furent possédés pendant plusieurs siècles par la famille de Rahier.

En 1510, Gilchon de Rahier en fit le relief (releva la dignité) en sa qualité de fils de feu Jean de Rahier.

Il est fait allusion à Jean-Pierre de Rahier de Bodeux, à propos d'un procès de l'abbé de Stavelot contre ses officiers, et à des pièces pouvant servir à ce procès.

Autre relief en 1732 par Ferdinand Joseph Henri, baron de Rahier. Sur la fin du XVIII^e siècle, la charge précitée appartenait à Louis Laliemand, comte de Levignan (d'après de Seyn).

Le mayer héréditaire de Bodeux et ceux de Rahier, Roanne, Chevron, Wanne et Lierneux, prétendirent à quatre reprises différentes former un ordre et constituer un des États du Pays de Stavelot dont le consentement était nécessaire pour l'établissement des impôts.

Condamnés à la privation de leur office, par arrêt du Conseil antique (tribunal suprême) du 20 février 1693, ils restèrent suspendus de leurs fonctions pendant 12 ans.

En 1706, après avoir fait leur soumission, ils furent réintégrés dans leurs anciennes prérogatives. De la cour de Bodeux, on pouvait en appeler à la Haute Cour de Stavelot.

La localité a été le chef-lieu d'un canton, avant les préfectorales et est entré dans le canton de Stavelot, l'an X de la République.

Le scel échevinal représente sainte Anne, debout, un voile nimbé, le bras gauche ramené devant le corps; le bras droit étendu tient une fleur tigée et feuillée.

Légende: «Cachet de la Cour de Bodeux Sainte Anne».

Ce scel a été retrouvé dans un acte du 29 novembre 1785 (cour de Thon, reg. 20, Poncelet).

Par arrêté royal du 16 juin 1914, le conseil communal de Basse-Bodeux est autorisé à faire usage des armoiries concédées à cette commune et qui sont: «de gueules à trois forces renversées, d'argent posées 2 - 1 - (Rahier), l'écu placé au pied de la Vierge tenant de la dextre une tige fleurie, le tout d'argent. (Moniteur Belge 1914, p. 4203). On verra que la Vierge a été substituée à sainte Anne.

L'origine même de la paroisse de Bodeux doit être reportée aux premiers temps de l'évangélisation de l'Ardenne par les moines de Stavelot, c'est-à-dire au VII^e ou au VIII^e siècle.

«L'Archidiaconé d'Ardenne» donne ces précisions: «En 1131, les églises de Bodeux, de Chevron et de Rahier étaient encore placées sous la direction d'un seul prêtre, comme c'était le cas aussi pour les églises voisines de Wanne et de Fosse, ainsi que pour celles de La Gleize et de Roanne. Toutefois, dès l'époque de saint Poppon (mort en 1048), les trois localités, écrit l'abbé D. Guillaume, de Bodeux, de Chevron et de Rahier formaient des domaines distincts dont les noms reparaissent sur le retable d'argent doré que l'abbé Wibald fit exécuter pour l'autel de Saint-Remacle vers 1135.

» L'unité de la paroisse en 1131 et la tri pie direction de l'administration civile à la même date, nous font augurer qu'à l'époque carolingienne, Chevron et Rahier furent à la villa de Bodeux, ce que Bra et Odeigne furent à celle de Lierneux.

» Chevron doit avoir été démembré de la paroisse de Bodeux au XI^e ou au XII^e siècle.

» En 1130, l'abbaye de Stavelot possédait vingt manses à Baldou (Bodeux), vingt-quatre à Rahières (Rahier) et sept à Keuruns (Chevron) (H. et R. p. 303).

» En 1630, la paroisse comptait 150 familles.

» Le pouillé de 1707 renseigne par erreur, sous Bodeux, la chapelle castrale des seigneurs de Froidcourt, près de Stoumont (v. 51 bis fol. 15 V^o). «Le curé de Bodeux possédait le tiers des dîmes; l'abbé de Stavelot, en tant que collateur, disposait des deux autres tiers. En 1708, la fabrique de l'église possédait 8 arpents de terre dont les revenus étaient variables.» (D. Guillaume)

Les plus anciennes églises filiales de Bodeux sont celles de Chevron, placée sous le vocable de l'Assomption de Notre-Dame et de Rahier dédiée à saint Paul.

La paroisse actuelle de Bodeux possédait dans les limites de son territoire, une chapelle que l'abbé de Stavelot avait fait ériger, au XVII^e ou XVIII^e siècle, dans sa maison de campagne de Noirefontaine. Nous croyons savoir que cette chapelle a été détruite au cours de la dernière guerre. Pas bien loin, c'est celle de Reharmont bâtie en 1802 sur la commune de Lierneux.

L'église de Bodeux reçut la visite de l'archidiacre d'Ardenne, le 13 novembre 1604, le 18 octobre 1606, le 4 juin 1611, le 30 avril 1630 et le 21 juin 1708. En 1630, on comptait 400 communicants.

Le 21 juin 1708, l'archidiacre fit également visite de la chapelle de Rahier (dont le directeur amovible était nommé par le curé de Bodeux). La chapellenie comptait alors environ 300 communicants.

L'église actuelle date de 1717; la tour, qui a une certaine valeur archéologique, serait du XI^e siècle. Elle fut restaurée ou quelque peu transformée au cours des ans et est dédiée à Notre-Dame.

Elle est finement dressée au-dessus des toits, dans cette atmosphère de paix sereine et tranquille que représente la pleine campagne autour de cette petite bourgade.

Quelques hameaux, ou noms de lieux: Au Carcan, Derrière les Avenalières, Fontaine, Vieille femme.

De gracieux ruisseaux sillonnent le territoire de Basse-Bodeux. On éprouve un plaisir à suivre les courbes qu'ils décrivent, leurs eaux s'en vont frétilantes à travers les prés. Une fête à la belle saison.

Le Baileux est un affluent du «ry de Bodeux» et sépare cette dernière localité de Fosse. Le cadastre cite le «Toir Baileux», la carte «Tour Baileux».

Le Bodeux sort de l'étang de Gérard-Wé, sur les confins de Bra et de Basse-Bodeux, fait limite entre cette dernière commune et celle de Lierneux, puis celle de Fosse et se jette dans la Salm à Trois-Ponts.

L'Épine, un ruisseau qui alimente l'étang de Gérard-Wé.

Lavaux, source près de Bodeux, passe à Vaux-lez-Bodeux, et se jette dans le ry de Bodeux.

Vieux Pré, peu d'importance. Source dans le bois de Laidfosse, et se jette dans le Mierdeux, à la limite de Bra. Parcours 400 m.

Le Gérard-Wé, filet d'eau prenant cours dans une clairière du «Pré Massin». Se jette dans l'étang de ce nom.

Le Baleux, nom donné au ry de Bodeux, par les gens de l'endroit.

Le Fat, ruisselet de 1,7 km de long. Source à la Sapinière.

Le Mierdeux, source au bois de Laidfosse, pour atteindre le «Vieux Pré». Autre nom: le «Jean Jacques».

Deux sources sont en outre signalées par le cadastre; il s'agit du Lambiefâ et le Freneux.

Basse-Bodeux s'étale en partie de chaque côté de la belle route de Trois-Ponts en direction de Stavelot.

Joli village assez cosu. L'agriculture est la principale industrie. On connut une fabrique de sirop de carottes et de betteraves. Ce fut l'œuvre du bourgmestre de Basse-Bodeux S. Lejeune en 1897, mais elle n'a pas été maintenue.

Il y a quelques pépinières et des tailles de chênes et de bouleaux y sont pratiquées. Le sol argilo-sablonneux est propre aux belles cultures. On remarque par ci par là que ce sol a une teinte rougeâtre, parce qu'il est constitué par le poudingue de Malmédy, qui affleure aussi près de la gare de Stavelot. Le terrain est très fertile.

Quant au tourisme, il n'est guère développé en ces endroits, à part à Haute-Bodeux. Il y existe un château dont il a été question plus haut. S'il s'agit bien de celui-là (X^e siècle), il était convoité par le comte de Sigefrid et confirmé par des documents.

L'Abbé Werinfrind, du monastère de Stavelot, qui redoutait ce voisinage, s'empessa de l'acquérir, et, à cet effet, il céda en échange au comte Warner: «*Quiquid habere vidibatur in villa nohas dicta, in pago Heiflensi, in comitatu Tulpiaco... et quia monachi alterius monasteru, id est Malmendariaë quamdam parten in cadem villa habetant reddicit abba eidem ecclesie in pago condustrio locum qui disitur villa...*». Traduction: «*Tout ce qu'il paraissait posséder dans cette ferme, dont on nous a parlé, dans le bourg de Heiflensi, dans le comté de Tulpiaco, et parce que les moines de l'autre monastère, c'est-à-dire de Malmédy, avaient une part dans la ferme, l'Abbé rendit à la même église dans le bourg du Condroz un lieu qui s'appelle ferme (villa).*»

QUELQUES NOMS DE LIEUX

Chef-lieu (pré) - La Saul (pâture).

Situation de lieux: Dessus le moulin - Dessus la vaux-Derrière les avenantières.

Autres lieux: Pétraibœuf - Chera - Gérompré - La Haie - Benifontaine - Larimé - Pré Massin - Au Canan - Fontaine vieille ferme - Les Serreux (Haute Bodeux) - La Barrière - Fange Ferment (bois).

FAITS DE GUERRE

La dernière guerre. La Belgique, après 22 ans de paix, est soumise à nouveau à une épreuve que lui impose l'ambition guerrière d'un grand État voisin. Le 10 mai 1940, c'est la grande tragédie. Nos braves soldats partent vaillamment au combat pour défendre nos libertés. À 3 heures du matin, on entend de partout des explosions provenant des destructions opérées à la frontière. À Trois-Ponts, Vielsalm, Basse-Bodeux et ailleurs, bien des gens fuyent devant l'envahisseur, abandonnant leurs biens au pillage de l'ennemi.

La Belgique avait décrété la mobilisation dans la nuit du 12 au 14 janvier 1940. Des baraquements militaires furent installés à Basse-Bodeux. Dans la nuit du 15, un drame lamentable se déroula. Deux baraquements ont été la proie des flammes; l'un de ceux-ci abritait une centaine d'hommes. Ce fut la panique; heureusement, la plupart fuyèrent le brasier, provoqué, croit-on, par un charbon incandescent qui tomba du poêle. Les deux baraquements ont été détruits. Quatre soldats sont carbonisés, une quinzaine gravement brûlés. Ce fut une consternation dans toute la région.

Parmi les victimes civiles du village, à signaler 2 tués. Sur 173 maisons, 115 touchées suite aux opérations et aux bombardements. Le presbytère et deux fermes incendiées! La liste des dégâts n'est malheureusement pas close.

Le mérite est grand en ce qui concerne les vaillants soldats et patriotes défenseurs de notre région.

Population: 1806: 499 - 1846: 482 - 1910: 542 - 1961: 427 - 1976: 405.

Bra-sur-Lienne

De Stavelot, on peut gagner Bra par Trois-Ponts, Basse-Bodeux, Erria. Par Stoumont, en passant par Trou-de-Bra; par Lierneux, en suivant la belle route de la Lienne; de Manhay, par Vaux-Chavanne. Toutes ces routes plongent vers le pont de Villettes comme dans une sorte d'abîme verdoyant.

«*Abbaye du Pont de Villettes*», tel est le nom que l'on donne fréquemment aux «*Quatre Bras*» porte d'or de la belle Vallée de la Lienne, ruisseau chantant et attirant.

Maintenant, au fond de cette vallée, un raidillon nous emmène entre les collines boisées, vers Bra. Et bientôt apparaît à notre gauche une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes, qui commande l'entrée du village.

Bra, village archaïque que le progrès n'a pas encore corrompu! Bra est bien resté lui-même. Les maisons sont basses, sans prétention, mais propres, claires et gaies.

Une vieille ferme porte le millésime «1818». Accolé à un pignon d'une habitation rustique, un vieux Christ, cher aux gens de Bra. Bon Dieu osseux, la poitrine enfoncée, les côtes saillantes, le visage empreint d'une grande douleur, érigé par la piété des fidèles.

Les hameaux de la commune, aux jolis noms, sont dispersés sur les plateaux environnants. Ce sont: Derrière le Thier, à la Bosse, Erria, Floret, Grand Heid, Monchenoules, Sur le Thier, Trou de Bra, Villettes; citons également: Quatre Vents, Barbanis, qui sont plutôt, croyons-nous, des lieux-dits.

Dans un fouillis de toits aux ardoises luisantes apparaît la tour élégante de l'église restaurée avec goût depuis de nombreuses années. La dernière guerre ne l'a pas épargnée; elle a subi des dégâts.

Bâtie entre 852 et 882 par les moines de Stavelot, elle servit à maintes reprises de refuge aux habitants de Bra, souvent molestés et rançonnés dans ces temps de barbarie par les Normands et autres brigands de la même espèce.

HISTOIRE. Bra, que l'on écrivait «*Bracté, Bractis*» appartenait jadis à la Principauté de Stavelot. Il fut donné au monastère par Pépin de Herstal, grâce à une disposition testamentaire en 680. À cette époque, Bra n'était même pas un village, mais simplement une petite agglomération composée de huttes. Aux alentours, de vastes tourbières et des terrains incultes, qui peu à peu furent défrichés et devinrent productifs.

Vers l'an 700, l'abbaye de Stavelot se vit dépouillée de cet important fief. Mais Carloman, petit-fils de Pépin, le lui rendit en 745. La possession fut confirmée par un diplôme de Louis II (874).

De nombreuses chartes citent ce village fréquemment. Nous lisons (Charte de 1107, archives de Düsseldorf) que Berthe de Bullem, dame noble, donna au monastère de Stavelot pour être incorporés à Bra, trois serfs avec les terres auxquelles ils étaient attachés. Le Prince Abbé céda en 1124 le village en fief héréditaire à Henri, fils de Godefroid, comte de Durbuy.

Dans une autre Charte (1194), Cuonon, Abbé de Stavelot, relate comment il a pu mettre fin aux longues contestations qui s'étaient élevées au sujet de l'église de Bra.

En 1244, Henri, comte de Luxembourg, possédait le «*vicomté de Bra*» qu'il avait acquis de Wauthier d'Awans; il en fit donation au monastère afin qu'il en jouît à perpétuité.

Revenons à la donation faite par Carloman. Le document date de 746 à l'époque où Bra s'écrivait «*Bratis*» ou «*Brattis*».

En 882, où il est question de la chapelle, on rencontre la même orthographe dans cet écrit: «*Un concederemus eis*

quendam fisculum nostrum, Blandonium (Bodeux), nomine qui est in pago Leuvensi, cum capula et pertinentus ejus... rappelam etiam et Bratis» (plus loin Brattis).

Grandgagnage estime que «Bratis» ou «Brattis» est bien Bra près de Stavetot. La dénomination d'aujourd'hui date du XII^e siècle.

L'orthographe «Bractis» est signalée en l'an 938 et 954; Brans juxta sanctorum Romaclum (1184); Brans deleis Stavelo (1573); Bra, 1131 et 1596; Brasse, Brau (1504); Braes (1497-1558); Brais (1503); Braas (1589); Braiz, Braz (1507).

Si nous recherchons la signification dans le latin, «Brachium» donnerait le sens de «bras». Or, dans les contrées peu habitées, on posait autrefois le long de la route, de distance en distance, de grands poteaux auxquels on fixait transversalement en guise de bras, une ou plusieurs pièces de bois dans le but d'indiquer le chemin aux voyageurs.

Or, écrit le R.P. Lemaire, dans une notice sur le village de Bra, «Bra était situé à un coude de l'ancienne voie Stavelot-Laroche et Stavelot-Durbuy. On y avait établi, comme partout, des poteaux que les nobles, les moines, les clercs appelaient «Brachium», tandis que les paysans se contentaient de prononcer la première syllabe du terme savant, c'est-à-dire «Bra».

En conclusion, lorsque quelques colons et serfs s'établirent autour de ce «Brachium», pour défricher la terre ou hospitaliser les voyageurs, ce groupement reçut le nom de «Bra» et ses habitants furent nommés «Brachieuses».

Sous Charles-le-Gros et l'abbé Antoine, 25^e abbé de Stavelot (882), fut construite la tour actuelle de l'église, non pas tant comme clocher, mais comme abri pour les habitants, contre les Normands et autres brigands. Cela justifie l'épaisseur des murs : 1 m 72. Au reste, ce monument religieux est une des rares curiosités du genre de la région ardennaise.

Les historiens nous apprennent qu'au milieu du XI^e siècle, Bra avait un «demi-mansus», c'est-à-dire une petite exploitation comprenant six arpents de terre.

Le village continua de dépendre directement de l'abbaye de Stavelot jusqu'à la Révolution française. Il était le siège d'une autre cour de justice (Braslès), dont les membres étaient nommés par l'Abbé et qui ressortissait en appel de la haute cour de Stavelot.

Ainsi que bien des localités, à la Révolution française (1790), les manants de Bra étaient peu satisfaits des réformes envisagées par le Prince-Abbé Célestin de Stavelot. Celui-ci espérait ramener l'apaisement. Parmi les réformes les plus généralement désirées, on note la libre disposition des aisances; l'affection du produit de la dîme au besoin du culte; la suppression du Conseil privé; l'abolition du herstoux, de la mortemain, des deniers seigneuriaux et la faculté de redîmer les rentes foncières.

Dans l'entre-temps, les troupes munstériennes, sous les ordres du Colonel de Wolzogen, envahirent le pays, et le Prince-abbé voulut se porter garant du remboursement des frais que ces opérations en territoire stavelotain lui avaient occasionnés.

Bra se soumit à la volonté du souverain, tandis que dans l'ensemble du pays l'opposition fut irréductible.

Le fief «d'Izier» dans Bra, comprenant château, hauteurs et dépendances, droits, rentes, etc., était situé dans la principauté de Stavelot. Pendant près de deux siècles et demi, il fut possédé par la famille de Bra, et plus tard par la famille de Broickart.

de Bra possédait blason.

Selon le «Moniteur» du 13 mars 1949, un arrêté du Régent (18 novembre de l'année précédente) autorise la Commune de Bra à faire usage des armoiries anciennes.

Dans un écrit (12 janvier 1606), il est cité «Johannes Brachiencis» (de Bra), prêtre qui fut desservant à Louveigné. M.

Aug. Crémer de Monty, propriétaire du château de Pétaheid-lez-Verviers, posséderait un vitrail armorié se rattachant à Jean de Bra. Il mesure 30 cm de haut sur 18 cm de large; c'est un fragile monument, digne souvenir de cette vieille souche des de Bra, sur laquelle, sans doute, il y aurait beaucoup à dire.

UNE LEGENDE. Bien des «croix» ont été élevées dans maints endroits de nos Ardennes. Au lieu-dit «Suiwerdrèye», aurait existé jadis une de ces croix de pierre, au millésime de 1637, élevée en cet endroit, dit la légende, en commémoration de la peste qui ravageait le pays à cette époque. On a expliqué l'origine de ce monument de diverses façons; plusieurs auteurs y font allusion. Pour notre part, voici les faits tels qu'on nous les a racontés.

À l'époque où dans notre région, à Bra notamment, vers le XVII^e siècle, s'exerçaient les petits métiers de famille, comme le filage du lin, trois sœurs, les demoiselles Ladry, vivaient en commun. Elles étaient fileuses. Or, un jour, une de celles-ci déballait un paquet de lin destiné à alimenter la quenouille. Une vilaine mouche s'en échappa et vint piquer au bras l'infortunée demoiselle.

La chose parut insignifiante au premier abord, mais bientôt la jeune fille, dont le corps devint tout noir, avait contracté la peste. Il fallut l'éloigner pour éviter la contagion, et dans ce but, avec toute les précautions requises en pareil cas, on la fit transporter dans une caverne à la «Rotche al Sutwerdrèye».

La pestiférée reçut les derniers sacrements et on l'abandonna à son malheureux sort. Elle mourut dans d'atroces souffrances. Une croix fut élevée à l'endroit de l'affreux martyr de cette jeune fille de Bra. (Extraits de G. Laport)

La peste sévissait dans le village de Bra, les ravages étaient nombreux. Le curé de la paroisse proposa l'organisation d'un pèlerinage à saint Roch, en Bernardfagne, où l'on se rendait de date immémoriale pour obtenir la cessation des épidémies. Au son des chants religieux, le cortège s'était mis en marche. Pendant le trajet, un jeune homme fut soudain frappé de la terrible maladie et succomba sans tarder, après avoir reçu les derniers sacrements.

Grâce aux prières et aux invocations des pèlerins, le fléau disparut de la région.

En reconnaissance de cette grande grâce, les habitants de Bra élevèrent une croix de pierre à l'endroit où tomba le pestiféré.

Telle est la seconde version pour expliquer l'origine de ce monument.

RUISSEAUX

SUR LE TERRITOIRE DE LA COMMUNE

Le Bodeux. Ce ruisseau sort de l'étang de Gérard Wé, sur les confins de Bra et de Basse-Bodeux, fait limite entre cette dernière commune et celle de Lierneux, puis celle de Fosse; traverse le territoire de Fosse et se jette dans la Salm, à Trois-Ponts. Dans le pays, ce ruisseau se nomme le «Baleux». On trouve pour Bodeux l'orthographe «Baldacum» en 946, «Baldan» en 953 (cartulaire de Stavelot, t. 1, pp. 156 et 170).

Fange de Soiche. Affluent du Mierdeux à Spa.

Follerie. Affluent de la Lienne, commune de Bra; il prend sa source à Malempré (Luxembourg) où il porte le nom de ruisseau de la Heid. Son nom ancien a été conservé dans celui d'un hameau situé près de son confluent. Ce hameau qui s'appelle aujourd'hui «Florêt» s'appelait encore «Floref» au XVI^e siècle. (Lemaire, Notice sur Bra, p. 40)

Grand Ruy. Affluent du Clairan à Bra, prend sa source au lieu-dit «Hatoufa» à Vaux-Chavanne (Luxembourg).

Jean-Jacques. Autre nom du Mierdeux à Bra.

Noire Fontaine. À Bra, au sud de l'étang de Gérard Wez, ce fîtet d'eau se perd dans l'étang du même nom.

Boilly. Sert de limite entre Bra et Grandmenil (Luxembourg), traverse le «Bois de Monchenouille» et va se jeter dans le ruisseau de Grand Mont.

Claran. Commence à Vaux-Chavanne, traverse tout le territoire de Bra, pour aboutir à la Lienne. Ce cours d'eau s'appelle aussi le **Xhavan**, c'est-à-dire ruisseau de Chavanne.

Lienne. Qui prend sa source dans les marais sous Regné (Bihain), traverse une partie du territoire de la commune de Bra.

Lambiefa. Nom de l'une des sources du Mierdeux.

Mierdeux. À diverses appellations. Affluent de la Lienne. Il a deux sources dénommées par le cadastre «Lambiefa» et le «Freneux».

Sur le Thier. Cela rappelle certains noms de lieux assez fréquents. C'est également un filet d'eau ayant source à Bra, au bois dit du «Thier». Il se perd dans le Chavan.

Bra eut, comme dans plusieurs villages des environs, tels Lierneux, Trois-Ponts, etc., ses foires annuelles. Le Prince-Abbé de Stavelot avait fixé celle de notre village, le jeudi, à condition que tous les sujets du Prince se présentassent une heure entière au marché, sous peine d'amende, mais il n'eut guère de succès.

Un chroniqueur écrit à ce sujet: «En 1880, on connaissait encore deux foires: «La Vieille Foire», le lundi de la fête de Bra (après la Saint-Luc, en octobre), et la «Nouvelle Foire», le mardi après la «Grande Pâques». Le «Thier del Fôre» avait cessé d'être le lieu de la Foire et on le regrettait. Elle se tenait en plein village. Maintenant, il ne subsiste plus aucun vestige de ces célèbres foires d'autrefois.

L'ÉGLISE - LA PAROISSE. L'église de Bra, sinistrée en 1940 comme celle de son hameau de Villettes, date de 1764. Bien meurtrie, on chercha à panser ses plaies.

La vieille église est pleine d'intérêt. Flanquée d'une tour, elle servit autrefois de donjon ou de lieu de refuge. Celle de Lierneux semble avoir eu également la même destination. Ses trois autels proviennent de l'abbaye de Saint-Remy, près de La Roche.

Les archéologues ont retenu diverses choses intéressantes dignes de leurs observations. On croit que la première chapelle aurait été érigée en 867 disent les uns, en 882 disent les autres. Elle serait l'œuvre d'Adélar, qui occupa le siège abbatial de Stavelot, entre 867 et 885. La tour que nous admirons aujourd'hui daterait-elle de cette époque? Une charte de Charles le Gros, signée à Worms, le 13 novembre 882, porte que la chapelle de Bra qui aurait autrefois appartenu à l'abbaye et qui lui avait été enlevée, fut rendue aux religieux par le monarque après lectures d'anciens écrits reconnus authentiques. (Halkin et Roland, t. F, p. 103).

Quand on eut construit le château de Logne, la première église fut cédée en bénéfice à Albéric de Braz à charge de garder le château. En 1103, Anselme de Braz, fils d'Albéric, partant pour la Hongrie, vendit son bénéfice à l'abbaye de Stavelot, avec clause de rachat pour le cas où il reviendrait au pays. Il ne revint pas et l'abbaye se mit en possession.

Mais Warnier, Abbé intrus de Stavelot, ayant besoin d'argent, reçut le remboursement du pays payé et rendit l'église en bénéfice à Everard d'Izier, qui avait épousé une des filles d'Anselme.

Les moines protestèrent et réclamèrent le secours de leur avoué. Une guerre s'ensuivit et dura pendant 4 ans. Après la destitution de l'intrus, l'Abbé Cuenon accepta une transaction et accorda la dime à Everard à la condition qu'à la mort du desservant, l'Abbé nommerait son successeur.

La première chapelle avons-nous dit, a été érigée entre 867 et 882. La première église au X^e ou au XI^e siècle, la seconde fut

formée par des constructions nouvelles qui s'élèvent latéralement à l'ancienne. Des colonnes cylindriques en pierres de taille ont été placées afin de remplacer d'autres taillées dans la maçonnerie.

Le chœur de l'église actuelle fut bâti en 1720, tandis que le vaisseau est construit en 1764.

Tout un temps, l'église de Bra était attachée à celle de Lierneux.

Un démembrement eut lieu, mais nous ne pouvons fixer exactement la date. On croit toutefois que cette séparation aurait été effectuée au XI^e siècle, au temps de saint Poppon (1048). Bra eut plus tard comme dépendances les chapelles suivantes: Malempré, citée en 1619; Villettes, chapelle bâtie en 1728; Vaux-Chavanne érigée en 1619.

La chapelle de Villettes, consacrée la même année que sa construction par Mgr Gillis, évêque d'Amizon, chanoine et doyen de la collégiale Saint-Martin à Liège, ouverte au culte depuis 1731. Elle ressort du doyenné de Stavelot. La collation appartenait autrefois à l'abbaye. Elle devint église paroissiale en 1842. En 1849, l'ancienne chapelle fut agrandie de tout le chœur qu'on y voit aujourd'hui.

Au sommet du plateau, la silhouette générale de l'église de Bra se dessine parfaitement et montre les heureuses proportions que lui a données son architecte.

L'église est dédiée à Notre-Dame. Elle cadre bien avec l'endroit. Pour sa construction, on a employé la pierre du pays d'une façon très heureuse. Après la guerre, on procéda à diverses restaurations, notamment la tour; cela n'a pas altéré son caractère primitif. La plus grosse cloche, qui avait été enlevée par les Allemands, en même temps qu'une seconde cloche rentrée fêlée, reprirent leur place dans le vieux clocher. La grosse pesait 725 kg.

À travers les âges, l'église a subi indubitablement de nombreuses modifications et est considérée à juste titre comme très remarquable.

Entrons et notons ce que nous avons vu de plus spécial au cours d'une rapide visite.

Au maître-autel, nous lisons: «Autel privilégié»; majestueux cet autel, enjolivé par une toile superbe: la «Résurrection». À g. et à dr., des panneaux sculptés de feuilles et de fleurs dans un écu. Ce motif apparaît fréquemment dans la décoration du sanctuaire. On remarque également quelques pierres tombales.

Le mobilier est très sobre. Remarquons l'autel du Saint-Enfant Jésus de Prague et de la Sainte-Vierge, abondamment décoré. Une toile représentant saint Jean et deux autres au fond du jubé. Les statues de saint Monon, protecteur des fermes et des champs, de saint Benoît et d'autres saints complètent l'ornement de la vieille église de Bra.

TROU DE BRA. Une dépendance de la commune de Bra, traversée par la route de la Lienne. Dans un document, nous trouvons l'orthographe «Trooz».

Village archaïque au milieu d'un beau paysage.

Trou de Bra a été doté d'une jolie chapelle et d'une grotte de Notre-Dame de Lourdes. C'est sous le pastorat de M. le curé Gotale et du chapelain l'abbé Degive, qu'elle fut bâtie en 1913 par des maçons de Villettes. Pour lui donner une apparence naturelle, on l'a crépie avec du mâchefer et des scories récoltés au pied du thier du marteau et au confluent du Chavan et de la Lienne. Ces résidus provenaient d'anciennes fonderies de fer établies en ces endroits au XVI^e siècle.

La grotte de Trou de Bra, dans la pensée de ses fondateurs, devait servir de lieu de pèlerinage. Cette cérémonie annuelle fut fixée aux deuxièmes mardi et mercredi du mois de mai.

Les passants, les promeneurs s'arrêtent et s'inclinent, prient la

Vierge de Lourdes pour obtenir des grâces.

VILLETES - Aux Villetes. «Oz' et viettes», dans le langage de la région. Sur une pierre tombale de l'ancien cimetière de Lierneux, on pouvait lire: «Deseviette (1821)».

Pour gagner le hameau de Villetes, nous avons le choix dans l'itinéraire.

Nous gravirons un raidillon quasi à pic qui y aboutit, en partant du pont où existait, à proximité, avant la campagne von Rundstedt, une sorte d'auberge qu'un original, à coup de publicité, dénomma «Abbaye du Pont de Villetes».

Le chemin nous conduira à ce charmant village, par une agréable promenade. C'est le plus haut plateau ardennais. On domine un immense panorama. Tout au fond, la Liègne chante.

Villetes est le nom collectif donné à la réunion de cinq hameaux portant les noms suivants: Monteux, Biergifat, Raremont, Erria et Brixheux.

Ces hameaux sont les développements de «villas» primitives nommées en latin «Villulæ» ou petites villas, d'où le nom de Villetes. Il faut savoir qu'au moyen âge on employait ordinairement le mot «villa» non pas pour désigner comme aujourd'hui une élégante maison de campagne, mais pour signifier une ferme de certaine importance.

De tout temps, Villetes a formé une dépendance de Bra-sur-Lienne, ancien village habité vers le milieu du IX^e siècle, comme le montre la donation du territoire de Bra, faite en faveur du monastère des religieux bénédictins de Stavelot, par Lothaire 1^{er}, datée du 15 avril 852, au château-neuf (ancien castel de Martinrive) et confirmée le 15 juin 874 par Lothaire II, empereur et roi de France orientale.

Bra ne fut érigé en paroisse proprement dite que vers le XII^e siècle. Jusqu'à cette époque, la chapelle de Bra n'avait été qu'une filiale de la grande et très ancienne paroisse de Lierneux, dont on démembra le village de Bra, ainsi que les hameaux de Malempré et de Vaux-Chavanne pour constituer la nouvelle paroisse. Celle-ci prit un développement tel que, d'époque en époque, l'église paroissiale devenait trop étroite pour contenir la foule des fidèles. Il fallut l'agrandir et même construire à nouveau, au point que, indépendamment de la première chapelle, on en est aujourd'hui à la troisième église.

La paroisse de Bra comptait jadis trois chapelles pourvues chacune d'un chapelain vicaire.

1. La chapelle de Malempré, dédiée à saint Martin. Elle figure comme annexe de l'église de Bra le 13 novembre 1604. En 1604 et en 1606, cette chapellenie était desservie par un prêtre résident.

Dans le pouillé de 1558 publié par M. de Ridder, l'on voit renseigné «Bracs» «eclesia curn appendice», ce qui ne peut s'entendre que de Malempré. L'église actuelle date de 1840.

2. La chapelle de Vaux-Chavanne. Ce village fut doté d'un oratoire en 1619 et érigé en chapellenie le 23 août 1623. Dans un registre du chapitre de Stavelot (reg. 30, fol. 278), nous lisons que Jacques de Marcour, maieur de Grandmenil, et Marie son épouse, firent bâtir la chapelle sur un de leurs terrains et assurèrent au recteur, pour une messe par semaine, une rente annuelle de 52 florins liégeois à prendre sur une ferme à Monchenoul et sur un pré à Vaux-Chavanne. Le curé de Bra permit définitivement en 1628 l'administration des «primum et ultimum dans cette chapellenie.

3. La chapelle de Villetes, érigée en 1728 en l'honneur de saint Pierre, qui fut démembrée de la paroisse de Bra en 1842.

En 1849, l'église de Villetes se trouvant trop étroite pour contenir les fidèles, le curé d'alors, M. l'abbé Orban, résolut de l'agrandir avec le concours des paroissiens qu'il convoqua à cet

effet.

Les uns demandaient l'agrandissement du côté de la baie avec construction d'une tour en pierres; les autres, en plus grand nombre, opinèrent aussi pour l'agrandissement, mais du côté de l'ancien chœur, avec ajout d'un nouveau cadran au petit clocher existant et supporté à l'intérieur par deux colonnes. On clôtura pour se rallier à ce dernier avis.

Les habitants fournirent sur place les bois et les pierres brutes nécessaires: les travaux mis en adjudication furent évalués à 2.450 F, somme réunie par la quote-part des paroissiens, sans intervention aucune ni de province, ni de la commune, ni de l'État.

En 1849 encore, on construisit le jubé tel qu'il existe actuellement. Le curé Orban fit en outre placer une deuxième cloche. (On nous signale que la petite cloche de l'église de Villetes faisait partie autrefois du carillon de l'abbaye de Stavelot.)

Deux petits autels furent placés à l'entrée du chœur. Ces deux autels, ainsi que de belles statues en bois sculpté, proviennent de l'ancienne église de Dison.

Les deux autels sont ornés chacun d'une toile, dont l'une représente «l'Assomption de Marie» et l'autre «Saint Isidore, laboureur». Ces deux tableaux passent inaperçus à cause des statues placées devant. Les deux grandes statues en plâtre représentant l'une la Très Sainte Vierge, l'autre Saint Joseph et elles ont été données, l'une par Hubert Grégoire, l'autre par M. le curé Orban.

La sacristie fut dotée grâce au zèle du curé Bontemps qui fournit successivement aubes, chasubles, étoles, chapes, amicts, corporaux, soutanes d'enfants de chœur, lanternes de processions, bannières, un nouveau chemin de croix, etc.

La générosité des habitants permit d'acheter les reliquaires pour placer la relique de la Sainte Croix obtenue à Rome, en 1834, celle de Saint Pierre apôtre, obtenue à Rome en 1844, et celle de Saint Donat, obtenue de l'évêché de Namur en 1869. Anciennement existaient d'autres reliques de Saint Pierre, des SS. Apôtres Paul, Jacques le Majeur, Jean l'Évangéliste, de Saint Remacle et de quelques saints confesseurs obtenues en 1862 et en 1873. Malheureusement, elles ont été volées au presbytère en 1887.

D'autres restaurations ont été opérées à l'église de Villetes en 1870 et 1881. En 1883, grâce à la générosité du R.P. Lemaire, recteur du collège Saint-Servais à Liège, on bâtit une tour à l'église; auparavant, il n'existait qu'un campanile qui, du reste, menaçait ruine.

On peut ajouter qu'à l'heure actuelle, l'église de Villetes est bien entretenue et suffisante pour la paroisse.

Population: 1806: 934 - 1846: 995 - 1910: 978 - 1961: 562 - 1976: 440.

Chevron

Chevron est un très ancien village. Au VIII^e siècle, on l'appelait «Charancho»; au IX^e siècle «Cavanco»; «Chevruns» au XVI^e siècle; «Keveruns» au XII^e siècle (1130); «Cheveron» en 1688-94.

Il est situé sur un versant de la colline, où ses maisons s'agglutinent, pareilles à des corps lourds. C'est un désordre de toits, d'auges, de crêtes.

Dominant ce tumulte, apparaît la masse pensive de l'église, beau spécimen de l'architecture moderne. L'intérieur est remarquable. Huit piliers ronds supportent les lourdes arcades cintrées de la nef. Un magnifique chemin de croix attire l'attention du visiteur.

Par suite d'un ouragan survenu le 27 mars 1806, la tour de l'église d'alors fut abattue.

Ici, le terrain est monstrueux, coupé de jolis vallons. Le sol

par endroit, est marécageux et rocailleux, offrant le schiste ardoisé et la tourbe des marais. L'agriculture est l'occupation principale de la population, qui travaille une terre ingrate.

On rencontre des carrières de pierres à bâtir, même de man-ganèse. Les dernières exploitations mises en activités il y a quelques années, ont dû, croyons-nous, être abandonnées. Les grossières ardoises que l'on extrayait à Chevron étaient employées comme moellons et connues sous le nom de Spa et de Chevron.

Nous signalions plus haut l'ancienneté du village. Il faisait ci-devant partie de la principauté de Stavelot.

En 1135-36, «Keveruns» (Chevron) est cité dans la liste des biens de l'abbaye de Stavelot, sous l'abbé Wibald.

La charge de maieur de la Cour de justice de Chevron était un office héréditaire et constituait un fief relevant de la Cour féodale de Stavelot; il appartenait au propriétaire du château fort de Chevron.

Guillaume de Rahier en fit le relief en 1504 et Gérard de Presseux de Hautregard en 1732.

La dignité de maieur héréditaire de Chevron appartient en dernier lieu au chevalier Vincent-François-Louis de Thier, seigneur de Grimonster. Après la Révolution, il continua à posséder le château de l'endroit et le vendit le 14 mars 1815 à MM. Malacord et à leurs sœurs Mmes J.N. Fischbach-Malacord.

Outre la Cour de justice de Chevron, dont on appelait à la Haute Cour de Stavelot, il existait encore une autre Cour au hameau de Chauveheid.

La Lienne, petite rivière qui prend naissance près de Lierneux, est charmante, poétique, et étend sa nappe clairette et miroitante sur une partie de la commune, passe «Aux Forges» où elle alimente un vieux moulin.

Dans un document du XV^e siècle, conservé à Düsseldorf (Registre 10) concernant les dîmes, rentes... du chapitre de Stavelot, il est écrit «Lherme et Cherme» pour Lienne.

La Lienne qui, sur un assez long et méandreux itinéraire, roule parmi les prairies et les aulnes, est une merveille de charme et une des plus agréables de chez nous.

Mais ce qui fait le renom de Chevron, ce sont ses «Eaux». La source de Grand-Bru, qu'on appelait aussi Nivarlet, alimente cette industrie dont la réputation n'est plus à faire.

Les environs de Chevron sont superbes. Les hameaux de Chauveheid, Neucy, Neufmoulin, Picheux, Neuville, La Lienne, Habiémont, Bierleux, Brux, Forges, ou lieux-dits Grimbiéville, Champ de Harre, nous en passons peut-être, tout autant d'oasis charmants, en dehors du bruit, reposants, calmes.

Les châteaux de Simonis, Jamar, Mélotte, petits et grands, anciens ou récents, mais tous de style et de qualité, parent aussi le paysage, toujours plaisant, toujours sympathique.

Au «Pont de Villettes», c'est un point d'intersection des routes de Vielsalm à Stoumont par Lierneux, de Stavelot à Manhay par Bra.

De cet endroit, dirigeons-nous vers Chevron. On côtoie la Lienne, qui est à droite.

Voici NEUF-MOULIN, lieu avec quelques maisons; on le devine, les moulins forment une des séries les plus considérables de nos noms de lieux. Il en est qui remontent au moyen âge. C'étaient les moteurs des usines de jadis, utilisant les deux forces naturelles: l'eau en Ardenne et le vent principalement en pays plat... Le moulin dont nous voulons parler est à blé.

De Neuf-Moulin, une belle route nous conduit, au centre de belles promenades, au célèbre point de vue de Lorcé et à Werbomont.

Le hameau de FORGES, au bord de la Lienne et dépendant

de Chevron, porte un nom caractéristique. Endroit aux demeures pittoresques.

Ce nom très commun se retrouve sous les trois formes: Forges, La Forge, ou Les Forges, seul ou accolé au nom d'une localité voisine, plus de 50 fois, rien que dans la région wallonne de la Belgique.

En Ardenne, en ce qui concerne le hameau dont question, on dit communément «Aux Forges».

«Il consacre le souvenir de l'antique civilisation gallo-romaine qui avait développé l'industrie du fer dans toute la région de la grande forêt des Ardennes et multiplié les forges à bois, le long des cours d'eau. Des dépôts de crayats («crasses» en langage du pays) considérables ont été retrouvés aux alentours.» (Jean d'Ardenne)

Un vieux pont à double archette cintrée franchit la Lienne aux Forges. C'est le chemin de CHAUVEHEID, hameau voisin, sur le versant de la rive droite. D'où vient le mot? Il signifierait «coteau boisé». On écrit Heid, Heyd, Hez.

Katvehis (comme on l'écrivait en 1104) ou Chavehis (1188) appartenait autrefois au territoire de la principauté de Stavelot, comme les localités voisines de Bodeux et de Rahier.

Henri de Rahier obtint en fief la mayeurie de Chauveheid de l'abbé de Stavelot (1403).

Le hameau de Chauveheid eut une chapelle de temps immémoriaux; la date de la fondation n'est pas précisée.

«L'Archidiaconé d'Ardenne» précise que cette fondation doit être postérieure au XI^e siècle parce que le culte du saint patron était inconnu dans notre diocèse avant cette époque.

En effet, le culte de saint Gilles fut introduit dans l'ancien diocèse de Liège par Thierry, premier abbé de Saint-Hubert (1055-1086) qui fonda l'église paroissiale de Saint-Gilles-au-Pré à Saint-Hubert, et par Goderamus, originaire de Saint-Gilles près de Nîmes, qui jeta en 976 et 1082, les fondements du monastère de Saint-Gilles à Liège.

Pour en revenir à Chauveheid, qui dépendait de l'église de Rahier, filiale de Bodeux en 1670, il fut rattaché à la paroisse de Chevron en 1803.

Le pèlerinage de Saint-Gilles (1^{er} septembre et dimanche suivant) a lieu à Chauveheid, au même titre que celui de Saint-Gilles à Les Tailles. Il est très fréquenté.

On invoque le saint dans les maladies nerveuses et infantiles. La vénération d'une relique se fait solennellement.

Le hameau de Chauveheid comprend 3 ou 4 maisons dans un lieu désert où se trouve une source minérale abondante. Cet emplacement est situé à 10 km au nord de Saint-Jacques. La chapelle est vétuste et ombragée d'arbres multiséculaires. Il s'y tenait jadis, une foire, le 1^{er} septembre, coïncidant avec le fameux pèlerinage.

Pour en revenir à l'ancienne orthographe de Chevron, qu'on appelait «Charancho» au VIII^e siècle, M. de Nouë veut en effet qu'il en soit ainsi (page 315). Il n'a donc pas fait attention que dans la liste de 1130 (col. 89.39 alphabet des terres), figurent à la fois «Keren» et «Chevrons»; or «Keren», écrit Grandgagnage, «Ueren» (autant dire Cherain qui ne sont donc pas Chevron) ne peut être rapporté à aucun nom avec autant de vraisemblance qu'à «Caranco» (au IX^e siècle qui est une forme parfaitement adéquate, tandis que Chevron diffère de ce dernier par la lettre V et par la terminaison).

311 hectares 79 ares 27 ca de bois appartenant à la commune de Chevron. On cite parmi ces bois «Bois de Rahier, Bois de Lorcé, des Fagnes, de Quarreux, de la Sûreté, de Mierdeux, Hester, de Grand Berleur, des Horas, et des bois de sapins...

Chevron est une ancienne juridiction du pays de Stavelot. La charge de mayeur héréditaire constituait un fief relevant de la

cour féodale de Stavelot.

Il existait à Chevron un bénéfice en l'honneur de la Sainte, Vierge et des saints Jean, Anne, Catherine et Barbe.

Chevron est situé à quelque 40 km de Liège. Pour y arriver, ne confondez pas Chevron Village et Chevron Sources, deux endroits d'une même commune mais différents. Prendre le chemin de fer Liège-Gouvy à Poulseur, de la gare de Lorcé-Chevron, passez sous le pont par la droite, sur la rive gauche de l'Amblève et par une petite route vous gagnerez les sources dont les eaux minérales gazeuses, connues depuis la plus haute antiquité, ont acquis une solide réputation et dont une carte les signale sous le vocable Fontes Acidi.

En 1703, elles étaient exploitées par les moines de Stavelot. Des sources, on atteint facilement le village. Venant de Huy ou de Bastogne, à quelque 300 m après le carrefour de Werbomont en allant à Aywaille, on prend à droite un chemin indiqué qui mènera aux sources.

Par la route de la Lienne, du hameau des Forges, un chemin montant conduit au centre du village.

Distances. De Basse-Bodeux, on compte 9 km; de Bra, 9 km; de Harre, 8,5 km; de Lorcé, 5,5 km. Chevron appartient au canton de Stavelot (18,5 km), à l'arrondissement judiciaire et administratif de Verviers (37,5 km). De la station de Stoumont, on compte 10 km.

RUISSEAUX

Grandmont. Un ruisseau bien connu à Chevron, où il prend sa source au bois dit « de Laide Fontaine », à la limite de la commune de Harre. Après un parcours de 1,9 km se jette dans le Boily, à 2,8 km au Pixheux d'En Haut, à 3,3 km à la Taille Martin pour atteindre, la route de Werbomont à 4,4 km et finalement se jette dans la Lienne après avoir parcouru 4,8 km. On écrit aussi Grand Mont.

Pré Neuville, dit aussi Pré de Neuville. Il a un parcours de 2 km, c'est un affluent de la Lienne ayant sa source à Chevron. L'endroit de son confluent s'appelle « Bierleux »; au XIV^e siècle, selon A. de Ryckel, on écrivait Bierlo, Birlo, Bierloux. On retrouve ici le radical « Beber » qui a servi à former Berwinne. Le suffixe « lo » a le sens de forêt.

Taille Martin. Ce ruisseau a 700 m de longueur et prend sa source à Chevron, au bois de la Taille Notre-Dame, embouchure dans le Hermeton.

Chefneuri. Affluent de la Lienne à Chevron, prenant sa source près du hameau de Neuville.

À propos d'un hameau, un correspondant d'un journal local (1961), Ch. de Grandmont, écrit concernant les Forges :

« Comme le hameau de Neucy, celui des Forges et ses alentours appellent par leur toponymie le temps où l'industrie du fer se pratiquait dans la vallée : « Heid des forges », « Al batterie », chez « le forger », « le nouveau marteau ».

On parle d'une légende : « La chèvre de Gimbiémont ». Le seigneur Huart du lieu aimait la chasse. Un jour, il avait lancé un cerf dix cors sur les bruyères de Grimbiémont, quand fraîche et gracieuse une jeune naïade lui apparut. Sa robe de soie bleu clair à manches tailladées et doublée de satin blanc, était couverte de diamants et de perles. Dans sa main droite, elle tenait une baguette de coudrier, et elle conduisait une chèvre d'or portant au col un écusson blasonné d'azur. Le seigneur, ébloui par tant de richesse, est épris de la fée et les sentiments sont partagés.

La nymphe frappant le sol de sa baguette magique en fit sortir de légers « grimons » qui se mirent au travail afin de construire une tour merveilleuse sur le rocher de Grimbiémont.

Le manoir incomparable, occupé par la nymphe et le

seigneur, rendit jaloux le roi des « Grimons » et donna l'ordre à sa sujette de réintégrer la grotte de ses eaux. Il fallut obéir et avant de se séparer de son époux, elle lui laissa sa chèvre. À son réveil, le seigneur trouva un parchemin attestant qu'elle lui faisait don de tout le domaine de Grimbiémont.

Plus tard, le jeune châtelain épousa la fille du sire de Noiremont. La vengeance des « Grimons » ne tarda pas et le château fut incendié, tandis que la chèvre d'or disparaissait... Telle est la légende.

FORGES ou LES FORGES. Hameau aux demeures pittoresques et aux toits d'ardoises. En aval de la localité, on rencontre des « crayats »; ce mot local désigne les résidus d'une exploitation belgo-romaine. Les procédés métallurgiques employés étaient imparfaits. Aussi les crayats sont-ils assez riches pour être traités industriellement. Non loin du hameau se trouvent les carrières d'où l'on tire les pierres plates utilisées pour les toitures et les pavements des environs.

Le moulin de Chevron. Antique maison et vieille roue dont la force motrice est utilisée pour mouvoir une scie circulaire.

Aux alentours, le paysage est très varié et inspira les artistes peintres et notamment Maurice Pottier dont on connaît par ailleurs le très personnel coup de pinceau.

LA PAROISSE. Chevron possédait une chapelle en 1105, mais en 1130-1131, elle dépendait encore, comme sa voisine de Rahier, de l'église primitive de Bodeux.

L'église actuelle, dédiée à l'Assomption de la Sainte Vierge, devint paroissiale vers le XIII^e siècle et le droit de collation de la cure fut reconnu à l'Abbé de Stavelot.

Dans un document de 1573 (30 août B. 53 IV fol. 320-321, Arderine p. 151), nous lisons : « Présentation à l'église N.-D. à Chevron en faveur de Jean de Rahier sans indication du mode de vacance de la cure.

D'après une prescription de 1707, le curé percevait le tiers des dîmes de la paroisse et diverses rentes à Tohogne, à Chevron et à Filly; il disposait en outre de 12 arpents de terre arable, de 2 arpents de prés et de 40 arpents de bois ou de terrains à essarter.

Le 31 octobre 1606, l'archidiacre visita l'église de Chevron et constata que la tour avait été renversée par un ouragan et que le reste de l'édifice avait eu également beaucoup à souffrir. Le curé Jean Sommelette, dit de Logrion, se plaignit de l'exigüité de ses revenus.

L'église fut encore visitée par 140 familles et 400 communiants et en 1708 le chiffre des communiants touche à environ 300.

L'église de Chevron possédait jadis deux bénéfices simples. L'autel du premier bénéfice fondé en 1514 par Armand de Chevron et Bénédicte de Chevron, son épouse, fut consacré le 24 octobre 1515, en l'honneur de la Sainte Vierge et des Saints Jean, Anne, Catherine et Barbe. Il est possible que ce soit ce bénéfice qu'on appela en 1589 l'autel de la Sainte-Croix.

Le second bénéfice fut érigé en 1545 ou 1546 et placé sous le vocable de sainte Anne et de saint Remacle. La collation en fut réservée au curé Gilles des Poughons et à sa famille.

Au début de la Révolution française, « l'église était trop peu spacieuse pour le peuple moderne, elle est prête de tomber en vilain fondoire... l'édifice tient de l'entrée d'une garenne, où l'eau pluviale a son flux jusqu'au pied du grand autel, tant en hiver qu'en été; on a dû mettre des ponts en boiserie pour arriver aux bancs, y grimper afin de se garantir de ce pavé aquatique; aussi la pluie y désole le sexe féminin. » (Archives de Stavelot-Malmédy, pièces, recueil 4, 6 décembre 1792)

En 1937, la Commission Royale des monuments et des sites

a attiré l'attention du monde archéologique et artistique sur la présence à Chevron, d'un tableau du célèbre peintre Latour exécuté en 1770. Il s'agit d'une « Assomption ».

On nous a signalé que M. le curé Léonard avait promis de faire restaurer cette peinture d'une facture honorable et de réparer le cadre sculpté. Nous ignorons ce qu'il en est à présent.

La chapelle de Oufny. Une chapelle existait à Oufny près de Habiémont, en 1597. Une liste des chapelles du concile de Stavelot, dressée au XVIII^e siècle, porte la mention suivante : « Habiémont sioe Offny sub Chevron » (Div. II, fin).

Habiémont possède encore actuellement une chapelle dédiée à Saint-Roch.

Chapelle de N.-D. de Montaigu. (Archidiaconé d'Ardenne.)

En 1694, l'archidiacre d'Ardenne visita la chapelle de Notre-Dame de Montaigu, fondée et dotée par le chanoine Molazhum, recteur de l'église du prieuré de Saint-Léonard à Liège. Le procès-verbal de cette visite porte que l'autel de la chapelle est consacré en l'honneur de Notre-Dame de Montaigu et que la nomination du recteur appartient au curé de Chevron et à Servais Deforge, greffier du lieu, en tant que proche parent du fondateur décédé. Ce bénéfice, ajoute D. Guillaume, fut conféré pour la première fois à Servais Théodates, ancien vicaire à Biron.

(Cette chapelle a disparu à la Révolution française.) Le 22 mars 1680, Servais Dieudonné des Forges avait demandé et obtenu l'autorisation d'ériger une chapelle sur les terrains de la communauté de Chevron.

Remacle Dupont était recteur du bénéfice de Notre-Dame-lez-Werbomont en 1714. Cette même année, le 20 mai, les revenus de cette charge furent destinés à servir de suppléments au patrimoine ou titre clérical de Théodore Moushouse. Une liste du XVIII^e siècle porte : « Werbomont, capella sub Chevron ». (Archidiaconé d'Ardenne)

Nous pensons que cette demande avait trait à l'érection de la chapelle de Notre-Dame de Montaigu.

Chapelle de Saint-Gilles à Chauveheid. (La localité de Chauveheid, fief de Stavelot, s'appelait Kulocheis en 1104, Coaseis en 1135, Chaocheis en 1188.) Cette chapelle est d'origine inconnue. C'est un but de pèlerinage assez fréquenté.

On vénère les reliques du saint, au cours d'une cérémonie solennelle, le 1^{er} septembre et le dimanche suivant, c'est-à-dire saint Gilles.

Pour fixer la date approximative de l'érection de cette chapelle, il ne sera pas inutile de rappeler que le culte de saint Gilles fut introduit dans l'ancien diocèse de Liège par Thierry 1^{er}, abbé de Saint-Hubert (1055-1086) qui fonda l'église paroissiale de Saint-Gilles-au-Pré, à Saint-Hubert, et par Goderannus, originaire de St-Gilles près de Nîmes, qui jeta entre 976 et 1082, les fondements du monastère de Saint-Gilles-lez-Liège.

(D'après les Bolandistes, saint Gilles, d'origine grecque, fonda en l'honneur de st Pierre, un monastère à Vallès Haviana, près de Nîmes, et mourut entre 720 et 726. L'endroit de cette fondation, donné au saint par Wemba, roi des Goths, devint un centre d'habitation qui s'appela Saint-Gilles. Le nom est encore conservé à l'heure actuelle par ce chef-lieu de canton, du département du Gard.)

LES EAUX FERRUGINEUSES ET GAZEUSES DE CHEVRON. Les sources sont connues depuis la plus haute antiquité. Elles sont mentionnées dans des documents officiels recueillis au IV^e siècle, sous l'empereur Théodore le Grand et mentionnées sous le vocable « Fontes Acidi » (Fontaine acide). Chevron relevait, nous l'avons déjà dit, de la Principauté de Stavelot; les moines exploitaient les sources dès le XVI^e siècle. Des règlements, différentes lois furent décrétés à ce sujet.

La région est privilégiée par la présence d'eau minérale aux propriétés thérapeutiques remarquables. Les gaz qui imprègnent le sol sont d'origine volcanique. Ils se dissolvent en grande partie dans les eaux profondes; celles-ci acquièrent ainsi un pouvoir dissolvant nouveau qui s'exerce suivant des modalités bien déterminées sur les minéraux qu'elles rencontrent pour donner à l'émergence un « pouhon », vocable qui désigne ces eaux carbo-gazeuses, ferrugineuses naturelles. Un captage rationnel fut exécuté en 1903, aux sources mêmes, dans l'enceinte de l'usine.

Le débit journalier de la source est de 270 m³, soit plus de 10.000 litres à l'heure.

Au point de vue bactériologique, les Eaux de Chevron sont d'une pureté remarquable.

Population : 1806 : 726 - 1846 : 847 - 1910 : 896 - 1961 : 708 - 1976 : 563.

Comblain-au-Pont

Beau village gracieusement arrondi sur la rive gauche et à l'intérieur d'un méandre de l'Ourthe, dans une sorte de cuvette autour de laquelle les collines forment un hémicycle. Comme fond, une colline pittoresque avec une vénérable tour couverte de lierre qui se dresse comme une pyramide, perchée au sommet, et une ancienne église. Le cimetière l'environne et, de ce champ de repos, on jouit d'une vue charmante, incomparable, à condition de n'y être pas en qualité de « reposant ».

Comblain-au-Pont limite assez naturellement l'excursion de l'Ourthe inférieure, jusqu'au point où elle se rattache à celle de l'Amblève et de la région spadoise, que l'on peut parcourir avant de poursuivre la remontée de l'Ourthe.

La bataille de 1794 eut ici un épisode marquant : les Autrichiens y furent prestement délogés de leurs positions. En suivant le « rivage » ou « la marine » de Comblain, lisons-nous dans « Ardenne », on peut voir des restes du pont de pierre que les Français détruisirent. Cet incident, plus tard, intrigua les voyageurs, qui trouvaient qu'à Comblain-au-Pont, c'était précisément le pont qui manquait. L'étonnement redoublait plus loin, à Comblain-la-Tour, où l'on ne voit pas de tour, tandis qu'un pont superbe y réunit les deux rives de l'Ourthe. On se rappelait alors la tour de Comblain-au-Pont, dominant le paysage; pour conclure, on disait qu'il devait y avoir là une erreur de baptême, l'un des Comblain ayant pris le nom qui revenait à l'autre et réciproquement.

La Révolution française marqua une certaine effervescence dans la région. Il y eut des dévastations dans la Principauté de Stavelot et l'Abbaye Saint-Remacle en souffrit beaucoup; les moines durent s'enfuir en Allemagne, emportant dans la mesure du possible ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs archives, etc. Les historiens n'ont pas manqué de s'attarder à ces événements, et G. Hansotte, que nous consultons, donne notamment des renseignements.

La bourgeoisie malmédienne s'opposait au rattachement à la République. Dès le 23 décembre, les habitants de Theux et de Spa avaient demandé leur annexion. Par une proclamation adressée aux Communautés du Marquisat de Franchimont, des Principautés de Liège et de Stavelot, ils avaient invité celles-ci à les imiter.

Une assemblée se réunit à Theux le 26 décembre 1792. La plupart des communautés lognards y étaient représentées. On comptait au nombre des présents les députés de Comblain-au-Pont et de Comblain-la-Tour.

On décida un référendum. Une session fut fixée au 7 janvier 1793. Le comité prit acte de l'adhésion d'un certain nombre de communautés à la France, Ferrières, Lorcé, Comblain-au-Pont, Comblain-la-Tour, etc.

À titre d'indication, voici le nombre de votes favorables à la

réunion et intéressant la localité dont nous traitons : 42 ; nombre de ménages y domiciliés : 94 (1772) ; nombre de citoyens de plus de 21 ans domiciliés dans la commune : 276 ; population sous l'Empire : 1.091.

Pour Comblain-la-Tour, les chiffres sont respectivement : 71 - 60 (1765), 126 et 596.

Comblain et Fairon sont cités dans la liste des biens dressés par l'abbé Wibald.

Il nous plaît de citer une personnalité éminente, native de Comblain-au-Pont ; il s'agit de Neufforge Jean-François, architecte et graveur à l'eau forte ; il fut baptisé dans cette commune le 1^{er} avril 1714. Il était le fils de Noël de Neufforge et de Catherine Calmet. Il mourut à Paris le 19 décembre 1791.

On range ordinairement de Neufforge parmi les graveurs de l'école française. Le Comte Th. de Limbourg Stirum a écrit à son sujet une biographie très détaillée.

À 3 km de Comblain-la-Tour et à 8 km de Hamoir, Comblain-au-Pont est situé au pied de rochers à pic. Telle une belle et vigoureuse campagnarde, cette localité a conservé tout son charme primitif qui a rapidement fait de ce centre touristique l'un des plus fréquentés des Ardennes.

À noter ses rochers, les célèbres « TARTINES » qui, en plus de leur beauté naturelle, offrent aux alpinistes des possibilités réelles. L'Ourthe et l'Ambève qui se rencontrent pas bien loin. Le Parc National des Roches Noires, le premier de Belgique !

Les rochers qui entourent Comblain-au-Pont, bâti en arc-de-cercle sur la rive gauche, sont d'un aspect grandiose et imposant ; c'est sans contredit un des endroits les plus remarquables de cette pittoresque rivière : l'Ourthe.

« LA ROCHE À MA BOUCLÉE », s'agit-il d'une roche qui est censée être la matérialisation d'une fée ?

La ligne de chemin de fer, qui a passé sur la rive droite peu avant Rivage (à 1 km à peine de la station), traverse l'Ambève pour gagner la station de Comblain-au-Pont. Ici le territoire garde, au milieu des extractions de pavés, quelques massifs rocheux d'une structure et d'une couleur superbes. Rive droite, au confluent même, le massif de la « ROCHE A PITAINS », puis, sur le tunnel creusé en face du bourg, rive gauche, à la dernière courbe qui précède celui-ci, le « PIC NAPOLEON » a un aspect imposant.

Il existe au flanc du coteau qui regarde le confluent une grotte à stalactites fort peu explorée (?) et décrite autrefois. Elle se creuse dans la montagne de la rive gauche qui forme une dernière projection avant Comblain, où de superbes rochers dessinent, du côté sud, une espèce de cirque. L'entrée de la grotte est au versant sud. Elle comprendrait 17 salles. C'est en 1925, à la suite de recherches longues et pénibles, qu'on aboutit à la découverte de plusieurs grottes qui furent solennellement inaugurées le 1^{er} août 1919. Au cours des travaux, on trouva des crânes, des ossements d'hommes préhistoriques, ainsi que de nombreux squelettes de loups.

Il nous faut aussi signaler un chanoir, ou abîme de Comblain, l'un des plus beaux et des plus remarquables de notre pays. Il s'agit généralement d'un ruisseau qui, après un parcours de quelques kilomètres, tombe en cascade dans une excavation imposante.

« Le chanoir est situé à 80 m au-dessus du niveau de l'Ourthe et à près de 700 m à l'O.N.O. de Comblain-au-Pont. Il est fort peu visible pour celui qui n'en connaît pas l'emplacement, son ouverture étant en partie masquée par un bouquet de buissons. Il débute par un puits vertical d'environ 5 m de diamètre et qui dépasse la profondeur de 20 m. Au fond du gouffre, l'on se trouve au sommet d'un éboulis en forte pente, formé de quartiers de rocs. La base de cet éboulis est d'environ 35 m sous l'ouverture de l'abîme. Il est fort probable que les

eaux qui creusèrent jadis cet important gouffre sont maintenant enfouies à de très grandes profondeurs. » (Eug. de Seyn)

Si l'on se trouve sur le haut du tunnel de Fraiture entre Rivage et Liotte, on découvre un très beau point de vue : le regard embrasse les vallées de l'Ourthe et de l'Ambève qui serpentent gracieusement à travers les prairies et unissent leurs eaux à Douxflamme. La route longe la rive gauche de l'Ourthe et le voyageur n'a pas aussitôt quitté Rivage qu'il arrive à Chanxhe, puis à Poulseur, village dominé pittoresquement par les ruines du château de Poulseur, dont la tour carrée est couverte de lierre.

Des promenades intéressantes à faire : vers Xhignesse, le Rocher de la Vierge (beau site), Rocher de Chirmont vers le confluent, et tant d'autres dont on reviendra enchanté.

Pour ceux qui veulent connaître le passé de Comblain-au-Pont, une visite au « Musée » s'impose. Il est très curieux et bien documenté.

Comblain s'écrivait « Comblenez », « Comblen » en 1130 ; « Comblens » en 1227. Nous trouvons « Comblano » qui viendrait de « Stepennes ». Le radical « step », qui veut dire pieu, limite, encore usité au XVIII^e siècle, survit dans steppes.

Au commencement du VIII^e siècle, Waleran III, époux d'Ermesinde, s'empara de la forteresse de Comblain et y plaça son fils Waleran de Montjoie qui, après avoir tué le fermier de Comblain, fit tous ses gens prisonniers et les conduisit au château de Logne.

Il pilla ensuite les fermes et les campagnes des environs. Comblain fut restitué aux religieux de Stavelot en 1227 par ordre de l'Empereur.

Gilles de Falcompière, abbé de la Principauté, libéra en 1229 les habitants du village de la servitude personnelle, connue sous le nom de « Morte main ». De la cour de justice de Comblain, on allait en appel à la haute cour de Malmédy.

Les Français remportèrent à Comblain une victoire sur les Autrichiens en 1794.

L'église paroissiale relevait anciennement du Concile d'Ouffet, l'une des subdivisions de l'Archidiaconé du Condroz (organisation paroissiale du pays de Stavelot-Malmédy). C'était un monument très caduc annexé à l'ancien manoir des sires de « Comblen », du Comté de Logne, vassaux de l'abbaye de Stavelot. On ignore l'époque où le manoir fut détruit. Quant à l'église, qui faisait si bien dans le paysage, avec ses vieux arbres, on trouva ingénieux de la démolir en 1853. L'église neuve est descendue, c'est plus commode et moins pittoresque. Elle est dédiée à saint Martin.

Dans l'ancien cimetière se trouve une tour, qui fut restaurée il y a de très nombreuses années et que l'on croit avoir appartenu aux Templiers.

« Le catalogue des vicariats », page 493, indique comme chapelle dépendante de Comblain et Fairon, Chantremelle, alias « Heledos ». (Cet Heledos est-il notre Hillée ou bien Halleux dépendant de Comblain-au-Pont ?) (Grandgagnage)

Comme hameaux, nous citerons en outre : Fraiture, Géromont, Douxflamme, Hoyemont, Le Rivage, Liotte, Mont-Oneux. Superficie : 2.145 hectares. Elle tire son nom d'un pont de pierre détruit lors de l'invasion française et qui fut remplacé par un pont de bois.

Comme ses voisins, Comblain-au-Pont possède des carrières de petit granit, de moellons, de pavés et on y a extrait du minerai de fer. L'agriculture y est aussi pratiquée ; une foire et marché a lieu le lendemain de la Lætare.

Un ruisseau sillonne dans la région, il s'agit du Hoyemont, affluent du Comblinay, qui prend sa source au hameau qui porte son nom. « Hoye » d'après de Ryckel, est très vraisemblablement une variante de Hoyoux comme Houx. On peut rapprocher Houmont, dépendance de Tillet (Luxembourg) qui au

XI^e siècle s'écrivait «Hoymont» (voir cartulaire de Saint-Hubert, t. 1 p. 12).

L'Alvery, autre ruisseau, fait limite entre Aywaille et Comblain-au-Pont et se jette dans l'Amblève. On rencontre aussi la forme «Aveury».

COMBLAIN-FAIRON

Jusqu'à présent, nous possédons peu de renseignements au sujet de cette localité, qui compte parmi ses dépendances: Comblain-la-Tour, Comblinay, Fairon, Sparmont.

Elle appartenait au pays de Stavelot, comté de Logne et était citée «Feronio». Elle fut donnée à l'abbaye de Stavelot en 746 par le roi Carloman. Il y avait alors à Fairon une haute cour de justice dont on appelait à celle de Malmédy.

L'office de maieur, selon Eug. de Seyn, était héréditaire et constituait un fief, relevant de la cour féodale de Stavelot. Jean de Vilhe en fit le relief en 1393 et Willem de Comblain en 1405. En 1506, Gilles, fils de Gilles Wylealt, dit Bolland, en fit autant. Existait le château de Chirmont à Comblain-la-Tour.

Nous connaissons deux ruisseaux: le Bwé et le Blockay ou Bockay. Ce dernier commence au nord de la commune, passe près du hameau de Sparmont et se jette dans l'Ourthe au village de Comblain. Comblain-Fairon est située dans un bassin entouré de montagnes. Son église est dédiée à saint Clément.

Population: 1806:1.091 - 1846:1.631 - 1910:3.905 - 1961:3.464 - 1976:3.537 - 1977 (fusion):4.897.

Comblain-la-Tour

Bel endroit pittoresque que ce pays limitrophe des provinces de Liège et de Luxembourg.

COMBLAIN-LA-TOUR, coquette localité à 5 km de Hamoir, dépend de Comblain-Fairon, s'étend sur les deux rives de l'Ourthe et est bordée de cinq rochers énormes et pittoresques du sommet desquels on jouit de magnifiques points de vue. Au confluent du ruisseau de «Comblain» venant des hameaux de Comblinay et Fanson (commune de Xhoris), c'est un lieu de villégiature très fréquente.

Pas bien loin, les magnifiques forêts du château de Fanson, qui a son histoire. La Baronnie de Fanson, qui était Franc-Alleu, fut rattachée au XII^e siècle au Pays de Liège. Le château appartenait aux seigneurs de Moitrey de Selys, puis en 1830 fut vendu à la famille Lamarche; ses constructions les plus modernes datent de 1763. Il fut cependant quelque peu modernisé au siècle dernier.

Il nous plaît à présent de citer un auteur wallon, né à Comblain-la-Tour, le 13 septembre 1886. Il s'agit de Huberty Dieudonné-Jean-Jos. Sa profession était magasinier au chemin de fer.

Il débuta dans ses compositions wallonnes en 1905 par une chanson de circonstance. Puis, nous renseignent MM. Paul Coppe et Léon Pirsoul, il collabora à tous les journaux wallons de Liège de l'époque, en publiant chansons et monologues.

Comblain-la-Tour est un lieu de prédilection. Comme bien de ses villages voisins, le point de départ d'excursions charmantes dans la vallée et vers la Haute Ardenne. Ici c'est le calme, la quiétude s'y dégage, et on admire l'étonnante beauté des sites.

Bâti autour d'un pont enjambant majestueusement l'Ourthe, le village tout fait de pierre et d'ardoise a gardé le style vivant des vieilles localités ardennaises. On se trouve à l'altitude de 106 m et tout de suite le paysage vous offre les belles lignes de ses collines.

L'origine des voies est près de la gare de chemin de fer de la ligne de l'Ourthe; mais pour y parvenir on doit faire un détour qui serait facilement supprimé, écrit un bulletin touristique «Nos Ardennes», si l'on descendait du train de l'État à gauche, comme cela se fait régulièrement, et si l'on pouvait sortir direc-

tement de cette gare.

L'ancienne ligne vicinale était soudée aux rails de l'État. Elle quittait aussitôt la vallée de l'Ourthe par une route qui traverse des champs et d'où l'on pouvait admirer dans la montée, la succession des collines, dont les couches s'unissent et se confondent. La voie ferrée s'accrochait au flanc des ravins de Comblain, et par des lacets atteignait 200 mètres d'altitude, pour dominer toute la vallée qui apparaissait profonde et dont le cirque s'élargit.

Oui, la ligne vicinale de Comblain-la-Tour à Melreux par Manhay, qui abandonnait à chaque instant les routes tracées pour conduire à des endroits oubliés de tout sentier, montrait aux voyageurs émerveillés, des aspects insoupçonnés, des panoramas surprenants.

Tout à proximité de Comblain-la-Tour, les curiosités tant de fois citées: le Rocher de la Vierge, l'antique église de Xhignesse, le château de Fanson, les hauteurs de Clermont, Saint-Roch, tous les rochers abrupts plongeant dans l'Ourthe et vulgarisés par la photographie.

Une série de promenades est signalée par le Syndicat d'Initiative local. Il y a des découvertes particulièrement agréables à faire, des hameaux accueillants, des délicieux petits sentiers campagnards conduisant à travers bois. Et pour qui aime marcher... et se reposer, l'un ne va pas sans l'autre.

Que ceux qui ne connaissent pas Comblain-la-Tour s'empressent d'aller l'admirer avant que l'industrie envahissante n'enlaidisse à jamais le site.

Population (Comblain-Fairon): 1806: 596 - 1846: 748 - 1910: 1.109 - 1961: 1.088 - 1976: 1.235.

Coo

Le hameau de Coo, bâti au fond d'un entonnoir de verdure; formé par des montagnes boisées, est éloigné de l'antique cité de saint Remacle (Stavelot) d'environ 4 km. Il est réputé par sa tumultueuse cascade tant admirée, et son télésiège panoramique. C'est un phénomène unique dans nos Ardennes. Nul n'en connaît un autre de cette importance en Belgique.

Quelle est l'origine du nom de Coo? C'est une localité très ancienne, car le «British Museum» de Londres possède un manuscrit qui contient un acte, séparant le ban de Roanne de Coo, sous Wibald (1130-1158). Un autre manuscrit sur parchemin côté 24145, existant également audit Museum, in-folio d'une écriture du XII^e siècle avec des additions des XIII^e et XIV^e siècles, signale également cette séparation. Il existe un obituaire allant de février à novembre et des pronostics pour l'année 1349.

L'Amblève dessine à Coo, un cercle presque complet, un «col» suivant l'expression locale et forme une presque île.

Coo est cité «Villa de Collo» au XIII^e siècle (cartulaire de Stavelot, t. 1, p. 491). «Colleum» a le sens de goulot, mot souvent employé pour désigner des ruisseaux; voyez «Gollette» à Tihange et à Lierneux, «Golet» à Bomal, «Goly» à Tilff, etc.

«Pour nous, la Cascade est naturelle, en un sens que l'homme n'a fait que hâter un travail que les eaux accomplissaient avec lenteur. À voir cette chute si fournie, et si également fournie sur toute sa largeur, on ne peut s'empêcher de croire que l'homme a régularisé la brèche. Dans les détails toutefois, l'œil se plaît à reconnaître le rejaillissement inégal des eaux se butant aux aspérités du roc, et l'on ne peut se défendre d'un peu d'émotion en voyant cette masse d'eau, blanchie par l'écume, s'abattre d'un seul bond d'une hauteur de douze mètres.» (Guides Cosyn)

L'abbé de Feller, lors de sa visite à Stavelot et environs en 1774 et dont il fit une relation, écrit «au Cau».

D'après M. J. Gillet de Stavelot, un chercheur modeste et méritant, «Coo» s'écrivait jadis «Col, quo, ko». Le mot signifie

dans le pays: collier, cercle, tour, et désigne la boucle de l'Amblève. Un document de 1692 dit: «Il est défendu de poisser (pêcher) dans le «tour du Col». En 1483, le chapitre de Stavelot loua le «moulin du Col» à un certain Piron. Notons, ajoute l'auteur précité, que c'est le «tour de Coo» qu'il faut dire et non la tour de Coo, contrairement à ce que mentionne la carte militaire.

«La Venne du Col», vanne de pêcheur appartenant au prieur-abbé de Stavelot, est citée en 1483. Elle devait se trouver en aval de Petit-Coo.

La Cascade de Coo, située au cœur de notre Ardenne, où le travail séculaire des eaux a amoindri les anciens sommets et régularisé la pente des vallées, est réellement un phénomène surprenant et unique. C'est la bande droite de l'Amblève qui offre ce beau spectacle. Cette suite d'eau bouillonnante sous les deux voûtes du pont qui la surplombe vaut la peine d'être contemplée, non seulement pendant la belle saison, mais surtout lors de la fonte des neiges. En temps de sécheresse, tout cela est moins riche. On a construit un solide pont de pierre, au lieu de la passerelle branlante que l'on connut jadis qui la traversait. Du haut on lançait d'infortunés toutous pour l'agrément des visiteurs, mœurs perdues aujourd'hui, c'est fort heureux.

Il n'existe, nous l'avons dit, aucune autre cascade de cette importance dans nos montagnes.

L'abbé Feller, déjà cité et qui visita le pays en 1774, écrit à cette date: «Nous voyons une belle cascade de l'eau de Salm (?). C'est une rivière assez considérable, mais anonyme, dont une partie se précipite et l'autre fait circuit d'une grande montagne pour venir joindre l'autre partie écumante au pied de la cascade.

Cette cascade se fait par deux grandes ouvertures dont l'une a été taillée dans le roc sans doute d'un prince de Stavelot; et l'autre paraît être l'ouvrage de la nature ou plutôt de l'eau, qui par des progrès insensibles aura percé le roc. Celle-ci, moins large et moins bruyante, est un peu plus haute et peut avoir 100 pieds d'élévation. Elle se partage ensuite en trois autres cascades, anime un moulin et descend d'une manière assez inégale. Il y a une chapelle à côté du moulin; le père administrateur fait les honneurs de l'endroit; il montre avec zèle et un grand empressement, ce qu'on voit très bien sans démonstrateur. Il présente vin, bière et tout ce que l'on pourrait souhaiter dans une auberge, gratis s'entend, mais ce gratis coûte cher.»

Un auteur fait une rectification: La veille, Feller avait été au monastère de Stavelot, où régnait Jacques de Hubin. Feller semble malheureusement appartenir à la catégorie des distraits. Une ouverture perçait l'isthme avant 1483, puisque le moulin existait à cette date.

Il n'en est pas moins vrai que le problème reste obscur. On ignore si le phénomène s'est amorcé naturellement ou non.

L'allure de la grande cascade permet de croire qu'il s'agit d'une tranchée; l'homme l'aurait créée entièrement ou simplement régularisée avant 1734. Quant à l'allure de la petite cascade, elle permet au contraire de croire qu'elle est naturelle. Si elle est artificielle, elle aura probablement été créée pour alimenter le moulin (avant 1483).

En général on estime que l'isthme fut coupé par Jacques de Hubin (1766-1787). Il est possible qu'il ait agrandi la tranchée, mais il ne l'a certainement pas créée. Ce bienheureux coup de main a provoqué dans le pays de Stavelot un visage nouveau, partant une attraction pour le tourisme, une richesse pour la Belgique. Des coins jolis, attrayants, pour y passer des jours de rêve, de repos et de vacances.

Accès faciles, à 2 km station de Trois-Ponts, tous les trains internationaux s'y arrêtent. Trains omnibus qui s'arrêtent à Roanne-Coo et Coo-Cascade.

De belles routes en divers sens. Buts de promenades: Circuit

de la Tour de Coo (5 km), Belvédère Jean-Marie (1 km), Sentier de Coo à Stavelot par les bois, Belvédère Élisabeth et Point de vue de Ster (4 km), Vers Brume, la Vaux Renard et La Gleize, la Rochette, Biester et d'autres encore.

Attractions: le télésiège, plaine de jeux. Il existe plusieurs hôtels et restaurants, des appartements mis à la disposition par les particuliers.

Deux hameaux: Grand Coo dans la presqu'île et Petit Coo près de la Cascade.

Au cours du XVIII^e siècle, c'est par dizaines que les communautés entreprirent de doter les villages d'édifices religieux, ce fut le cas à Coo, en même temps qu'à Villettes (Bra). La chapellenie de Coo a été érigée sous le patronage de saint André et forma une nouvelle circonscription paroissiale le 30 décembre 1942.

Quant à l'église actuelle, elle date de 1880 environ.

Ernonheid

Ernonheid, la plus petite commune de la province de Liège, qui ne comptait en 1932 que 175 habitants. La population depuis cette date est encore en décroissance. Superficie: 448 ha. Commune de la classe I, avec 2 échevins, 7 conseillers.

Dans ce coin de notre Ardenne, on peut admirer les larges horizons, la diversité des paysages, la multiple variété de son tapis végétal et de sa végétation odorante. À 6,5 km de Ferrières, 3 km de Werbomont, voici une contrée à n'en point douter, considérée à juste titre comme un centre idéal de tourisme.

Les dépendances sont: Faweux, Pouhon, Routière, Thier de Statte.

Il existe le ruisseau du Pouhon et une fontaine d'eau thermale.

À propos de Pouhon ou Pouxnon, il signifie fontaine minérale et est exclusivement conservé à cette signification. Il vient du mot wallon «pouxhir ou pouher» qui veut dire puiser.

Un autre ruisseau porte le nom de la localité. Le Ernonheid se jette dans le Pouhon. Il a sa source dans le bois de Berbeur, vocable qui paraît être l'ancien nom du cours d'eau et semble, comme le mot Berwinne, venir d'un primitif, «beber», castor, auquel se serait ajouté le suffixe «loo» (bois).

Suivant le dictionnaire wallon de Grandgagnage, voici l'étymologie de Ernonheid: «Ernon» est le nom de personne, «arno» et «heid» signifie «bruyère».

Ernonheid dépendit antérieurement de la Principauté de Stavelot et du Comté de Logne.

La seigneurie d'Ernonheid et de «Pouhon» relevait en fief de la Cour féodale de Stavelot. Il y existait une cour de justice dite la cour de Pouxhon. On pourrait consulter avantageusement les vieilles archives de l'Abbaye.

Un registre côté B. 207 I contient des ordonnances, mandements, etc. Commencé sous Monseigneur Alexandre, abbé de Stavelot et de Malmédy, prince du Saint-Empire, comte de Logne, etc., depuis 1761 (9 juin) jusqu'au 26 septembre 1766, le registre est continué par Jacques de Hubin jusqu'au 2 mars 1772. Il s'y trouve des actes concernant Ernonheid.

Un autre registre côté B.207N de Jacques, abbé desdits monastères, prince de Saint-Empire, comte de Logne, contient également des actes relatifs à Ernonheid de 1766 au 18 octobre 1780.

En 1685, Paul Herman de Bailleau, seigneur de Vilhain et sa femme Marie Gallo de Salamanca, donnèrent au prieur du monastère de Bernardfagne leur part dans ladite seigneurie d'Ernonheid. L'autre moitié avait pour seigneur en 1699 et 1732, Eugène Louis de Maizier. Ernonheid continua d'appar-

tenir indivisiblement au prieur de Bernardfagne et à un seigneur laïque jusqu'à la Révolution.

À Faweux existait un château appartenant à la famille Prion.

L'église est dédiée à saint Joseph. Il existe une chapelle à Pohon.

Dans l'« Ardenne Liégeoise » de février 1947, nous lisons ce qui suit :

« C'est le 10 décembre 1705 que la chapelle d'Ernonheid acquit le droit de posséder des fonts baptismaux et de célébrer les sépultures avec chants des « exèques ». Les « suppliques, répliques et autres pièces » en avaient été adressées à Son Altesse Sérénissime Électorale par les habitants des villages de Werbomont, Bosson, Grand-Trixhe et Ernonheid et par le pasteur de My-Ville et aucun office solennel ne pouvait y être célébré sans sa participation.

Trente-trois ans plus tard, le 24 septembre 1739, Mgr Pierre Louis Jacques, Évêque d'Hippone, suffragant de Mgr Georges Louis de Berges, Évêque de Liège, consacrait la « chapelle » d'Ernonheid et le grand autel en l'honneur de saint Joseph, « y ayant mis les reliques des SS. Ampliat et Floride et détermina pour l'anniversaire de la consécration de ladite chapelle, le dimanche après la fête de saint Lambert, Évêque et martyr et patron du diocèse ».

Ernonheid fut éprouvé lors de la guerre de 1914 ; un civil fut tué et 13 maisons furent brûlées avec leur contenu. La plupart des autres habitations furent pillées pendant que la population se trouvait enfermée dans l'église avec celle de Werbomont.

Population : 1806 : 148 - 1846 : 183 - 1910 : 201 - 1961 : 127 - 1976 : 150.

Esneux

Esneux est la plus charmante localité de l'Ourthe inférieure, admirablement située vers le midi sur un rocher qui repousse la rivière, et la force de décrire le circuit en question : après quoi, elle revient baigner le mamelon d'Esneux du côté Nord.

Le bourg est bâti partie sur la hauteur, partie au bord de l'eau, en amont ; un grand rocher, percé vers le sommet d'une arcade naturelle surplombe la vallée. On y a découvert un « Trou des Sottais ». Un dictionnaire très vieux s'exprimait ainsi au sujet de cette caverne :

« On en a extrait des ossements d'une grandeur extraordinaire, provenant d'animaux étrangers ». Un notaire, un géomètre du cadastre, etc., suivait selon la formule, l'énumération des professions libérales de l'endroit, et cela ne laissait pas de produire, comme vous voyez, un certain effet, assez joyeux, au sein d'un ouvrage qui ne se piquait point de frivolité. Inutile d'ajouter que ces « animaux » du naïf auteur étaient parfaitement indigènes, quoique antédiluviens.

Esneux a-t-il son histoire ? Sans aucun doute. Esneux est cité dès 814 sous la forme « Astenido » qui signifierait « la branchaie » (Carnoy U.M.C.B., tome I, p. 196) et aussi « Astinado ».

On rencontre l'orthographe Astenues, Asteneux, Aiseneux (1511).

Esneux fit d'abord partie du duché de Limbourg. C'était une des sept seigneuries « d'au-delà des bois », dénomination que portait le territoire limbourgeois enclavé entre le pays de Liège et le pays de Stavelot, et qui s'étendait sur les deux rives de l'Ourthe à quelques lieues en amont de Liège. Les vestiges retrouvés aux maisons indiquent une antiquité respectable. Ce comté y est mentionné pour la première fois au IX^e siècle.

« Au XII^e siècle, la seigneurie d'Esneux appartenait à la de Duras. Elle passa, à la fin de ce siècle, dans la famille de Walcourt, vers 1240, dans la famille de Clermont, devint en 1392 propriété de la famille d'Argenteau, et resta en son pouvoir jusqu'en 1787. C'est sous les d'Argenteau qu'Esneux prit

le titre de comté et ses seigneurs le titre de comtes.

» En 1787 mourut Marie-Anne de Metternich, douairière d'Esneux depuis le décès (1742) de son mari Jean-Louis d'Argenteau. Comme celui-ci n'avait pas laissé d'enfant, le comté devint jusqu'à la conquête française, la propriété de la famille de Rahier, apparentée aux d'Argenteau. Les seigneurs d'Esneux faisaient relief de leur fief devant la Haute Cour féodale de Limbourg. » (de Seyn, D.C.B., tome I, p. 355)

La seigneurie d'Avionpuits relevait également de la Cour féodale de Limbourg. Conrard de Schoenvorst était seigneur d'Avionpuits vers l'an 1400. Plus tard, cette seigneurie passa à la famille Egnatten.

Le 18 juin 1794, le corps de Jourdan, par la victoire d'Esneux, força le duc de Saxe-Cobourg à abandonner la ligne de l'Ourthe et de la Meuse.

Un scel échevinal et communal appendis à une charte du 2 novembre 1303 contenait un transfert de biens fait par Gérard d'Argenteau, seigneur d'Esneux, à Renard de Sefawes. Ce scel représentait un château fort à trois tours crénelées. Le sceau a été autorisé à l'usage par l'Administration communale d'Esneux (arrêté royal du 16 septembre 1898) ; il porte le même emblème.

Esneux est éparpillé ; les habitations sont disséminées sur les hauts rochers d'une presqu'île dont le contour mesure plus de 6 km. Il a tous les avantages, les agréments de la montagne et de la vallée, des auberges en bas, en haut, à mi-côte des quatre points cardinaux.

Maisons, jardins, vergers, dominant le pays, ou s'accrochent en terrasses, ou sont couchés dans les fonds, au bord de l'eau.

Chacun y a le choix d'une installation selon ses goûts.

De la partie haute que domine l'église et son clocher, on dégringole rapidement par un sentier à degrés vers la tête du pont. La route carrossable tourne la difficulté.

Le « Mont » d'où le coup d'œil est superbe et ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce point « Beaumont ». À droite, c'est le parc du Mary ; deux coins bien caractéristiques qui marquent justement les contrastes.

Le superbe et fier château « Van Parys » érigé non loin de la gare sur un promontoire dominant la vallée.

Voici la Roche aux Faucons, le plus beau point de vue de toute la région liégeoise, qui dresse sa masse grise sur le fond sombre des collines d'en face, devant Rosière, et ses sentiers sinueux qui rejoignent l'Ourthe vagabonde. Le point de vue de Hamay, la vallée du Ry de Haze avec crochet vers Montfort et les ruines du donjon du château où auraient habité, paraît-il, les 4 fils Aymon.

Des panoramas, la sauvagerie des sites, la multiplicité des roches et excavations, la végétation puissante, autant de raisons qui plaident en faveur d'Esneux.

Et nous citons encore : Beaugard, les châteaux le Fy, de la Tour, du Rondchêne, d'Avionpuits.

En suivant le cours de l'Ourthe, on passera à Hony, devant Fèchereux, rive gauche, tous hameaux d'Esneux et buts d'excursions. Rosière, au confluent du ruisseau, vous permettra de retrouver le village vers le sud, au quartier de la gare et aux « Trois Couronnes ».

À propos du ruisseau Martin, on l'appelle aussi « Ruisseau de Lavaux ». En 1192 (d'après une charte du Val-Saint-Lambert n° 8), il est cité « Maretain ». La prononciation locale actuelle de ce nom doit absolument faire rejeter son identification avec le prénom Martin. Selon toute probabilité, on retrouve ici le vieux radical « mare » (marais).

Encore des sites accueillants : le vallon d'Hout-si-Ploût, Evieux et son échauguette, la Croix Véré, Amostrenne, Roche

trouée, de Plainevaux et de Nomont.

L'église importante de 1898 est de style gothique du début du XIII^e siècle. On signale qu'en 1473 un vicairé avait pour fonctions, outre celle d'assurer le bon fonctionnement de l'horloge, celles de sacristain, de sonneur de cloches et d'organiste. Il y existe l'Asile « Montéfiore », établissement créé pour enfants adolescents.

Nestor Melon signale une enseigne au « Vieux Thier ». Elle est encadrée dans un mur, un monument porte une niche avec statuette de la Vierge, présente un chronogramme formant la date 1677.

Des ruisseaux à citer : le « Mary », affluent de l'Ourthe. Il est cité « Mariwe » en 1480, « Malriwe » en 1535 (d'après Simonis, « Histoire d'Esneux », pp. 131 et 134) ; le « Londoga », ruisseau à l'extrémité ouest d'Esneux qui se jette dans le Magray au nord de Tavier — le cadastre l'appelle « Andoufhaie ».

Des ruisseaux encore : Beaugard, Fontin, Gobry, Hestreux.

Esneux dépendait directement du duc de Limbourg. Mais il existait d'autres domaines ne dépendant pas d'Esneux, tout en étant situés dans le territoire de la Commune. Le seigneur, sous condition que le vassal lui prêtât foi et hommage, et lui fournit certaines redevances, confiait à ce dernier la terre noble ou fief.

Parmi ces fiefs, il convient de citer la seigneurie de la Vaulx, qui appartient aux Bagnée, puis aux Souverainpré et aux Berleur, et la seigneurie d'Avionpuits qui échut des d'Argenteau aux Schonvorst puis à la famille d'Eynatten jusqu'en 1697, époque de sa vente à Léonard Remy.

Aujourd'hui il existe encore un château d'Avionpuits, vieux manoir du Comte : « Construit en 1757 par le Chevalier Van der Maesen, sur l'emplacement de la demeure féodale. Les bâtiments ont subi d'importantes transformations vers 1860. Au début du XX^e siècle, une ferme fut adjointe et l'ensemble présente ainsi un caractère éternellement fier et quotidiennement laborieux des châteaux qui jalonnent le Condroz et l'Ardenne liégeoise. » (Jean Brumioul)

Il y avait aussi à Esneux, le château de Rond Chêne, qui s'appelait anciennement le fief du Sart et semble avoir appartenu jusqu'au XVII^e siècle, à l'Abbaye de Saint-Laurent, et le château de Monfort dont l'histoire est fort mouvementée.

La tradition populaire en fait la demeure des 4 fils Aymon. Les Liégeois s'en emparèrent en 1281.

On voit encore ce que fut le château de Monfort ou donjon ; d'imposantes ruines, situées au sommet d'une crête. Les carrières ont supprimé les derniers vestiges de cette ruine fameuse : le souvenir des 4 fils Aymon s'en est allé pierre par pierre. Naguère encore, le dernier pan de muraille se dressait comme un squelette, d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaires.

L'origine de ce manoir, célèbre dans les annales du moyen âge, n'est guère connue d'une manière bien précise. Ce fut, selon la légende, le lieu d'un siège de 13 mois des Aymon contre l'armée du puissant Charlemagne, se tenant dans la sombre « Tour de Poulseur », dont il reste cette tour carrée, massive et noire, où grimpe le lierre ; elle s'appelait au moyen âge le château du « Renastienne » et faisait partie du Comté de Logne, au pays de Stavelot. Il existait encore au XVI^e siècle.

La montagne de Poulseur est dominée par le hameau de Sart.

Concernant le château de Monfort, écrit Eug. de Seyn, « l'histoire n'en fait mention qu'au XIII^e siècle, sous le règne du turbulent évêque de Liège Henri de Gueldre. Ce prélat, ayant été déposé au Concile de Lyon, continua à faire la guerre aux Liégeois et se fit de cette forteresse un point d'appui formidable. Les Liégeois s'en emparèrent en l'an 1281. Un siècle et demi plus tard, Monfort passa à Guillaume d'Alsteren, sire de Hamal et de Monfort sur Ourthe.

» Vers le milieu du XV^e siècle, on trouve ce château dans la

possession de Renaud d'Argenteau, seigneur de Houffalize qui, pressé d'argent, l'engagea à Henri Groulan, sire d'Oupeye. Celui-ci y plaça en qualité de châtelain, le chevalier de Chantraine qui, sous la protection de ses remparts, crut pouvoir se livrer impunément à toutes sortes d'excès, dépouillant et arrêtant les voyageurs pour les rançonner ensuite. Les gens de Liège s'avancèrent en armes pour l'attaquer dans sa retraite et délivrer les prisonniers qu'il retenait dans ses cachots.

» Heureusement, les sires d'Argenteau et de Groulan intervinrent et sauvèrent d'une destruction certaine en faisant hommage de cette forteresse à la cathédrale de Liège. Après que la famille de Guillaume de la Marck, le Sanglier des Ardennes, se fut réconciliée en 1492, avec l'évêque Jean de Hornes, Evrard de la Marck fut chargé de la garde de ce château. Il devint une place forte armée pour réprimer les scènes de désordre causées par les aventuriers que le retour de la paix avait laissés sans gages dans le pays. »

Mais trois années plus tard, les Luxembourgeois unis aux Brabançons en lutte avec la maison de la Marck prirent d'assaut la vieille forteresse, la démolirent et la brûlèrent. Elle ne se releva plus.

À côté de la Cour féodale d'Esneux, il existait une Cour échevinale de justice, constituée par les plus grands vassaux, pairs entre eux.

Au cours des deux derniers siècles de l'ancien régime, les affaires de la communauté étaient confiées à un Conseil de régence, composé du bailli et de deux régents ou policiers.

Anciennement, Esneux était désigné Seigneurie du Duché de Limbourg dite « Au-delà des Bois ».

Au hasard des sentiers et des promenades, le long de l'Ourthe, sur les hauteurs, Esneux évoque des souvenirs considérables.

À 20 km de Liège environ, Esneux est d'une grande attirance, plein de souvenirs du passé. Principale ressource : le tourisme, ici bien organisé. Heureuse commune d'une grande étendue, 2.620 ha, 400 de plus que la ville de Liège, une population qui a augmenté considérablement.

L'altitude est de 90 m à la gare, 130 m à l'église. Ainsi qu'on le sait, Esneux occupe une situation des plus pittoresques, vers l'isthme d'une péninsule que forme la boucle de l'Ourthe, repoussée par une barrière rocheuse qui la force à décrire un circuit allongé.

Le bourg est au versant méridional de cet isthme, donc à l'opposé d'une chemin d'arrivée, partie juchée sur la crête et au versant, partie étalée au bord de l'eau, sur les deux rives reliées par un pont. Un rocher surplombant percé vers le sommet d'une arcade naturelle, écrit Jean d'Ardenne, fait un soutènement à la partie haute, où se trouve l'église.

Concernant l'industrie à Esneux, le sol est amendé par la chaux et constitué de terre calcaire mêlée d'argile. Notons encore des carrières de grès à pavés, fabriques de sirop et d'instruments aratoires, le commerce du bois. La tannerie pratiquée autrefois remontait à 1784 et fut fondée par Lambert Simonis de Stavelot. Vers 1450, un certain Gilles Hisle, demeurant « en la ville » dit un document, exerçait au même endroit la profession de tanneur et son moulin à tan était situé à l'entrée du Mary. Cette tannerie et ce moulin durent disparaître au début du XV^e siècle car il n'en est plus question dans aucun document.

Faits de guerre. Le 1^{er} août 1914, trois soldats belges prisonniers furent tués dans une salle de l'hôtel de Belle-Vue où ils étaient gardés à vue avec des civils.

Le 6, le hameau de la Haze fut cerné et bombardé par une batterie de 4 canons.

Les journées tragiques coûtèrent la vie à 20 personnes dont

2 femmes, tandis que 25 immeubles furent détruits par les flammes, après avoir été mis à sac.

RUISSEAUX. Complétons nos renseignements :

Beauregard. Affluent de la rive gauche de l'Ourthe à Esneux.

Fontin. Hameau d'Esneux d'où découle un ruisseau qui se jette dans l'Ourthe.

Gobry. Sépare d'abord Beaufays d'Esneux, puis Esneux de Tilff où il se jette dans l'Ourthe au hameau de Méry. On trouve en 1368 « Gobri » (document grande compterie n° 905).

Hestreux. Hameau d'Esneux d'où descend un ruisseau faisant limite entre Tavier et Villers-aux-Tours. Il aboutit au ry du fond de Sart. En 1266 on cite « Hestrait » (Val St-Lambert, charte 294).

Mary. Affluent de l'Ourthe à Esneux. Il est écrit « Marive » en 1480, « Malrive » en 1525 (Simonis, *Histoire d'Esneux*, pp. 131 et 134).

Pisserotte. Près d'Esneux où il prend sa source au Cora (lisière du bois et à la limite de Villers-aux-Tours), se jette dans l'Ourthe « Aux Carrières », parcours 3,2 km.

Un ruisseau du même nom, affluent du Wayai à Spa. Il dévale à travers la promenade, dite des artistes. Amédée de Ryckel écrit qu'il est question du « rieu de Pixherotte » (1579, Chambre des Finances, p. 29).

Population : 1806 : 1.205 - 1846 : 1.633 - 1910 : 3.665 - 1961 : 5.394 - 1976 : 6.643 - 1977 (fusion) : 11.900.

Ferrières

Ferrières est une très belle localité qui a conservé une allure aimablement rustique ; les maisons, de charmante architecture paysanne et d'une très grande propreté, disparaissent dans les feuillages.

Ferrières est bâtie dans un endroit riche en sources et en grottes. Deux jolis ruisseaux y coulent leurs eaux tranquilles : le Lognoul (actuellement appelé Logne) et le Pouhon.

Le « Pouhon », dit aussi « Vieux Pouhon », prend sa source au sud de Harzé, au lieu-dit « Pouhon » où se trouve une source d'eau minérale, traverse une partie d'Ernonheid, puis Ferrières, My et Vieuxville où il se jette dans l'Ourthe, non loin de Logne dont il porte le nom. Ce cours d'eau est appelé « la rive de Schenllée » dans une charte de Bernardfagne de 1425 (Société Art et Histoire, t. 13 p. 241).

Une fontaine appelée le « Pouhon de Wésomont » est très ferrugineuse.

L'église primaire, qui est un chef-d'œuvre, est dédiée à saint Martin. Le village daterait du VIII^e siècle et aurait été donné à l'abbaye de Stavelot par Carloman, fils de Charles Martel ; il s'appelait alors « Seraris ».

Ferrières faisait autrefois partie du comté de Logne ; il y avait une cour ressortissant à la cour de Stavelot. Le château et la seigneurie de Filot, situés aux confins des communes de Ferrières (Liège) et de My-Ville (Luxembourg) et dont la tour forme aujourd'hui la limite entre les provinces de Liège et de Luxembourg, existaient déjà au XII^e siècle. Ils appartenaient au XVII^e et au XVIII^e siècles à la famille de Thérihu.

En 1226, le comte de Montaigu, partant pour la Terre Sainte, assigna au monastère de Bernardfagne (actuellement connu sous le nom de Saint-Roch) la seigneurie de Filot.

Celle-ci formait une haute cour de Justice et la cour de Bernardfagne jugeait au lieu de Ferot.

Plus tard, Ferot devint un des trois fiefs de garde du château de Logne, repaire de Guillaume de la Marck, dit « le Sanglier des Ardennes ».

Au seuil du village, les empreintes de l'ancienne ligne vicinale Comblain - Manhay - Érezée - Melreux. Le château d'eau,

qui y était installé et qui alimentait les machines, recevait par écoulement naturel, l'eau d'un ruisseau des hauteurs.

Après Ferrières, la voie escaladait une rampe continue de 8 km qui, de 140 m, conduisait rapidement à l'altitude de 430 m.

En arrière, la grande église du village apparaît semblable à une cathédrale. On voit le château de la famille Orban de Xivry et d'importants bâtiments de culture (ferme de la House) ; plus loin, le château de Ville, d'une architecture imposante au milieu d'un très beau site, propriété de la famille Lamarche.

Le château de Ville est bâti sur le versant méridional d'une petite montagne et se fait remarquer de loin par la blancheur de sa façade. Ce château, qui a subi au cours des années diverses transformations, était autrefois entouré de hautes et épaisses murailles flanquées de quatre tours.

Plus loin encore, au-delà des forêts qui l'enveloppent, les mamelons, les sommets du Condroz et dans la buée bleue qui parfois se fait limpide, les hauteurs de la Sarthe (Huy).

Dans un document de l'an 1044, nous lisons « Frethenes », comité pour Ferrières. En 1130, l'orthographe est peu différente : « Fèrieres ». Il existe Ferrières dans le Brabant ; le mot doit son origine, comme dans le « Fraire » namurois, aux « ferraria » où les Gallo-Romains forgoaient des lames (hasta). « Le Vieux-Liège » cite une enfantine dont les quatre premiers mots désignaient des villages de cette contrée : « Ozir, Ozo, Férier, Fero, plate cou, et fote à trô ; Lèyîz passer ci sègneûr-là ! ».

Ferrières est un chef-lieu de canton, au cœur du plateau mi-agricole mi-forestier qui sépare la vallée de l'Amblève et celle de l'Ourthe. Grands bois, plaisir de la chasse et de la pêche.

L'altitude au seuil de l'église est de 240 m. Superficie de la commune : 2.001 ha.

Ferrières faisait autrefois partie du comté de Logne ; il y avait une cour ressortissant à la cour de Stavelot.

Très ancienne localité, certes. En 746, Carloman, fils de Charles Martel, donna au monastère de Stavelot une localité nommée « Séravio », qui est le Ferrières d'aujourd'hui. L'office du mayeur était une charge héréditaire. On écrit « Seraris » au VIII^e siècle. Il est hors de doute que Ferrières, ainsi que d'autres noms dont nous parlons ici, doivent leur origine à l'industrie du minerai très riche dans cette région. Filot, qui en 902 s'écrivait « Filiono ». Plus tard, on cite un acte de 895 par lequel le seigneur du lieu donne à son fidèle Berting les champs situés entre « Hielon » et « Hama » (Hamoir).

Lors de la Révolution française, une grande agitation régnait dans la région. Des chefs révolutionnaires se signalèrent jusqu'à l'annexion à la République. Parmi ceux-ci, citons Henri Squelin à Ferrières. C'est de cette localité que partit l'ordre de soulèvement dans les premiers jours de septembre. Henri Squelin invitait les communautés au comté de Logne à se fédérer pour « recouvrer leurs droits ». Son appel fut entendu. (Archives de Stavelot-Malmédy, recueil 1.)

Le désordre régnait donc dans le pays. Les bois des chapitres étaient dévastés, les moulins banaux désertés, les fermages et les redevances demeuraient impayés.

On comprend que les magistrats de Stavelot et de Malmédy, soucieux de maintenir l'ordre, réussirent quand même à pacifier toute la partie orientale, ainsi que le Prince Abbé.

C'était particulièrement difficile, attendu qu'il existait au comté de Logne un parti réformateur dont les chefs ne cessèrent de se signaler par leur zèle révolutionnaire jusqu'à l'annexion à la République.

Outre Henri Squelin, déjà cité, citons certains hommes : Remacle Houssonloge et André Widart à Lorcé, le notaire Delvaux à Comblain.

Des réunions se tinrent, tout le monde prêta serment. Les

habitants s'ameutèrent et la communauté était décidée à marcher sur Stavelot. Des scènes tragiques se déroulèrent à Ferrières et ailleurs.

Ferrières appartient à la Famenne. On sait que c'est un vieux sujet de querelle que la délimitation de l'Ardenne et de la Famenne, les habitants de celle-ci se plaisent à en reculer le plus possible les frontières. Ici, il ne peut plus y avoir de doute, les arbres, la terre, l'apparence plus sauvage des vallonnements et les bois (218 ha environ appartenant à la commune), tout nous montre que nous pénétrons dans cette partie de la Wallonie toute peuplée de légendes.

Si l'on vient du plateau appelé « Les Battys », on semble éloigné de toute vie industrielle et cependant au long de la route on peut voir encore les résidus d'anciennes exploitations de minerais de fer, ainsi que nous l'avons dit. De celles-ci, d'ailleurs rien d'autre n'a subsisté. De ces carrières, forges et mines de fer, on retrouve encore l'influence dans les noms de localités environnantes telles que: Ferrières, Ferot, Rouge-Minière, Fairen, Izier et dans le nom de famille Maka (marteau).

FEROT devint un des trois fiefs de garde du château de Logne, repaire de Guillaume de la Marck. Dans le cartulaire de Stavelot (t. 1, pp. 52 et 280), on trouve diverses orthographes: « Feronis » en l'an 747, « Ferein » en 1105, « Rouge Minière » (Rotche Minîre en wallon).

Ferot est situé sur les limites de la province de Luxembourg et de Liège, à la suite d'un procès qu'un vicomte de Ferot soutint contre les religieux de Bernardfagne; ce village jadis important, s'est « trouvé détruit, désert et presque sans manants ».

Les fourneaux de Ferot étaient très riches en combustibles; grâce à son abondance, ils fournissaient beaucoup de fonte aux Liégeois et même à l'étranger.

Le coup d'eau de l'ancienne usine active maintenant une importante scierie.

Et à propos des forges, faits d'histoire. En 1425, le 22 octobre, le record de la seigneurie de My, également lez Ferrières, cite « le fornez », les forges et le martéal de My (cartulaire de Benardfagne, t. II, p. 119). Dans ce record sont aussi cités: Grimonster, Rouge-Minière, Izier, Ferot et Ferrières, autant de localités métallurgiques très anciennes, situées sur la Lambrée ou ruisseau de Ferot, qui se jette dans l'Ourthe au pied du vieux château féodal de Logne. Ferot (Féron) est cité en 1220 dans le cartulaire de Bernardfagne.

En 1661, le 9 novembre, Philippe, roi de Castille, défend à quiconque de troubler Jehan le Gohelier, maître des forges et bourgeois d'Aywaille, dans la possession du haut fourneau de Ferot, construit à l'emplacement de l'ancien moulin et dont il a obtenu le rendage à perpétuité du monastère de Bernardfagne.

En 1664, le 15 septembre, devant la cour de Bierlo, à My, Goffinet d'Aglatte dit Bouffa cède audit monastère une part des minerais de Rouge-Minière. (Cartulaire de Bernardfagne, t. II, p. 174)

DEPENDANCES: Burnontige, Bernardfagne, Ferot, Fagnoul, Houpet, Grimonster, Laffrut, Lantroul, Malacord, Marteau, Saint-Roch, Rouge-Minière et Thier de Ferrières.

Dans notre langage, on dit: « Li Burnontitche » pour Burnontige; « on va à Burnontitche ».

GRIMONSTER possède un château qui constituait un fief de Stavelot. Il appartenait vers 1830 à Arnold François de Thier. C'est un vaste domaine entouré d'un parc admirable, de bois aux arbres très vieux et très beaux.

« Lantroul, Lognoul » sont des féminins (comme Li Fagnoule).

Grimonster était une seigneurie. Le recueil des reliefs et au-

tres titres de l'abbaye de Stavelot qui se trouve dans un registre de la bibliothèque de Bourgogne, porte qu'en 1375, Ponchin de Ferot fit le relief de la troisième part de Grimonster. À la fin du XVII^e siècle, la seigneurie appartenait à la famille de Plenevaux. Elle passa ensuite au chevalier François Arnold Charles de Thier, seigneur de Lantremange, Montgauthier et Skeure, etc., et par son mariage avec Marie Joseph de Plenevaux, dame de Grimonster, fille de Jean-Baptiste de Plenevaux. La famille de Thier continua de posséder la seigneurie jusqu'à la Révolution française; quant au château, il fut vendu le 14 mars 1815 par Vincent François Louis, chevalier de Thier, à MM. Malacord et à leur sœur M^{me} F. V. Fichbach Malacord. En 1842, il passa par succession à M. Hubert François Fichbach Malacord.

L'ancien château de Housse à Ferrières, aujourd'hui converti en ferme, est très intéressant à visiter. On y voit encore les armoiries des anciens propriétaires et des vestiges de son ancienne splendeur, des portes, des cheminées sculptées, etc. La Housse appartenait à la famille delle Creyr qui l'a vendue à la famille Malacord en 1809; elle passa par succession à la famille Fichbach...

Malacord (Málakwèr) ou encore « Málacwèrd », dit-on encore.

BERNARDFAGNE (Bien' hâfa, Biernafays), la terre qui fut donnée par Adélarde de Roanne, qui devint un ermitage qui s'entoura des disciples qui vécurent là, selon les règles de saint Benoît. Au XII^e siècle, ces Bénédictins furent remplacés par des Guillemites. Au XV^e siècle, le nom de Saint-Roch fut donné à Bernardfagne.

Le petit ermitage de « Bierna fays », dont la fondation était approuvée par l'abbé Erlebode et dirigé par Wéry, ne vécut pas longtemps comme on sait.

La maïeurie héréditaire de Ferrières parvint dans la famille de Harre (Harre, Harma, ancienne villa carlovingienne), par suite du mariage de Henri de Harre, seigneur de Noirmont, avec Catherine de Hodister, fille de Jean de Hodister, officier héréditaire de Ferrières, mort en 1567.

Le 19 octobre 1745, Pierre Antoine, baron de Tiriba, vendit la maïeurie héréditaire de Ferrières à Claude Walthère de Maillen, officier héréditaire de Hamoir.

En regardant autour de soi du haut du village, on surplombe une large vallée, où coule un ruisseau. La grosse église apparaît pareille à une cathédrale. On voit le château de la famille Orban.

Deux arbres, dont la masse orgueilleuse s'aperçoit de loin, indiquent l'arrêt de l'ancien tram Comblain-Manhay de Burnontige. Ces deux arbres, appelés dans le pays « les Hêtres de Bonaparte », servaient en effet de point de repaire sous l'Empire.

Les amis des arbres feront un pèlerinage à ceux-ci, qui sont certes les plus beaux du pays. Ils semblent avoir été plantés là jadis pour servir de guide aux voyageurs perdus dans les replis trompeurs de ce sol, qui tour à tour se creuse, s'étend en plateau, s'élève en collines.

De Burnontige, la vue s'étend à gauche vers Grand-Trixhe, Bosson, Ernonheid (143 habitants en 1947), Faveux et son château, le magnifique bois royal de Lorcé et la charmante vallée de la Lienne.

À Burnontige, près du pont jeté sur le ruisseau Vieux Fourneau, se trouvait la maison paternelle du grand violoniste Vieuxtemps. Celui-ci est né à Verviers, mais son frère Lucien naquit à Burnontige.

ROUGE-MINIÈRE (Rotche Minîre) est un petit hameau fort joli. Quelques chiffres concernant la population: on comptait 22 ménages en 1615, 21 en 1651, 25 en 1689, 26 en 1749, 29 en 1756.

On n'est pas très loin de Werbomont (mot qui vient de «werbo», c'est-à-dire loup-garou, et «mont», mot latin qui signifie demeure).

Chêne-al'Pierre, qui dit «arbre sacré ombrageant un dolmen».

L'ancien scel échevinal de Ferrières : il représente saint Martin, à cheval partageant son manteau. En légende, on lit : «Sigillum curial de» A.E.L. : 25 février 1734, 30 octobre 1738, 19 juin 1742.

FOIRES. En 1666, le pèlerinage qui s'était organisé aux abords du couvent de Bernardfagne y provoqua la création d'un marché qui se tenait le jour de l'Assomption, 15 août. Mais le Prince-Abbé Jacques Hubin, constatant que cette réunion se faisait sans octroi, la supprima par ordonnance du 24 mai 1782.

Mais les foires ont repris à Ferrières, et à signaler «la fête du vin et du fromage», unissant ses destinées à celles de Chablis (département de l'Yonne). Le jumelage Ferrières-Chablis associe donc au bon vin de France, les fromages de chez nous et les saisons d'Ardenne.

RUISSEAUX parcourant la commune

Chaude Heid. Affluent du Pouhon à Ferrières, prend naissance près d'un endroit appelé cherhal, et a son confluent au lieu-dit Lognoul.

Ruisseau du Pourceau. Affluent du Pouhon, également à Ferrières.

Le Rigoster. Limite Ferrières d'Ernonheid.

La Velle. C'est le vrai nom du ruisseau de Ferot ; il sépare Xhoris de Ferrières, puis va se jeter dans le Pouhon. Il est cité «aqua que vocatur Welva» en 1159 (Cartulaire de Stavelot, t. 1, p. 478). En 1361, la rive qu'on appelle Velle (Société d'art et d'histoire, t. 13, p. 233).

Le Werbomont. Affluent du Fourneau à Ferrières. On l'appelle aussi Wisomont.

Le Pouhon. Il en a déjà été question (pouxher, puiser).

Le Moulin. Sépare Harzé de Werbomont puis Ernonheid et se jette dans le Pouhon. La source est située dans le bois de Berleur, vocable qui paraît être l'ancien nom du cours d'eau et semble, comme le mot Berwinne, venir d'un primitif : Beber, castor, auquel se serait ajouté le suffixe «loo», bois.

Trou de Ferrières. Cette appellation rappelle un lieu-dit plus connu que le filet d'eau de ce nom. Celui-ci prend sa source à Ferrières près de la chapelle Sainte-Barbe, se jette dans la Heid Chaude (parcours 1,2 km).

Ferot. Petit cours d'eau se jetant dans le Pouhon à Ferot. On trouve diverses orthographes : Feronio en 747, Feroin en 1105 (Cartulaire de Stavelot, t. 1, pp. 52 et 281). Le vrai nom du ruisseau est Velle, anciennement Welra.

Fourneau. Affluent de l'Aisne, prenant sa source à Burnontige, dépendance de Ferrières.

Heide Chaude. À Ferrières, source à la limite de Werbomont. Au chemin de Cherhal (500 m), 3,3 km, se jette dans le «Trou de Ferrières». Au chemin du village, ce ruisseau a parcouru 3,7 km, au Lantroul 5,9 km. Embouchure dans la Lambrée.

Rigoster. Détermine Ferrières d'Ernonheid et aboutit au Pouhon.

Mausée. Autre nom de l'Ensegotte à Filot.

Lambrée. Ruisseau qui prend sa source à Ferrières, union du Pouhon et de la Heid Chaude. À 200 m, atteint le moulin ; à 400 m, la limite de My ; à 1,3 km, le moulin dit Le Lambrée, le chemin de My (1,5 km), et Vieuxville (4 km) et son moulin (4,6 km), à Logne (5,8 km), se jette dans l'Ourthe ayant

parcours 6,8 km. Autres noms : Lembrée et Vieux Pouhon.

Lantroul. De Ferrières, source au hameau du nom. Cours de ce ruisseau d'un parcours total de 1,6 km, après avoir passé au Houpet. Le Lantroul se jette dans la Heid Chaude près du chemin de Ferrières.

SAINT-ROCH. Son histoire est compliquée et a donné lieu dans le pays à de nombreuses et curieuses anecdotes. Et cela nous rappelle une institution diocésaine, un petit séminaire formant un ensemble d'une belle ordonnance de bâtiments. L'école normale qui y était annexée est transplantée depuis quelques années à Theux.

Le petit séminaire, aux abords de Ferrières, atteint le haut pays, âpre, sauvage, coupé de landes marécageuses, qui sépare l'Ourthe de l'Amblève. La grand-route croise à Werbomont l'autre route de Liège à Houffalize, redescend vers l'Amblève, traverse la Lienne, et court de la Salm à Trois-Ponts par Chauveheid et Basse-Bodeux.

Saint-Roch était autrefois le monastère de Bernardfagne. C'est sous le règne d'Erlebald, Abbé de Stavelot, qu'eut lieu la fondation de ce monastère.

Un prêtre, Wéric ou Wéry, obtint d'Adelard de Roanne, riche seigneur, un peu de terrain pour y élever une tente et pouvoir y prier Dieu dans la solitude.

Le pieux seigneur lui fit construire son champ, sur les Fagnes, en lieu-dit «Biernafay», un petit ermitage qu'il nommait la «Cellule de la Sainte Vierge».

C'était en 1158. L'année suivante dit un vieux document :

«L'an 1159 de l'incarnation l'abbé Erlebald ayant été informé par son aymé féd. Adelaire de Koma qu'il avait trouvé dans les terres d'elle ville de My (lequel il tenait en fief), un lieu-chon convenable por servir Dieu et où il demandait octoy et consent de maisonner sailles et maisons convenables aux usages des servants Dieu ; à quel effet il donnait trois meez de terre du costé la même ville lesquelles furent déclarées exemptes de dismes par Poppon Vesty de Xhignace qui les résignaz ès mains de l'abbé por ceulx qui serviraient Dieu en ce cetuy lieu-chon ; le tout quoi le susd abbé donnât et confirmât à vénérable prestre Wéry por lui, ses compagnons et por leurs successeurs qui serviront Dieu, selon la règle de St Benoît, à condition de payer par an, le jour de St Remacle à Stavelot 4 deniers, autant à Malmédy le jour de St Pierre, aoust enlrant et 2 deniers à Xhignace (Xhignesse) le jour de St Pierre parmi quoi ce lieu-chon demeurant franc sans payer taille, ne nul autre manière de justice.»

Saint Bernard, en revenant de la diète de Spire vers le commencement de l'an 1147, avait, avant de regagner Clervaux, traversé la Belgique en tous sens et laissé la trace de ses pas à Liège, à Villers et en d'autres lieux. Sa grande voix réveillait partout le sommeil des nations et peuplait les solitudes.

Bernardfagne doit son nom au héros catholique du douzième siècle. Et ce Xéric, ce saint prêtre qui cherche la solitude et va retrouver les pas de saint Remacle, ne serait-ce pas ce Wéric dont parle l'historien Fisenne, qui quitta le siècle, ébranlé à Liège par l'onction fécondante de l'illustre Abbé de Clervaux ?

La circonstance que ce même Wéric devient bientôt prieur d'un monastère sur la Sambre, ne détruit pas cette conjecture : elle explique au contraire cet essaim de religieux qui accompagnaient leur prieur fondant au milieu des bois un nouveau lieu de retraite, Bernardfagne.

Les comtes de Rochefort et de Montaigu, partant en 1220 pour la Terre Sainte, augmentèrent par de nouvelles donations les possessions de Bernardfagne ; le dernier leur assigna la seigneurie de Ferot et en 1241 l'Abbé Frédéric de la Pierre y ajouta quelques dîmes, du consentement des religieux. Ce monastère ne vécut pas longtemps sous la règle de saint Benoît,

car Henri de Gueldre, évêque de Liège et Abbé de Stavelot, le donna en pleine propriété (1250) aux frères Guillemins, religieux de la règle de saint Augustin, qui comptèrent une confrérie et un nouveau monastère à Liège, à l'emplacement actuel de la gare des Guillemins.

Plus tard, dit Ch. Poncelet, dans « Histoire de Bernardfagne », les papes confirmèrent au monastère la règle de saint Benoît.

Aux jours de la Principauté, c'était dans une des salles de Bernardfagne que se réunissaient les officiers du comté de Logne pour faire la répartition des impôts qui avaient été assignés à leur quartier dans l'assemblée générale du pays.

La Révolution de 1789 porta son œil de vautour sur la sainte retraite et vint s'y abattre pour y déchirer encore une proie. L'incorporation en 1794 des Principautés de Liège et de Stavelot à la République française obligent les moines à quitter leur terre d'élection pour un certain temps.

Ils ne partent définitivement qu'en 1796 lorsque les ordres religieux sont supprimés. L'abbaye devient un bien national. Après avoir passé ensuite par les mains de plusieurs propriétaires, elle est acquise par Barret, vicaire capitulaire de l'évêché de Liège et devient un petit séminaire avec philosophie. Celui-ci ouvre ses portes en 1820 mais il connaît bientôt de nouveaux déboires (le régime hollandais) et est à nouveau fermé.

« Les chefs de nos diocèses, écrit Kersten, s'inquièrent de cette mesure, mais ils n'y opposèrent qu'une patiente fermeté. Ils se bornèrent à protester contre l'usurpation, et toute la résistance consista à souffrir avec patience. Bastogne congédia ses humanistes. Saint-Roch aussi. Le recrutement du clergé fut une seconde fois menacé. »

Par le fait même que Saint-Roch cessait d'être maison d'enseignement, ses professeurs furent appelés à occuper d'autres postes.

En 1831, le comte Émile d'Oultremont de Wégimont, par acte passé devant le notaire Adam de Liège, fait donation au séminaire épiscopal de Liège de l'établissement de Saint-Roch.

En 1837, les portes de l'ancien prieuré sont à nouveau ouvertes à l'enseignement. S. Exc. Mgr Van Bommel, évêque de Liège, ouvre une école normale, une classe de 7^e préparatoire et une classe de 6^e gréco-latine.

En 1838, la section gréco-latine comprend la 6^e et la 5^e.

En 1839, on y ajoute la classe de 4^e. Le petit séminaire reprenant vie, les traités conclus entre la Belgique et la Hollande, S. Exc. Mgr Van Bommel a abandonné Rolduc comme petit séminaire pour le transférer en 1843 dans l'antique abbaye bénédictine de Saint-Trudon. Les vastes bâtiments pouvaient facilement abriter toute la jeunesse estudiantine d'une population diocésaine réduite par les traités.

Le petit séminaire de Saint-Roch ayant été supprimé en 1844, on installa un pensionnat français destiné, disait Mgr Van Bommel, aux jeunes gens des campagnes.

Cependant en 1853, S. Exc. Mgr de Montpellier, cédant aux prières instantes d'une partie de son clergé liégeois et, en particulier, de MM. les abbés Jacquemin, curé-doyen de Stavelot et Thomas Lambert Stiennon, curé de Chênée, ouvrait à côté de l'école normale, une section complète des humanités gréco-latines, comprenant les six années des études classiques. C'est cet événement historique qui a été fêté avec solennité le 21 mai 1953.

En février de cette même année, l'église actuelle commencée en 1851, recevait la consécration liturgique.

Les jeunes gens pouvaient, au milieu de la bienfaitante solitude des grands bois, venir se préparer dans le recueillement et la paix aux futurs combats de la vie. Un grand nombre d'entre eux, aspirant au sacerdoce allaient achever leur formation au Petit Séminaire de Saint-Trond par les études philosophiques, puis au Grand Séminaire de Liège. Le vieux prieuré reprenait

ainsi à peu près sa destination.

Ces vieux murs abritaient alors la section gréco-latine, une préparatoire, une section française (2 années d'études) et une école normale.

En 1859, l'École normale est séparée du Petit Séminaire et la direction est confiée à M. l'abbé Pirenne Jean. L'École normale occupera l'aile droite des bâtiments, qui constitue la partie la plus ancienne du prieuré; elle date en effet des environs de 1300. Dans ces locaux qui furent agrandis dans la suite, elle y demeura jusqu'en 1919.

M. l'abbé Knuts, directeur des deux établissements depuis 1844, peut donner tous ses soins au seul Petit Séminaire. Celui-ci voit sa population scolaire augmenter d'année en année, si bien que des constructions et des aménagements nouveaux furent nécessaires.

En 1877, S. Exc. Mgr Doutreloux, évêque de Liège, bénit et inaugure la nouvelle aile des bâtiments qui comprend la grande salle d'étude. En 1939, de nouvelles constructions remplacèrent l'ancienne école normale; il y a 15 belles classes et une cinquantaine de chambres modernes (ces dernières destinées aux élèves des classes supérieures). Le 4 juin 1939, S. Exc. Mgr Kerkhofs bénit les nouveaux locaux. Ainsi le séminaire de Saint-Roch dispose de vastes locaux pour classes, des salles d'études spacieuses et baignées de lumière, des dortoirs aérés, des cours de récréation d'où le regard découvre des paysages toujours changeants.

En mai 1963, le Petit Séminaire de Saint-Roch célébra son centenaire en présence de nombreuses personnalités.

Il faut déplorer un tragique incendie qui occasionna de grands dégâts en mai 1964, dégâts que l'on chiffre à près de 20 millions.

Saint-Roch est un lieu de pèlerinage fameux dans tout le pays de Liège. On invoque principalement dans les maladies épidémiques le saint qui fit jaillir au creux du rocher la source vive où se désaltéraient les pèlerins brûlés de fièvre corporelle ou de la dure fièvre du mal, se penche aujourd'hui encore sur nos pauvres misères humaines.

Le culte des Benoîtes Fontaines tombant peu à peu en désuétude, le prieur Dom Pesin (vers 1521) introduisit dans son église de Bernardfagne le culte de Saint-Roch, personnage qui s'était dévoué au soulagement des pestiférés et était, depuis lors, l'objet d'une grande vénération. Dom Pesin se procura des reliques de saint Roch que l'on vénérât de plus en plus dans la région. On doit à son intervention de nombreuses grâces et guérisons.

En 1745, le 10 avril, la procession de Verviers est partie pour aller à Saint-Roch pour implorer son assistance auprès de Dieu pour qu'il lui plaise de faire cesser les fièvres dont la plus grande partie de la ville était accablée.

Jadis, la ville et le monastère de Malmédy s'y rendaient tous les ans en procession. On voyait aussi la foule qui y allait par tous les bois et les vallons; on partait d'ordinaire le samedi et on marchait dans la nuit éclairée par les lanternes, en chantant et en priant.

L'histoire du Marquisat de Franchimont parle tout au long des pèlerinages qui de tout temps se rendaient à Bernardfagne, sous le nom de « Procession de Saint-Roch ».

Le folklore en a gardé de précieux souvenirs. Il semble bien que si cette dévotion ne s'est pas conservée dans toute sa vogue ancienne, la faute en fut aux pèlerins eux-mêmes qui la transformèrent en une simple occasion de bien boire et de faire la fête; le nombre des échoppes et cabarets qui s'échelonnaient le long de la route de Comblain-la-Tour à Xhoris le prouve à suffisance.

Le Petit Séminaire a à présent de très beaux bâtiments, et on

peut voir les deux tourelles féodales qui intéresseront les voyageurs et les hôtes aimables de ces lieux.

Saint-Roch, endroit délicieux, entouré d'une belle végétation, où les peintres et le peuple aujourd'hui si grand des photographes se réjouissent de découvrir les coins remarquables d'harmonie et d'imprévu...

Population: 1615: ± 170 - 1651: ± 200 - 1689: ± 120 - 1749: ± 130 - 1786: ± 280 - 1806: 754 - 1846: 1.197 - 1910: 1.293 - 1961: 1.003 - 1976: 1.016 - 1977: 3.118 (entité).

Filot

Une route au départ de Stavelot monte vers Filot, commune du canton de Ferrières, dans un profond repli du plateau. Par un double coude au sud, puis à l'est, la chaussée gagne la cime de ce plateau, traversant des tranchées basses, au milieu de nombreuses et anciennes exploitations de minerais de fer. On passe à la ferme «Missoule», on croise la route d'Aywaille à Bomal près de Ville et nous voici vers Ferrières, Werbomont ou Hamoir au choix.

«Près de Ville, on descend à la Lambrée qu'une route traverse sous Ferot, remonte à Houpet, près de Ferrières (à gauche Grimonster avec son château), au-delà Saint-Roch et les pouhons de Harre, toujours zigzaguant sur les croupes et dans les dépressions de ce pays accidenté.»

C'est un pays rongé de carrières et de mines de fer comme tous les environs du reste: Ferrières, My, Ville, etc., qui ont un sous-sol où ce produit abonde. Les noms de Ferrières, Ferot, Fermine, Rouge-Minière sont suggestifs. Les scories de bas foyers se rencontrent à bien des endroits, tels que Grimonster, Ferrières, Pouhon, etc., et souvent à proximité se trouvent encore aujourd'hui des noms de lieux qui rappellent d'anciennes forges. «Pré de la Fosse», le «Marteau», «Heid du gros marteau», etc.

Filot, appartenant à l'arrondissement administratif et judiciaire de Huy, a comme dépendances: Ensegottes et sur les Tailles. Un château est à signaler à Ensegottes; il appartient à M. Chaudoir.

Hydrographie. Le Ris de Mausée qui prend sa source à l'endroit dit «sur les Tailles» et un autre qui sort d'une fontaine, «Bénite Fontaine» au lieu-dit «Au Tige».

Parmi les noms de lieux, citons: «So Roclinchamps, Heid à part, Au Pahis, Thier des Haies, Au champ d'Ensegotte, Dans les mélayes, Aux Foxalles, Au Paradis, Pré Monty, Cornu Boquet, La Sauvenière».

Pas de monument particulier. Une église dédiée à saint Félix. Elle dépendait autrefois de celle de Xhignesse. Un couvent de Sœurs de Notre-Dame donnant l'instruction et fondé en 1863.

Filot est situé à 30 km de Huy. Doyenné de Ferrières, elle dépendait de Vieuxville et de Xhoris.

La superficie est de 650 ha; l'altitude est de 293 m.

Anciennement, Filot dépendait de la juridiction de Stavelot, comté de Logne. Il est cité dans un acte de 895 par lequel un certain Wisencus donne à son fidèle Berting deux champs situés entre «Fielon» et Hamal (Filot et Hamoir).

Un autre document de l'an 902 nous apprend que le village de «Filiono» appartenait au comte Regnier et qu'il le céda par voie d'échange au monastère de Stavelot. Celui-ci le conserva jusqu'à la Révolution. C'était l'Abbé qui nommait les membres de la cour de justice de Filot, dont on appelait à la haute cour de Stavelot. (Eug. de Seyn)

Filot possède un ancien scel échevinal datant du 2 mars 1735. Il représente «un archevêque terrassant un dragon».

Population: 1639: ± 160 - 1651: ± 230 - 1700: ± 180 - 1750: ± 310 - 1806: 233 - 1846: 298 - 1910: 387 - 1961: 350 - 1976: 330.

Hamoir

Au confluent de l'Ourthe et du Néblon, ce dernier ruisseau qui arrive du Condroz et que l'on rencontre au cours d'excursions du côté du Hoyoux, c'est la belle cité de Hamoir, accueillante et si simplement reposante. Centre de tourisme et de villégiature de l'Ourthe inférieure, au carrefour de routes importantes permettant un accès facile.

Sur le rapport historique, Hamoir est déjà cité dans une chartre de l'an 895, sous la forme «Hamor»; il appartenait en fait au pays de Stavelot, comté de Logne. Son château avait sa «cour féodale». La servitude de morte-main fut abolie en 1299 à Xhignesse (à 2 km de Hamoir) par l'abbé de Stavelot, Gilles de Falcompiere.

Ici l'Ourthe coule à travers prés. La vallée est large, l'endroit riant. C'est la patrie de Jean Gilles Del Cour, ce fécond sculpteur. En mourant, il y a même fondé une chapelle qui fut consacrée en 1739 par Jacquet, évêque d'Hippone. Il avait tant décoré les chapelles d'autrui, qu'il aura voulu se donner au moins la satisfaction posthume d'en posséder une à son tour décorée par les autres. Un monument lui a été en outre érigé place de l'église.

XHIGNESSE, à 2 km, était le siège d'une haut-cour de Malmédy. L'altitude au seuil de l'église est de 143 m. Cette église romane, jadis paroisse importante, aujourd'hui reléguée au rang de chapelle, n'a conservé d'intact que la partie orientale; un chœur en hémicycle, dont les murs extérieurs portent des arcades élancées surmontées de niches.

Une seule toiture réunit aujourd'hui les trois nefs... Les plafonds en bois des bas-côtés et celui en lattes plafonné de la nef centrale subsistent. Le vaisseau repose sur de gros piliers carrés; les bras du transept ont des chapelles orientées rectangulaires (d'après l'abbé Lemaire).

Dans la «Revue Belge» (1841), on donne quelques détails relatifs à des anciens curés de Xhignesse. Au cimetière de la localité, près du portail de l'église, une pierre est encadrée, c'est celle de Melchior Pirard, curé durant 43 ans et décédé le 23 janvier 1825. Une croix de pierre rappelle un autre pasteur, on lit: «Ici git Rd M. Henri Toussaint Dumont, né à Viemme en Hesbaye, y desservant pendant 10 ans, décédé à Xhignesse le 20 avril 1825 le 20^e jour de son entrée à la cure. Il fut grand prédicateur et zélé pasteur.» Le docteur Bovy, dans ses «Souvenirs d'un émigré liégeois», a conté les épisodes de sa vie romanesque.

Quant au blason de Hamoir, il est décrit comme suit et accepté par arrêté royal du 25 mars 1925: «D'argent au lion de sinople, armé et lampassé de gueule. L'écu sommé d'une couronne à neuf perles et surmonté d'un heaume d'argent, taré de front, couronné, grillé, colleté et liseré d'or, doublé et attaché de gueules, aux lambrequins de sinople et d'argent.

» Cimier: le lion de l'écu issant supports: deux léopards lions de sinople armés et lampassés de gueules, tenant une bannière aux armes du lieu. L'écu placé au côté senestre d'un Saint Pierre debout, de carnation, habillé d'or, coiffé d'une tiare de même et tenant de la main dextre une clé également d'or posée en barre, le parmeton d'en haut à dextre. Le tout soutenu d'un tenant au naturel.»

En ce qui concerne Hamoir, et aussi Xhignesse, on pourrait citer bien des faits au point de vue historique et géographique, les circonscriptions ecclésiastiques, etc. Ceci donne l'occasion de recherches très laborieuses, voire difficiles. Dans ce domaine, on peut consulter les documents anciens, notamment les registres des abbayes de Stavelot et Malmédy, même antérieurs à l'an

1400.

Si on passe le pont de Hamoir, on rejoint « Hamoir Lassus » (c'est-à-dire Hamoir supérieur), là-dessus point de latin, et pour marquer sa situation sur l'Ourthe. Ce hameau est situé sur le côté à droite. On voit un imposant château comprenant des parties anciennes et d'importantes ajoutées modernes, trônant dans une nature si fraîche en sa belle simplicité.

On signale qu'à Hamoir Lassus, on comptait 12 ménages en 1624, 16 en 1700, 19 en 1760, et il était habité bien avant le XVII^e siècle. Les archives de l'abbaye de Stavelot contiennent de nombreux actes à ce sujet.

Demeurait au château de Lassus, aux XV^e et XVI^e siècles, la famille des Hodister. En 1580, par le mariage de Marie de Hodister avec Wathieu de Maillen, la mayeurie passa à cette famille de Maillen qui au cours du XVIII^e siècle céda la place aux de Donéa.

Le château réunit harmonieusement trois constructions d'âges différents : un donjon du XIV^e siècle, un bâtiment de 1753, un agrandissement de 1895, réalisé avec art par l'architecte Paul Demany.

Sur une pierre tombale, on lit l'inscription : « Jeha de Machen, Sir de Ville, mayr héréditaire de Hamoir, 1612 ».

Dans la chapelle castrale, fondée en 1633 dans cet ancien château de la famille de Donéa par le seigneur de « Mallien » sont dressées des pierres tombales armoriées datées de 1603 et 1765. L'une de celles-ci porte l'inscription : « Gist noble et vaillant seigneur Walther de Maillen, escuyer seigneur de Ville, Mayeur héréditaire de Hamoir, conseiller de Son Altesse en ses pays de Stavelot et comté de Logne, qui trépassa le 6^e jour d'octobre 1603 et noble et vertueuse dame Mademoiselle Marie de Hodister son épouse qui trépassa le 26 avril 1630. »

Une autre pierre tombale fait face à cette dernière et porte l'inscription : « Ici repose François Jaspar de Donéa, Chevalier du St-Empire romain, Seigneur officier héréditaire au ban de Xhignesse et de Hamoir, décédé le 13 octobre 1768, lequel avait Dame Joseph Dieudonnée de Hardenne décédée le 3 juin 1765. »

D'autres pierres tombales sont encastrées dans le mur extérieur de la chapelle, du côté de l'Évangile, à la mémoire des Donéa : Hubert qui mourut à 48 ans, Marie Remi Julien à 29 ans, Marie Françoise à 17 ans.

En ce lieu existe une chapelle dédiée à saint Martin. Auparavant, il existait un très vieux sanctuaire qui remontait, croit-on, au XVIII^e siècle ; en 1633 on édifia un autre ; quant à la dernière, elle aurait été construite en 1633.

L'autel Louis XIII est orné d'un tableau représentant la descente de croix ; on peut admirer un saint Martin en bois dans le style de Del Cour et une très belle « Visitation » en albâtre sur fond de chêne. (L'Ardenne Liégeoise)

La piété des ancêtres a élevé un Calvaire au lieu-dit « Es Thier ». Il est abrité sous deux tilleuls séculaires sur une colline qui domine Hamoir. C'est un vestige de l'histoire régionale, un témoin de la foi ancestrale qui, en Ardenne, n'est pas un vain mot.

Sur proposition de la Commission des monuments et des sites, ce Calvaire a été classé en 1959.

À HAMOIR et dans ses environs, c'est une suite sans monotonie de bois, de ravins, de collines mollement déclives, de sapinières âpres et de terres abandonnées aux fleurs. C'est ici un déroulement continu de richesses naturelles et de coins charmants. On rencontre, répétons-le, des cavernes, des grottes, des églises romanes, des châteaux médiévaux.

Voyez le « Chantoir d'Ensegote » (3,5 km de Xhignesse). Le ruisseau issu des bois couvrant les hauteurs gagne une dépression, au fond de laquelle il se perd dans le calcaire. Une cabane abandonnée envahie par les mousses est située dans cet enton-

noir dont le sol est forcément exposé à s'effondrer. Il s'agit sans doute des vestiges d'un moulin utilisant la chute d'eau.

Au vallon dit « Rénal » sur la route d'Ouffet, voici une promenade pleine de fraîcheur.

Un château, ainsi que sa ferme, y a été construit par M. Pelzer. Dans ce but on a utilisé des pierres trouvées sur place et la chaux fut fabriquée dans un four dont il existe encore, nous a-t-on dit, des vestiges. Le parc est alimenté par des eaux élevées de 100 m par un bélier.

Un ruisseau porte aussi le nom de « Rénal », c'est un affluent de l'Ourthe. En 1323, on trouve « Briffo de Rennes ». (D'après Poncelet, « fiefs », page 278.)

Le ruisseau en question fait limite entre Hamoir et Ouffet, pour le sens probable « Renory ». Un autre château est signalé, dit de « Renne » ; il doit son nom au mot « Rena » qui signifie limite, frontière. S'agit-il du château cité plus haut ? Arthur Petit donne ces détails à son sujet :

« Le château doit son nom à sa situation à la limite séparant les possessions de l'abbaye de Stavelot et de l'évêché de Liège. L'origine de ce fief est déjà signalée en 1309. Le domaine devint la propriété des chanoines réguliers de l'Ordre des Prémontrés. Une belle pierre chronogrammatique indique que, sous la direction de Buisman, le château fut entièrement restauré. »

« Le 6 Ventôse de l'an V, la propriété fut vendue au sieur Desoer, fondé de pouvoirs de divers religieux, pour la somme de 31.377 F. Le château-ferme possède une tour carrée d'un beau style. »

Un ruisseau encore, dit le Hagrieux-Pré, comme le lieu où il prend sa source, descend de Xhignesse et se jette dans l'Ourthe au nord de Hamoir.

Pas bien loin de l'Ourthe, nous avons le joli ravin de Verlainne, au Fond Delva où un chemin conduit vers Tohogne. Le chemin de fer coupe le ravin à l'embouchure, repasse le pont de Sy et s'engouffre aussitôt dans la montagne de la rive droite qui se projette vers l'est.

Le rocher des « vignobles », autre site, avec petite grotte où jadis, dit-on, on préparait du vin.

On peut aborder le « Néblon » par un trajet agréable. Un hameau original porte le nom de « Néblon le Pierreux ». Le ravin de Sy ou ravin des Corneilles, un promontoire escarpé, « la Roche Noire » émerge d'une végétation envahissante, tout cela fera l'admiration des touristes.

Une route mène à Filot par une vallée sèche d'aspect, aride et sévère. Au pied d'un rocher à pic, une petite résurgence, « la Fontaine de la rivière », un filet d'eau d'une courte apparition. Où vont ses eaux ?

Voici le village de Hermanne sur le plateau incliné vers le Néblon, et pour ceux qui sont amateurs de promenades prolongées, il y a la ferme de Palogne qui se présente dans un grand fond de prairies. Et plus loin, le mamelon boisé portant les ruines de Logne qui s'allongent dans le sens de l'Ourthe.

Pour en revenir à Xhignesse, ajoutons que la localité faisait partie des 23 paroisses du territoire stavelotain et relevait du concile d'Ouffet, l'une des subdivisions de l'archidiaconé du Condroz.

Au XIII^e siècle déjà, des « forges » s'établirent vers nos vallées, sur les nombreux cours d'eau qui sillonnaient la Haute Belgique.

L'antiquité de la forgerie du fer est au reste attestée par la quantité énorme de scories qu'on a retrouvés dans maintes localités de la province de Luxembourg, comme de la province de Liège.

Hamoir a laissé des vestiges de cette vieille industrie, le travail du fer, importante au point de vue national. C'est ainsi qu'on signale la présence de bâtiments anciens, sur la route de

Tohogne, qui portent le nom de «Vieux Fourneau». (Fourneau : le mot est significatif.) Ce «Vieux Fourneau» a une origine qui date d'avant 1425 et fonctionnait sous la direction de Jean Antinvoye. Voici d'autres détails empruntés à l'«Histoire du Comté de Logne» par Jean Yernaux.

« En 1541, de nouvelles usines ont été construites par Jeanne Lardinois, veuve de Raskin de My, et par Jean Simon de Hamoir, auprès d'un marteau qu'ils exploitaient déjà. En 1555 et en 1574, d'autres forges sont érigées.

En 1602, l'une d'elles est réédifiée par un Liégeois, Lambert de Geer, de la famille du célèbre industriel qui allait créer en Suède une industrie appelée à prendre une extension inouïe.

D'autres usines sont encore exploitées sur le Néblon, par Guillaume Pels qui les vend en 1609 à Michel Truillet, bourgmestre de Liège. En 1616, elles étaient en possession de Michel Teuille et passent à Joseph Pochet.

Et pour nous résumer en puisant nos renseignements chez Jean Yernaux, ajoutons qu'à la fin du XVIII^e siècle, les usines appartenaient à la famille Dupont. Elles avaient été transformées en affineries et la fonte leur était fournie par les fourneaux de Dieupart et de la Roche-à-Fresne.

Le domaine du «Vieux Fourneau» situé au cœur de Hamoir comprend un grand parc et les bois de la Crête. Il fut habité successivement par de nombreuses familles et vendu en 1951 à l'administration communale qui y abrite ses services.

En 1920, des fouilles ont été effectuées à proximité de la propriété et ont mis au jour des poutres carrées, de 50 cm de côté, en chêne devenu noir comme l'ébène et dur comme le fer, et des indices prouvent l'existence en ce lieu de forges et selon Arthur Petit, on y fondait des plaques dites «fonds de cheminées» dont les débris furent retrouvés en face, sur l'autre rive du Néblon.

En résumé, le «Vieux Fourneau» constitue un riche patrimoine sur le territoire de Hamoir.

Le guide édité par les soins du S.I. fait allusion «au domaine d'Odeigne qui comprend, outre les bois à droite de la route, trois fermes sur les sarts à Odeigne et Ouffet. La seconde de ces fermes est intéressante et très ancienne. Ses divers bâtiments l'entourent d'une véritable enceinte. Le chêne seul fut employé dans sa construction qui retient l'attention par sa robustesse et ses dimensions. Au 1^{er} étage, une alcôve porte en fronton l'écusson des anciens maîtres. On peut admirer aussi un chêne colossal qui fut planté vers 1650 et dont le tronc demande trois hommes pour se laisser embrasser.»

Ajoutons encore quelques mots sur Jean Del Cour, le fécond sculpteur né à Hamoir et qui y fut baptisé le 13 août 1631. Il a doté le pays de Liège d'une quantité vraiment prodigieuse d'images en marbre, en bronze, en bois. Artiste de talent, qui comprit l'art décoratif d'une façon supérieure et qu'une étourdissante facilité d'exécution n'empêcha point de laisser plusieurs œuvres remarquables. Citons : la jolie fontaine de la Vierge aux Lions à Liège ; le Christ en bronze du porche de St-Paul ; le St Jean Baptiste de la rue Hors-Château, des statues à St-Jacques, à St-Denis, à Ste-Croix ; les statues de saint Bernard, de saint Roch ; l'Ange Gardien (église St-Antoine à Liège) ; le Christ donnant les clés à saint Pierre (St-Paul à Liège), etc.

Toute la beauté sauvage et stérile de Hamoir peut faire prévaloir certaines industries aujourd'hui disparues. Nous avons cité les «forges». Quant à l'agriculture, elle est pratiquée depuis le XVII^e siècle au moins. Les bêtes à laine étaient nombreuses et dans ce but on lavait le précieux textile dans des bacs aménagés dans l'Ourthe. Les vignobles eurent même un certain succès dans les hameaux de Xhignesse et de Hamoir-Lassus. Il faut en outre parler des fours à chaux, des carrières de pierres, de marbre royal en tranches et fabrique de blanc de silex.

Hamoir-sur-Ourthe (Hamor en 895) signifierait «prairie» d'après Carnoy. Ce fut une propriété de la mense abbatiale de Stavelot. La mairie héréditaire de Hamoir-Xhignesse constituait un fief relevant des Abbés de Stavelot-Malmédy (Poncelet).

Guillaume de Ramelot en fit le relief en 1402. Elle appartenait vers 1550, à Jean de Hodister, dont la fille épousa Wauthier de Maillen (A. de Ryckel). Au XVIII^e siècle, la mairie de Hamoir passa de la famille de Maillen à celle de Donnée.

Le scel échevinal, daté de 1612, représentait saint Pierre en habits pontificaux assis dans une chaire, et sous lui l'écu à trois peignes de chevaux des marquis de Maillen.

XHIGNESSE. Hameau de la commune et de la paroisse de Hamoir depuis 1842. Antique église romane classée, bâtie par Plectrude, épouse de Pepin de Herstal. La dépouille mortelle de saint Anglin, Abbé de Stavelot (mort vers 765 après 44 ans d'abbatiat) y fut inhumée.

Cette paroisse, début du VIII^e siècle (entre 687 et 714) prit place dans le vaste territoire, laissé libre jusque là, entre les églises de Stavelot et de Lierneux à l'Est, et collés de Tohogne et d'Occquier à l'Ouest.

Xhignesse se rencontre sous les formes qui suivent : Seniacs en 1088 (charte de Stavelot), Sinacs en 1099 (Leodium 1912, p. 10), Schinacs en 1159 (Leodium, 1912, p. 10), Xhinaiches au XIV^e siècle (id.), Xhinache en 1421 (id.), Xhingnaire en 1465 (Revue belge du Numismate, 1924, p. 72), Xhingnast, 1466 (id.), Scinexhe en 1515, Schinixhe en 1535.

Population : 1024 : ± 250 - 1648 : ± 300 - 1700 : ± 410 - 1760 : ± 480 - 1806 : 494 - 1846 : 633 - 1910 : 1.101 - 1961 : 1.300 - 1976 : 1.448 - 1977 : 3.008.

Harzé

Harzé, de la province de Liège, et qui s'écrivait autrefois «Harizées», dépend du canton de Ferrières ; appartient à l'arrondissement judiciaire et administratif de Huy.

Harzé, centre d'une région paisible, où se mirent pour le plaisir des yeux, les champs, les prairies et les bois. Le terrain y est très accidenté, le sol argileux mêlé de schiste ; des carrières de pierres calcaires, de pierres de taille et de moellons. L'agriculture y est principalement pratiquée. On y découvrit deux sources d'eau minérale.

Commune très ancienne de l'Ardenne liégeoise. Ci-devant pays de Luxembourg, déjà cité dans «Pago Condrusio» dans un acte de 890, rapporté par Martène en 1134. Le village relevait du comté de Montaigu en Ardenne. Il appartint d'abord à la famille de Clermont. Louis de Clermont, seigneur de Harzé, fut enterré dans l'église en janvier 1321. Willem de Clermont, également seigneur de Harzé, était haut voué de Franchimont ; il mourut le 27 octobre 1413. Jacques de Harzé, probablement son fils, lui succéda à sa mort arrivée en 1416.

La seigneurie passa à sa fille Jehanne qui épousa Jacquemart de Celles-Beaufort. Son petit-fils, Louis de Celles, vendit en 1477 la haute vouerie de Franchimont, à Guillaume de la Marck, et probablement aussi la seigneurie de Harzé, car elle passa vers cette époque dans cette famille. Adolphe de La Marck fonda la célèbre procession des quatre paroisses voisines à l'église de Harzé.

Eug. de Seyn complète par ces renseignements : « Marguerite de La Marck épousa Jean de Ligne, et la seigneurie resta dans leur descendance jusqu'en 1630 où Albert de Ligne la vendit. Frédéric d'Eynatten, époux de Claude Joséphine d'Aspremont-Lynden, était seigneur de Harzé, au commencement du XVIII^e siècle. Il en fit donation, le 23 août 1738, à Louis Ignace, baron de Rahier, dont la descendance s'y maintint jusqu'à la Révolution française. »

Harzé était le siège d'une haute cour de justice. Le château offre, dans son aspect actuel, le caractère du XVI^e et du XVII^e siècles. À l'entrée, une tour carrée avec porche donnant accès dans une cour à arcades.

On conte l'histoire d'un châtelain harpagon qui possédait une chambre dite qui, d'après la légende, aurait été le théâtre de l'horrible fin de ce seigneur. D'une avarice effrénée, il avait fait pratiquer dans les murs, un réduit pour cacher ses trésors. En allant les visiter, la trappe retomba sur lui. Ayant oublié le «Sésame» d'Ali-Baba, le secret de la porte, dans l'impossibilité de sortir, il mourut de faim sur son or. L'odeur fétide de la corruption fit seule, à la fin, trouver son cadavre.

Le château possédait aussi une «dame blanche». Elle était, dit-on, fille d'un hobereau du voisinage. Un jeune seigneur de Harzé l'avait aimée, puis abandonnée. Le chagrin l'avait rendue somnambule et souvent, la nuit, à travers les campagnes, elle venait errer sous les murs du château de Harzé, sur lesquels l'imagination populaire affirma bientôt qu'on la voyait se promener en chantant.

La famille de Rahier s'étant éteinte, au commencement du siècle dernier, le château passa, par succession, au comte de Berlaymont, puis devint la propriété de M. Fermont.

La vieille église dépendait du château. Il ne reste que des ruines. L'église actuelle, dédiée à saint Jacques, doyen de Ferrières, autrefois à la collation du seigneur de l'endroit. En 1798, les scellés furent apposés sur l'édifice, en vertu des lois révolutionnaires et furent brisés par les habitants. Autrefois encore, dit-on, il existait dans l'église un vitrail représentant un comte de Lierneux, rétablissant dans ses biens un de ses fils prodigues. (Est-ce vrai?)

DÉPENDANCES : Pavillonchamps, Havelange, Pouhon (où existe une chapelle), Houssonloge qui se trouve sur la route de Harzé vers Werbomont. Sur cette carte de 1895, on lit «Houssonloye».

HOUSSELOGE est le nom porté par un personnage très curieux de la révolution liégeoise de 1787. Il s'agit de Remacle Houssonloge, de Lorcé, qui fut un «Lognard» particulièrement excité. «Au lendemain du 18 août 1789, ce pâtre hirsute et croyant qui servit alternativement de législateur, de général et de tambour, harangua les paysans devant la petite église de Lorcé. Tous jurèrent d'imiter Liège et la France; et la révolution s'étendit dans la Principauté de Stavelot-Malmédy où les tailles et les dîmes étaient si fortes qu'elles intervenaient pour le tiers du budget en n'atteignant que la petite propriété.» (Le Soir, 1959.) Un dernier hameau porte le nom de Château.

HARZÉ, lieu de villégiature apprécié, de nombreux buts de promenades. On peut bifurquer vers Awan, Fanson, My et Bomal. De Harzé à Aywaille, 4 km par la route; vers Werbomont (12 km d'Aywaille par Houssonloge). À Xhoris 5 km, à Lorcé 7,5 km, à Ernonheid 6 km, à Comblain-au-Pont 10,5 km.

1.916 ha. Altitude au seuil de l'église : 229 m.

RUISSEAUX : l'un de ceux-ci porte le nom de «HARZÉ», source au hameau de Paradis. «PAVILLONCHAMPS», affluent de Harzé, qui prend sa source dans la forêt du même nom, à un endroit dit «Fontaine des fées». En 1592, on écrit «Pavillenchamps» et dans «Harzéœuvres» 1588-1593 «Pavio-mont».

Population : 1806 : 650 - 1846 : 848 - 1910 : 1.187 - 1961 : 1.002 - 1976 : 1.055.

La Gleize

Dominant la vallée, au croisement de la route d'Amblève et de celle qui conduit à Spa par Borgoumont, Cour et Moulin-du-Ruy, LA GLEIZE, village typique de la province de Liège, calme et accueillant, réunit les avantages de l'altitude et les

charmes de la vallée.

En fouillant l'histoire de La Gleize, on apprend que ce village dépendait naguère de la Principauté de Stavelot. L'office du maître héréditaire appartenait aux propriétaires du château de La Vaux-Renard. L'un et l'autre relevaient en fief de la cour féodale de Stavelot. Lodichon delle Vaiz en fit le relief en 1393. Jacques de La Vaux Renard et Jacques Guillaume de La Vaux Renard en firent autant en 1773. Le château fut légué en 1760 à l'abbaye de Stavelot.

Lors de la suppression de ce monastère à la Révolution française, les héritiers du seigneur testateur réclamèrent cette propriété qui leur fut rendue.

Il y avait autrefois dans le village, une cour de justice qui s'appelait «Cour du ban de Roanne».

Roanne s'écrivait aussi «Rono».

La Gleize, qui se prononce «Glèhe», «al Glèhe» en dialecte liégeois, signifie église.

de Nouë prend «Glanico» pour La Gleize, sans autre motif peut-être qu'une ressemblance insuffisante de forme. (Diplôme délivré par le roi Armulphi en 888)

En 1497, on écrivait «Royne Ecclesia», c'est-à-dire «Roanne l'Église» par rapport à «Roanne-Coo» (Carnoy, C.M.C.B., tome 1, p. 25)

D'autres variations orthographiques : Glèche employée en 1509; Gleick en 1509 également; Del Glèze à Roen d'après des documents de 1504; Glèhe en 1606; Gleixhe au XVII^e siècle; Glexhe en 1624; Ruyane sive le Glèse en 1707; Glezia en 1708; Glexhe en 1707.

Pour se rendre à La Gleize, les moyens sont faciles et nombreux. De belles routes venant de Spa et de Liège traversent le village. Après avoir remonté la Liègne jusqu'au moulin de Rahier, on peut revenir à l'Amblève par Martinrive et Cheneux, où il y a un pont qui conduit à La Gleize en passant entre les fermes de Vaux Renard (rive gauche) et de Froidcour (rive droite) ou Froidcourt.

De la Vaux Renard, un chemin direct mène à Coo, à travers le domaine où l'on débouche en face de la cascade.

De la station, montée à Stoumont et à La Gleize (20 minutes du village). Le chemin de fer, du reste, ne se prêtait pas à son établissement dans la région.

La route coupant le plateau de Stoumont à La Gleize par Froidcourt et la chapelle Sainte-Anne laisse à droite la rivière qui exécute une série de méandres capricieux pour remonter au confluent du Roannay. Dans ces gorges, qu'il est difficile de suivre, on croise le chemin de Rahier au pied de Cheneux et Monceau, tout près de la Vaux Renard, vieille seigneurie, ferme à girouettes, et plus haut, accroché à la colline sous La Gleize, le hameau de la Venne dont Marcellin La Garde, dans son livre de légendes «Le Val de la Salm», a vanté toute la rusticité et Jean d'Ardenne, le grand voyageur, en fit la description détaillée.

«De La Gleize à Stoumont, la route traverse le «Bois de Bas-singe». L'ancien chemin court parallèlement un peu plus bas sur le coteau. Les fonds de la Venne, de la Revé, de la Vaux Renard, se montrent par échappées, avec des coulées de rivières dans l'enchevêtrement des collines. On arrive à la Chapelle Sainte-Anne, qui s'élève au milieu d'une hêtraie magnifique, entre l'ancien chemin et le nouveau.» (Jean d'Ardenne)

Cette chapelle exista au moyen âge. Elle fut érigée par les châtelains de Froidcourt. Elle était desservie par le curé de La Gleize en 1624. Un bénéfice simple dont le titulaire était également Sainte-Anne y avait été fondé par le seigneur de Froidcourt en 1594.

L'altitude à La Gleize est de 306 m. Les maisons sont disséminées sur la grand-route de Liège (48 km), se pelotonnant à mi-

côte. Cette route abondamment fréquentée mène vers Spa, la cascade de Coo (5 km), Remouchamps (20 km), Werbomont et vers des coins rêvés de la villégiature.

D'autres petits endroits dépendent de la commune. Citons : Andrimont, Beauloup, Chevreux, Chevronheid, Cour, Exbomont, Heiltrimont, Monceau, Moulin-du-Ruy, Neuville, Roanne, Ruy, Vaux-Renard, Iverna, Fontaine, Rouinez, Borgoumont.

Le domaine de Vaux Renard et ferme de ce nom avec ses gras pâturages, sont intéressants à voir.

Ici, le château de Harenne avec ses tours, qui commande en souverain, l'immense panorama. À ses pieds, la ligne de l'Amblève, tout au fond, la rivière chante. D'autres beaux châteaux, écrit G. Laport, pareils au refuge de quelque feu ou à la retraite d'une grande venne légendaire, apparaissent à l'ombre de bois isolés. Nous en voyons à Chevronheid appartenant au chevalier V. de Grady de la Neuville.

L'Amblève, déjà citée, affluent de l'Ourthe, une des plus belles rivières de Belgique, passe sur le territoire de La Gleize. Un ruisseau, le Roannay, traîne son ruban d'argent dans des prés fertiles.

Non loin du Moulin-du-Ruy se trouve une source d'eau minérale ferrugineuse, sortant d'un énorme bloc de chêne pétrifié. Cette source, paraît-il, existerait depuis environ cinq siècles.

On parle fréquemment à La Gleize du « Trou du Coq », objet d'une légende ancienne et curieuse. Pour y aboutir, il faut traverser les prairies de la ferme de Wérimont. L'accès n'est pas facile.

Le « Trou du Coq » n'est qu'une caverne qui, dit-on, aurait servi de refuge aux heures troubles de la Révolution française. Cela paraît vraisemblable. La revue « Le Vieux-Liège » affirme que contrairement aux affirmations de certains auteurs, l'origine artificielle de ce « trou » est sans doute en raison de la nature de la roche schisteuse, écartant l'hypothèse de grotte.

D'après G. Laport, « on rencontrerait difficilement en Ardenne un hameau plus joli et mieux situé que celui de La Venne. Il se trouve gracieusement enlacé dans un des nombreux méandres que forme l'Amblève à partir de sa réunion avec la Salm ; il est abrité de toutes parts par des montagnes qui le préservent des vents mauvais. On y arrive par un assz bon chemin qui part de La Gleize. Mais pour bien jouir du ravissant coup d'œil qu'il présente, il faut quand cela est possible, passer la rivière en dessous de la cascade de Coo et suivre son cours en longeant un petit sentier à travers des prairies. Après un quart d'heure de marche dans une vallée, vous apparaîtra La Venne.

Mais l'Amblève vous sépare de ce charmant séjour, et si vous voulez vous y rendre, il faut entrer bravement dans l'eau (il y a un excellent gué).

À ce gué se rattache une petite légende, que l'on rapporte de préférence à celle de « Li Pire al Damzèle » (la pierre à la demoiselle) que l'on raconte également à La Venne et où il s'agit d'une lavandière de nuit. L'une est riante, l'autre sombre.

À propos des « Enquêtes du Musée de la Vie wallonne » (janvier, juin 1946), « Le Glossaire de La Gleize » par Louis Remacle, note qu'on portait le beurre à Spa avec les « pwètrés » (syn. l'èknèye) ou avec une « hotte ». Il s'agit ici d'un simple cadre de bois sur lequel on plaçait et on attachait le panier. Cet appareil, encore appelé « hote » n'avait, on le voit, rien de commun avec les « hottes » ou les « bots » que Body signalait pour la région spadoise. Dans le même genre, on pourrait mentionner aussi les « chaises d'embuscade » (tchèyîres) (d'embuscade) que les douaniers transportaient repliées sur le dos, il y a quelques années encore (à titre documentaire).

Armoiries. « Burelé de dix pièces d'argent et de sable placé aux pieds d'un saint Remacle, d'or accompagné d'un loup

contourné passant, bâti, les deux paniers remplis de pierres, le tout au naturel. » (A.R. du 7 sept. 1928)

Au moyen âge, on distinguait deux Roanne, dont l'un a conservé le nom, tandis que l'autre s'est appelé La Gleize, c'est-à-dire « L'Église ».

La paroisse avait son siège à La Gleize, avec Roanne pour dépendance, tandis que l'administration civile portait le nom de « Cour du ban de Roanne ».

L'office de maieur héréditaire de Roanne appartenait aux propriétaires du château local ; cette charge et cette propriété relevaient en fief de la cour féodale de Stavelot. « Lodichon delle Vaiz » dit Renault (ou Renard) et Jacques Guillaume de la Vaulx en firent autant en 1733.

Le château de la Vaulx fut légué en 1760 à l'abbaye de Stavelot, mais, lors de la suppression de ce monastère à la Révolution, les héritiers du seigneur testataire réclamèrent cette propriété qui leur fut rendue. (A. de Ryckel, P.L., p. 229)

Les échevins de Roanne semblent ne pas avoir possédé de sceau sous l'ancien Régime ; en 1558, en tout cas, ils n'en avaient pas.

Concernant Roanne, on trouve diverses orthographes : Rone (1105-1119) - Rodena (1107) - Rona et Altéra Rona (1131) - Duas Rona (1167) - Roue (1104) - de Rouainne (1504) - Royne (1396-1497-1558) - Reuvant ant Royne (1589) - Ruyane sive le Glèse (1707) - Reuvanne (1708) - Ruanne (1707).

L'église de Rona ou de La Gleize figure dans le dénombrement des paroisses qui étaient à la collation de l'Abbaye de Stavelot en 1130-1131.

À la même date, l'église de La Gleize, écrit E. de Seyn, avait une annexe à Roanne, comme le prouve un relevé des rentes dues à l'église de l'abbaye de Stavelot, au commencement de l'abbatial de Wibald.

Le domaine de Rona ou de Roanne, qui se trouve cité en 1135 parmi les biens du monastère de Stavelot, fut englobé dans les limites du pays de Stavelot, depuis l'origine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

En 1167, Alexandre II, évêque de Liège, concéda pour son anniversaire à Erlebald, Abbé de Stavelot, et à ses successeurs, l'église paroissiale de Saint-Sébastien, les deux Roanne et l'église de Francorchamps. Le 21 mars 1182, l'Abbé Erlebald céda les églises de Stavelot et La Gleize et leurs dépendances aux religieux de son monastère et obtint la ratification de Thierry, archidiacre de Liège. L'acte d'approbation rédigé par l'archidiacre porte qu'il s'agissait de l'église paroissiale de Stavelot et de ses trois chapelles dépendantes (Rona Veddelicet et alent Rona et Francorchamps).

Cette mention reflète un état de choses qui devait cependant avoir pris fin depuis longtemps, car la prétendue chapelle de La Gleize et son annexe de Roanne étaient considérées comme formant une paroisse régulière dès 1131-1431, comme nous l'avons indiqué plus haut. La dépendance des filiales de La Gleize, de Roanne et de Francorchamps, de l'église-mère de Stavelot, ne pouvait donc plus exister qu'en théorie en 1183 (de Seyn).

L'église de La Gleize, dédiée à l'Assomption de Notre-Dame, fut visitée par l'archidiacre d'Ardenne le 25 septembre 1624, le 18 juin 1708 et le 26 septembre 1715. En 1707, la dot paroissiale était tombée de 18 à 8 muids, perçus à La Gleize et à Roanne ; cependant, le recteur de l'église avait encore à sa disposition, 4 arpents de terre et quelques rentes en nature. L'année suivante, le procès-verbal de l'archidiacre porte que la dîme du pasteur, prélevée en partie à Francorchamps, s'élève à 14 muids, mais que le curé doit pourvoir à l'entretien du cha-

pelain de Roanne.

La paroisse comptait environ mille communiants en 1708.

LES LIEUX-DITS

Pour La Gleize, nous citerons quelques lieux-dits : Hestromont - Al Fagne pré - Fange Colette, pré - Vieille cuisinière, pré - Vaux Renard - Les Minières - Roanne eau - Sur les champs - Bois de Nabonne - Avenue poulailler - Reniers, pré - À la Cachette - etc. Nous en passons évidemment.

La chapelle de Roanne, citée sous La Gleize en 1131, avait saint Eustache pour patron en 1745 et 1708. Cette annexe de La Gleize reçut la visite de l'archidiacre le 18 juin 1708 et fut démembrée de l'église-mère en 1803.

L'ancienne église occupait le lieu-dit « Le Mousty ».

Le pouillé de 1589 renseigne dans l'église de Roanne un autel dédié à saint Remacle, n'ayant alors ni recteur, ni revenus.

Une pièce de procès, du 13 juillet 1549, porte que Froidcourt et Stoumont appartenaient alors à la paroisse de La Gleize et Roanne.

La maison seigneuriale de Froidcourt et ses dépendances relevaient en fief de la cour féodale de Stavelot en 1343 et encore au XVIII^e siècle.

La chapelle de Sainte-Anne, érigée par le châtelain de Froidcourt, était desservie par le curé de La Gleize en 1624. Un bénéfice simple, dont le titulaire était également sainte Anne, y avait été fondé par le seigneur de Froidcourt en 1594.

(Au commencement du XVIII^e siècle, les moines de Stavelot enregistrèrent sous rectification des renseignements erronés, puisés dans le pouillé de 1707, suivant lesquels Froidcourt aurait dépendu de Bodeux à cette époque. (Registre 30, fol. 194-195) Le pouillé du XVIII^e siècle, d'autre part, la mention suivante : « Santæ Annæ, capella in silva sub. Gleizini. » (Diversa II, fol. 36, V^o.)

L'antique chapelle de Froidcourt, agrandie en 1666, fut démembrée de La Gleize. Restaurée en 1909, elle dépend de Stoumont depuis le commencement du XIX^e siècle, démembrée de cette dernière localité en 1803.

La forêt qui entoure la chapelle Sainte-Anne porte le nom de « Bois Sainte-Anne ».

Dans l'ancienne paroisse de La Gleize, on rencontrait encore la chapelle castrale de La Vaulx-Renard, dans laquelle les offices étaient célébrés par le recteur de l'église de Roanne en 1708.

La chapelle de Saint-Lambert, érigée à Cheneux le 27 février 1724, fut élevée au rang d'église paroissiale en 1845. Non loin de Cheneux se trouve la chapelle de Targnon, qui dépend de Lorcé, comme sous l'ancien régime. (Archidiaconé d'Ardenne)

L'ÉGLISE. L'ancienne église de La Gleize, celle qui existait avant la campagne désastreuse des Ardennes, datait du XII^e siècle. Elle présentait cette particularité originale de n'avoir que deux nefs d'égale longueur.

Parmi les objets remarquables de ce vieux sanctuaire, citons un magnifique tabernacle provenant de l'abbaye de Stavelot, et surtout une Vierge (hauteur 1,03 m) en chêne sculpté, autrefois polychromée, en pur gothique du XIII^e siècle. Si aucune dévotion spéciale toutefois ne lui est vouée, elle mérite d'être mentionnée pour caractère artistique.

En 1948 encore, l'église en ruines est intérieurement envahie par les herbes folles, et présente l'aspect le plus désolant.

En attendant qu'un édifice digne fasse place à l'ancien, les fidèles assistent aux offices dans un baraquement édifié non loin de là.

Il fallut donc songer à la reconstruction de l'église et du presbytère. Le 10 mai 1949 a eu lieu l'ouverture des soumissions

prescrites. Au cours du mois de juin, la Députation Permanente envoya le dossier.

Et les travaux commencèrent.

En 1950, au cours de la démolition de l'ancienne église, une bien curieuse découverte a été faite. Des ouvriers étaient occupés à abattre une muraille, derrière l'autel, lorsque la pioche de l'un d'eux rencontra un petit pot en grès... genre de ces brocs que l'on voit dans certains cafés. Le récipient se brisa et laissa échapper un nombre considérable de vieilles pièces de monnaie. Il s'agissait en l'occurrence de 400 pièces (on a cité 1.200?), la plupart en argent, d'autres en métal de moindre importance, émises entre 1600 et 1700 : elles portaient l'effigie des rois d'Espagne et des Indes Philippe IV et Charles III. Cette trouvaille avait-elle un intérêt historique ou archéologique, quelle pouvait être sa valeur ? Mais il n'empêche qu'elle est bien curieuse et fort intéressante.

Les ouvriers affectés aux travaux eurent leur quote-part dans le partage de ces vieux souvenirs.

En date du 30 mars 1950, le ministre Buisseret signale au bourgmestre qu'il a été décidé que l'État prend à sa charge le coût des travaux de fournitures et de placement des cloches pour l'église de La Gleize, soit pour deux cloches, 82.800 F.

En février 1951, l'église est en bonne voie de restauration ; on décide d'exhausser le clocher d'un mètre.

Sept ans exactement après sa destruction, elle est rendue au culte. C'est le dimanche 23 décembre 1951, par une après-midi ensoleillée que l'église recevait la bénédiction de M. le Doyen Mossay de Stavelot.

Après la bénédiction extérieure, M. le Doyen, assisté des curés de La Gleize, Basse-Bodeux, Coe et Rahier et du Chapelain de Chevreux, procéda à la bénédiction intérieure.

LES RUISSEAUX

Sur le territoire de la commune, il existe une quantité de ruisseaux qui sont inconnus de la population, du moins on ne connaît pas exactement leur nom et leur situation. Il y a des appellations qui remontent le plus souvent à une haute antiquité. Citons :

Gervais. Un ruisseau qui sert de limite entre La Gleize et Stoumont et se jette dans l'Amblève non loin du hameau de Froidecour.

Bourgeois. Affluent du Roannay où se jette au hameau de Ruy, dépendance de La Gleize. En wallon, on dit le « Ruy des Borgieux ».

Abreuvoir. Affluent de la rive gauche de l'Amblève, dans la commune de La Gleize.

Cour. Autre affluent du Roannay.

Heilry. Vrai nom du ruisseau de Bellaire.

Morny. Affluent de l'Amblève, sépare La Gleize de Stavelot.

Nabonruy. On rencontre l'orthographe « Nabon-Ruy ». À La Gleize, au bois Jacques Mathieux, puis passe au chemin de Borgoumont (1,3 km), à celui de Stoumont et se jette dans le Roannay (à 2,5 km de sa source). Certains croient, écrit de Ryckel, que c'est le « Dulnosus » cité en l'an 670, au cartulaire de Stavelot, t. 1, p. 22. D'après Forsteman, « Ostenament » p. 1135, « nab » est un radical du nom de rivière très usité, mais dont le sens n'a pas encore été déterminé.

Neu. Affluent du Roannay où il se jette à Moulin du Ruy. Il prend sa source dans le bois de la « Borzeux ». On peut rapprocher « Noufontaine » et peut-être « Nuapa », localité du Limousin citée en 570 (Pertz. Diplôme t. 1, p. 133).

Beauloup. Petit ruisseau qui se jette dans l'Amblève.

Neuville. Au nord de La Gleize.

Roannay. Déjà cité, prend sa source à Francorchamps où on lui donne aussi le nom de « ru del Hesse », traverse le territoire

de La Gleize et va se jeter dans l'Amblève.

Bellaire. Se jette dans le Neu, affluent du Roannay; il traverse le bois dit Herbrimont, d'où l'on peut conclure que le vrai nom du cours d'eau est «Ry de Heil ou Heibry».

Chêneux. Sert quelque temps de limite entre Rahier et La Gleize, entre sur le territoire de cette commune, passe au hameau de Chêneux et aboutit à l'Amblève. En 1557, on dit le «Rhuy de Cheisneux» (cour de Roanne).

Borgoumont. Le Borgoumont, filet d'eau, source à La Gleize dans le bois Jacques Mathieux, 0,7 km de son départ, chemin du village, se jette dans le Roannay (2,4 km).

Stienne. Un filet d'eau à La Gleize dont la source est au Gros Bois, se jette dans le Roannay, parcours 1,2 km.

Roumez. Peu d'importance, longueur 900 m. Source à La Gleize et se jette dans le Roannay à Ruy.

LE SANATORIUM DE BORGOMONT-LA GLEIZE

Cette institution inaugurée en 1903 et au sujet de laquelle il y aurait beaucoup à dire, la première du genre en Europe, est destinée en ordre principal à accueillir les malades domiciliés dans la province de Liège de préférence, atteints de tuberculose pulmonaire, confirmée ou probable.

Dans cet endroit idéal et tonique, ils viennent se reconstituer et peut-être retrouver pour toujours cette santé chère à tous. On sait par expérience que les résultats sont excellents et les malades trouvent ici un établissement admirablement aménagé.

Les services médicaux et chirurgicaux sont assurés par le médecin-directeur, assisté suivant le cas par un ou plusieurs phthisiologues capables d'accomplir toutes les tâches médicales qui leur sont assignées.

Des interventions chirurgicales sont pratiquées en certaines circonstances. Les soins dentaires sont également assurés.

Le personnel est nombreux, infirmières, surveillantes, gardes-salles, dans la lingerie, buanderie. Existente des ateliers pour cure de travail, une chapelle, une bibliothèque, etc. et afin de soutenir le moral et de rendre tolérable par tous les moyens et aussi agréable que possible le long séjour que les malades sont obligés de faire au sanatorium, loin de leur famille, la direction organise des séances récréatives diverses, concerts, comédies, cinémas, un puissant appareil TSF est très apprécié par les malades.

De belles chambres sont situées en plein midi et reçoivent, par de larges baies, le maximum de lumière; la nourriture excellente est appropriée suivant les cas.

Une statistique prise au hasard nous signale que les malades hospitalisés ont retiré un bénéfice réel de 81 % de la cure sanatoriale.

Nous avons tenu à souligner, en résumé, la grande œuvre fondée par la Province de Liège.

LA GLEIZE ET LA GUERRE

Le village de La Gleize a payé sa dure contribution à la dernière guerre. Des victimes sont à déplorer; les dégâts sont considérables. Tuées par les V1 ou V2: 5 personnes. Tuées au cours des combats: 19; blessés: 9. 115 maisons ont été touchées sur 310.

Le 18 décembre 1944, un acte du drame de cette fameuse bataille des Ardennes se déroula sur ce coquet village, semant la mort et la désolation, épisode terrible et peu connu.

Le récit des combats qui se déroulèrent dans le secteur La Gleize - Stoumont a été lumineusement exposé dans une jolie brochure exaltant l'héroïsme américain et donnant le compte rendu des engagements et des fluctuations de la bataille aux jours tragiques,

C'est le récit de la bataille livrée contre le «Groupe de combat Peiper» (Allemand).

La bataille dura quatre jours: ce fut une lutte farouche des troupes américaines, mais elles la gagnèrent.

Les plaies de la guerre se cicatrèrent peu à peu au village; de jolies bâtisses modernes ont remplacé les vieilles habitations vétustes et inconfortables de jadis.

Population: 1750: 740 - 1806: 1.327 - 1846: 1.406 - 1910: 1.255 - 1961: 923 - 1976: 771.

Lierneux

Au pied du plateau des «Longs Sarts» que les sapins hérissent, entre la route et la colline, sommeille le village de Lierneux. Autour de la place où jadis se dressa imposante la vieille église romane, ravagée par l'impitoyable fléau de la guerre (décembre 1944), plus de 200 maisons dont plusieurs séculaires, aux toits recouverts d'ardoises larges et brutes, sont comme accroupies, enfouies. Certaines de ces habitations sont toutes ramassées sur leur ventre, d'autres s'enfoncent dans un repli du terrain, d'autres encore paraissent avoir grimpé bien haut, comme «Aux Marcadines» et de tous les yeux de leurs fenêtres veillent en sentinelle sur le reste du village étalé dans la vallée.

Si l'on veut aboutir à Lierneux, on remonte la «Lienne» jusqu'à sa source, dans une région bien faite pour inspirer une paix austère et vivifiante.

Lierneux, que l'on désignait encore en 1880 dans la correspondance administrative, sous le nom de «Lierneux-sur-Lienne», s'adosse au dernier contrefort de la crête schisteuse séparent les vallées de l'Amblève et de l'Ourthe. Il peut être considéré comme la capitale de cette région de l'Ardenne.

On trouve «Ville de Lerna» dans un document de 1365. En fait, Lierneux tire son nom de la Lienne (Lethernacum et Letherna).

Lierneux subsiste encore malgré les dévastations de la dernière guerre, après avoir subi son destin avec stoïcisme. Une vitalité accrue s'est manifestée, de belles habitations ont été construites.

LIERNEUX (ORTHOGRAPHE ET ETYMOLOGIE)

Les dénominations qui vont suivre au sujet de Lierneux sont officielles et administratives, ayant été employées, soit dans les chartes de la Principauté de Stavelot, soit dans les actes paroissiaux ou communaux de la Haute Cour.

Évidemment, il s'est trouvé des étymologistes pour donner à la dénomination de Lierneux plusieurs savantes provenances. La plus plausible a été retenue par certains savants, concluant que Lierneux viendrait de Lienne (Lienna). Effectivement, le cours le plus long de cette rivière s'étend sur la commune de Lierneux. Ce raisonnement semble s'inspirer des règles inflexibles de la toponymie.

Dans la province de Namur, Liernu, canton d'Éghezée, doit son origine au ruisseau du même nom.

C'est une charte de l'an 667 qui, à notre connaissance, mentionne pour la première fois le nom de Lierneux, qui en réalité s'écrivait «Ledernas», «Leternacho», et A. de Ryckel cite «Lethernacum». Il s'agit d'un ordre, un diplôme si on veut, du roi Childéric dans lequel il fixe les limites du territoire accordé aux abbayes et rédigé en latin. Lierneux appartenait alors à l'abbaye de Stavelot.

Voici le texte traduit de l'original: «Les serviteurs de Dieu eux-mêmes ont fait ainsi une requête, à cette condition cependant que du côté de nos Cours, c'est-à-dire Cherain, Lierneux, nous devons retirer 6 milles des 12 milles même du côté droit des forêts, pour la stabilité de l'œuvre, selon qu'il a été fait par notre ordre.

» En conséquence, nous avons ordonné pour cette affaire à notre seigneur et père l'Évêque Théodard ou à son illustre gérant Hodon, de mesurer ces endroits avec ses gardes forestiers

et de désigner par ces lieux dénommés, dont les noms sont du monastère de Malmédy jusqu'au champ sec (?) Fagne?»

Des diplômes confirmatifs de cet ordre ont été délivrés par Louis le Pieux en l'an 814 (col. 23 sq.) et par Othon 1^{er} l'an 950 (col. 43 sq.).

En l'an 670 et jusque 747, on lit successivement «Lethernaco ou Lethernau».

Se référant à ce texte, Grandgagnage dans «Étude des noms de lieux» conclut: «Lethernau qui désigne Lierneux, comme «Villæ» (romaine à cette époque), et une ferme villégiature (?) en 746. «Villa aiqua quæ vocatur Lethernau, una cum oppeditus et adjacentis suis quorum vocabula sunt: Brastis, Feronis, Unalia Aldanias.» Il s'agit de Bra, Fairon, Odeigne.

Au sujet de «Villa», nous vous expliquerons qu'il s'agit de l'habitation du fermier propriétaire, ou belle maison de campagne avec toutes les dépendances, fournil, étables, écuries, etc., et les habitations du personnel employé à la villa et aux cultures qui en dépendent.

Nous en référant au texte de Grandgagnage, Lethernau (Lierneux) est déjà une transformation romaine de Lethernaco - Lethernacum. L'auteur du «Triomphe de Saint-Remacle» qui vivait vers l'an 1100 écrit «Lodernacum» (chapitre II 548).

Le 13 avril 862, le roi Lothaire II confirme aux monastères de Stavelot et de Malmédy la possession de nombreux domaines, dont il spécifie l'étendue. C'est à cette occasion que Lierneux, qui fait partie du domaine abbatial, s'écrit «Ledernaus». L'ancien suffixe «aus» s'est transformé en «eux» écrit le chanoine Roland. Il en est pour Ledernaus devenu Lierneux.

D'après Eugène de Seyn, Ledernaus dériverait de «Luderna» et serait le nom ancien de la Lienne, affluent de l'Amblève et passant à Lierneux. (Halkin et Roland sont de cet avis.)

À ce sujet, Jules Feller écrit ce qui suit: «Liernux (à écrire Liernû, d'un primitif Ledernavus), est d'origine celtique. Je crois même ce suffixe «avus» antérieur aux Celtes, mais Lierneux est le village de la Lienne.»

En 873, c'est la forme romane «Lernou» qui apparaît. Pourquoi? Voici ce que nous dit Halkin, commentant la charte de cette époque (Recueil des Chartes, page 88).

«Il est reconnu qu'à cette époque, pour la désignation des lieux, les scribes se servaient indistinctement des formes romanes et des formes latines, c'est ainsi que le diplôme de 873 (n° 36) nous apporte Lernou pour Ledernaus.»

On trouve Ledernau en 896, à propos d'un acte qui donne après traduction: «Avoir livré en propre, au monastère de Stavelot... une pâture près de leur villa appelée Ledernau (Lierneux), laquelle est limitée de toutes parts comme suit: d'un côté s'élève le mont Preux, d'un autre côté un chemin conduisant à un champ «Anglariam» et du troisième côté descend vers des terres appelées Fundisneias. Fait en Ardenne, à la villa appelée Amarlaus.»

L'an 953, on rencontre «Ledernau et Ledernacum». Selon certains auteurs, «acum» est antique. «Au» se prononçait en deux syllabes: «a-ou» et plus tard eut le son de «ou» et l'orthographe se modifie en Lernou. Outre Ledernau en 1118 encore, on retrouve Ledernau et même Ladernau entre cette date et 1143. Et vers 1071, Ledernaro.

Un document de 1130-1131 donnant le dénombrement des biens des monastères de Stavelot-Malmédy cite encore Lernau pour Lierneux. Et ce nom est conservé jusqu'en 1140. Nous trouvons Lernau en 1131-1153.

Et encore quelques variations: Lyerneur, Lyerneuve en 1158; Lerna en 1257; le «i» apparaît en 1308-1379 dans Liernau; en 1348 Liernoir; en 1350-1365 Liernair, Liernar, Lierna; en 1351 Liernoil; en 1394 Lierniaux, Liernux, Liernieux, Liernex; en 1397 Leurneuz; en 1457 Liernu; en

1478 on trouve désignation pour le moins étrange de Liernaie; en 1497 Lierneur; en 1581 Lierneux; en 1589 Lyerneux. Enfin en 1604 Lierneux s'écrit comme aujourd'hui; en 1715, le concile de Stavelot ratifia cette décision.

Dans une correspondance administrative, nous avons trouvé Lierneux sur Lienne (1880). En latin on écrit Lidernacum ou Ladernacum, et nous avons vu Ledernacum qui veut dire «lieu habité». Lederna serait une abréviation de Lierne. Litra, Latere signifie tout lieu qui sert à se cacher (tanière, repaire, refuge) et d'aucuns donnent le sens de «lieu habité».

Lierneux est aussi un nom de famille, le plus ancien connu serait du XIV^e siècle et il est fait mention de Gérard de Lierneux, châtelain de la forteresse de Logne et ayant armes et blason.

Dans les archives communales de Lierneux, nous lisons: Jean Walraud en qualité d'échevin à Lyerneux (1669).

Lierneux a toute une histoire. L'origine du village remonterait déjà à la deuxième moitié du VII^e siècle. Aussi, un diplôme du roi Childéric de l'an 667 mentionne «Lethernacum» (Lierneux), comme appartenant à l'abbaye de Stavelot. Il y existait une «Cour de justice» dont les membres étaient nommés par le Prince Abbé.

(Au XII^e siècle, la justice de la Principauté de Stavelot était loin d'être complaisante. Les criminels étaient condamnés à la pendaison. Le lieu-dit «Thier du Gibet» au sud-ouest d'Odrimont, rappelle cette justice des temps passés.)

Lierneux fut de tout temps, de par sa situation géographique, le lieu de passage des troupes étrangères. Au cours des siècles, le village fut souvent le point de mire des conquérants, grands et petits, et à plusieurs reprises subit la loi du vainqueur.

Lierneux lui-même est très prospère et bien bâti. Il est totalement exempt de cet aspect par trop négligé qu'ont encore certaines bourgades, et non des moindres, de nos Ardennes. Mais, hélas, il fut défiguré par la dernière guerre, mais les habitants se sont courageusement mis à l'œuvre de la reconstruction dont les résultats s'avèrent très appréciables.

L'occupation principale des habitants de Lierneux est l'agriculture et l'élevage du bétail. Ils cultivent la terre ou exercent quelques-uns des petits métiers indispensables à l'existence de la communauté villageoise. Des habitants déploient leur activité dans quelques carrières de pierres à bâtir, à pavés. Les pierres à rasoir sont extraites principalement dans les environs de Vielsalm, où cette pierre nommée coticule est considérée parmi les meilleures de l'Europe.

À Provèdroux, on exploitait anciennement la pierre à faux. En effet, lorsqu'en 1930, on construisait la route de Provèdroux à Langlire, on découvrit de nombreux déchets de pierres à faux, vestiges de l'ancienne fabrication, et des marteaux servant à la fabrication des dites pierres. (Dépôt à la Maison Communale)

Quelques ouvriers exploitent des ardoisières, d'autres employés aux mines de manganèse dans le creux de Bra et de Chevron où la Lienne pénètre en murmurant. Nous pensons toutefois que cette région a perdu aujourd'hui toute activité industrielle du «fer».

La Lienne est l'un des principaux et des plus torrentueux affluents de l'Amblève. Elle prend sa source dans les prés fangeux de Regné, à quatre kilomètres au sud de Lierneux (centre). La Lienne est alimentée par une série de ruisseaux qui coulent au fond des bois, parmi lesquels le ruisseau du bois des Fanges, le ruisseau des Gueules, le ruisseau d'Arbrefontaine, le ruisseau Han de Vaux ou Fagnoule, le ruisseau de Batty-Baillard, le Groumont, le Géhé ou Gohé, etc. La Lienne zigzague sur un lit de cailloux aux formes les plus variées et souvent volumineux.

À l'est de Lierneux, c'est le plateau des Sarts qui, il y a plus d'un siècle, était constitué par de vastes champs de bruyères sous le nom d'« Héritages ». Le plateau semble endormi. C'est le silence, le recueillement. Nous avons le « Petit Sart » et le « Grand Sart » (sarthe, en sars) dans un document de 1365.

La Comté dépend aussi de notre commune. Au lieu-dit « Bedinne », autre hameau, il existait, dit Marcellin La Garde, dans le chapitre « Les Taillis sanglants » de ses « Légendes », un château dont le sol n'a guère conservé d'autres trous que des fossés presque entièrement comblés et quelques fondements de murailles cachés sous le gazon. Ce château avait jadis pour maître un seigneur fort mauvais, appelé Druon. On raconte qu'un de ses ancêtres avait tué à l'autel le curé de Sart Sainte-Walburge pour avoir commencé la messe avant qu'il fût présent, ce qui ne pouvait se faire, paraît-il.

Pris de remords, raconte-t-on encore, et en rémission de leurs péchés et de ceux de leurs prédécesseurs, les seigneurs de la Bedinne firent bâtir la chapelle de Sart. Ils la dotèrent du moulin que la fabrique a aliéné en 1881.

Il est difficile de préciser l'origine du château de la Bedinne. En 1394, il était occupé par Evrard de Genneret. En 1414, par Jean Brifföz de Fairon. Warnot Brifföz en devint le propriétaire en 1460; en 1564, il passa à Henri de Heid.

Au commencement du XIII^e siècle, le château est détruit par un incendie. Il n'en est plus trace, sauf quelques tas de pierres éparses.

Citons encore le hameau de JOUBIÉVAL, que l'on écrit parfois Jubiéval, situé sur un ruisseau à la limite du département vers celui des forêts (Thomassin 1805).

Dans la direction de Joubiéval et Sart, nous remontons le village de Bihain, anciennement la ville romaine de Bisange. On y voit des ardoisières et les restes d'une exploitation de manganèse, aujourd'hui abandonnée.

Puis voici les landes tourbeuses qui, les unes après les autres, dit Jean d'Ardenne, s'assèchent et se civilisent sous l'invasion des cultures. Sur ces étendues planes, le mystère des solitudes rêveuses.

HÉBRONVAL, aux toits écrasés sous les hauts sapins. (Dans un acte de 1577, nous lisons: Hubert de Hébronvaux, en 1596 Houbronvaux.)

COLANHAN domine le paysage. Plateau à 500 m d'altitude qui s'étend de l'Est à l'Ouest sur une longueur dépassant un kilomètre. Masse sombre, couverte de bruyères et de sapinières, elle se détache à l'horizon. Elle sépare naturellement vers le Sud, la commune de Lierneux et celle de Bihain.

Au pied de Colanhan coule la Lienne, et près de là existe encore un ancien refuge portant le nom de « La grègne des voleurs » et tout l'endroit porte encore le nom de « Os lès gueues ». Ce coin fut longtemps redouté des voyageurs. À signaler encore le ruisseau des Gueules qui prend sa source dans les environs de Regné et se jette dans la Lienne. Une carte détaillée la renseigne comme suit : commence section B n° 1555, finit section B n° 1518a.

Dans les flancs crevassés de Colanhan, on peut voir des vestiges d'une exploitation de manganèse. (Nous trouvons dans les archives communales qu'une concession a été accordée par arrêté royal du 20 mars 1864 à Son Altesse Royale Charles de Bourbon, prince de Capoue.)

Hébronval connut il y a quelques années, les exploits de vol à voile, manifestations sportives qui attirèrent la grande foule des curieux.

Le lointain hameau de PROVÈDROUX est situé à l'extrémité de la « botte » qui termine si originalement le Sud de la province de Liège, aux confins de la commune de Lierneux.

Au pied de Colanhan, se détache le hameau de Verleumont, « Verneulemont » lisons-nous dans un vieux document; Vermeilhomont (1365), dont les toits sont éparpillés autour de l'antique chapelle. De là, une route superbe en pente rapide descend vers Lierneux, suivant à sa gauche la vallée de la Lienne.

Dans l'ouest, les fonds de Groumont. Coin pastoral, presque un parc, où un conclave de hêtres centenaires paraît s'être assemblé pour dominer les taillis. (À Lierneux sous l'Empire, les bois couvraient 42% de la superficie de la Commune.)

La vue embrasse notamment toute la vallée du Géhé ou Gohé, ruisseau limitant sur un parcours de 2,5 km les communes de Lierneux et de Bihain. Il prend sa source aux fontaines de Goé en Hourby.

Juché au-dessus de Groumont, apparaît Baneux (non pas le Banneux des apparitions célèbres), un minuscule hameau qui égère le chapelet de ses rustiques maisons.

Dans un document de 1365, traitant des revenus du monastère de Stavelot au ban de Lierneux, on cite Banour (une bande de parchemin, écriture du XIV^e siècle) orthographe, Baneux (1832-1838), pierre tombale sur l'ancien cimetière entourant l'église de Lierneux.

Baneux a été signalé en 1819, erronément du reste, comme possédant une chapelle auxiliaire.

Rarement, écrit Albert Bonjean, qui visita Baneux au cours de son séjour à Lierneux, rarement dit-il, nous a été donné de rencontrer un coin demeuré lui-même, en dépit du nivellement de la civilisation.

Baneux est, à notre avis, l'un des hameaux ardennais les plus complets et les plus pittoresques de notre coin de terre.

Nous pouvons voir à Baneux, le château de M. le Baron Gendebien, terminé en 1938 qui domine un paysage féérique. Au loin se dégage le mouvement continu des collines onduleuses qui, jusqu'au-delà de Vielsalm, ne cessent de s'entrelacer avec la même aisance que les vagues capricieuses des jolies rivières de Lierneux.

En quittant Baneux, on distingue à quelque distance, un autre village à la douce résonnance, JEVIGNÉ dont le clocher, qui fut gravement atteint de toutes parts par la mitraille au cours de la campagne von Rundstedt, et qui a gardé néanmoins sa sveltesse et son élégance.

L'orthographe de Jevigné est assez variée. Dans une ancienne charte, nous lisons: « Gyvegnez » (1365). Sur plusieurs pierres tombales dans l'ancien cimetière de Lierneux: « Lansival » (1781), « Gevigné » (1791), « Juvigné » (1831), Givigné, Jevigné d'après un almanach de 1832. L'historien A. de Ryckel (1892) écrit également « Jevignez ». Pierre tombale encore: « Jevignée ». Dans une correspondance administrative (15 septembre 1817): « Jevignez », déjà cité.

Dans un fond de verdure, se niche le hameau de LANSIVAL (« Langierva » en 1355), avec son ancien moulin à eau. Depuis de nombreuses années, il a chanté son dernier refrain. Remarquons à Lansival, les vieilles bâtisses purement ardennaises dont les vieux murs sont faits de la pierre de ce sol âpre et rude. Bâtisses étagées le plus capricieusement du monde aux flancs et dans le fond d'une dépression du sol qui se termine dans la vallée.

Si nous poursuivons notre route dans la direction du nord, nous distinguons ODRIMONT, la forêt de PIERREUSE, AMCOMONT et HIERLOT (« Hierlo » en 1305 et 1681; « Hierloz » dans un document de 1832) où existait vers la fin du XVII^e siècle, une tannerie ayant appartenu à un certain Léonard, et une chapelle dite « des Gueux ».

Plus bas, en suivant la Lienne, à l'endroit dit « Pont de Chailles » existait un hameau, dont il ne reste plus trace, portant le

nom de « Heroira » ou « Heroiva dessus Lierna » selon un parchemin de 1365 (écriture du XIV^e siècle).

Vers Fosse, le Lambiester estompe à l'horizon des têtes mauves et broussailleuses.

Lierneux compte peu de monuments. Il possédait une vieille église (démolie en 1945) qui méritait une visite et qui attirait immédiatement l'attention par l'originalité de son architecture. Sa tour en pierre du pays, rongée par les siècles, avait bien l'aspect de vieilles tours fortifiées de chez nous. Aux temps lointains, le cimetière pris par les envahisseurs, les villageois se réfugiaient dans l'église et dans la tour où ils attendaient du secours.

L'impitoyable fléau de la guerre, avons-nous dit, lui donna le coup mortel.

Abandonnée en 1942 parce qu'elle offrait un danger public, l'église de Lierneux tombait en ruines ; ses murs se crevassaient horriblement. L'état de délabrement dans lequel se trouvait le vieil édifice ne permettait plus la moindre restauration. On s'attendait tôt ou tard à sa disparition pure et simple.

Le 24 septembre 1961, S.E. Mgr Van Zuylen, coadjuteur de Liège, a consacré solennellement la nouvelle église Saint-André heureusement reconstruite. C'est un édifice sobre, frais, aux proportions harmonieuses, qui a gardé assez bien de son cachet primitif. L'intérieur n'est pas trop influencé, il est original et simple. Cet art est humain, profondément humain.

Ce n'est plus l'ornementation de notre vieille église qui contenait certaines œuvres d'art, frustes et rudes comme la vie de chez nous.

L'église sera dotée de deux belles statues sculptées en bois de l'artiste A. Pirlot de Liège, qui ne seront pas des œuvres insolites et ordinaires, mais conformes à la sainteté du lieu, et approuvées par les autorités et les compétences du village.

Il s'agit d'une « Vierge assise avec l'Enfant Jésus » et un « Saint André avec croix », patron de la paroisse.

On a placé deux des anciens confessionnaux datant de 1835, donc très vieux, détériorés. Ils ont été restaurés par un menuisier de la paroisse, François Depierreux et par le peintre Lucien Renzonnet. Ils sont en bonne place dans la nouvelle église.

Les précieuses châsses de SS. André et Symètre ont été confiées à la firme Delheid à Bruxelles pour leur restauration.

À Lierneux, il reste peu de monuments dignes d'intérêt. La maison communale, inaugurée en 1939, est cependant très remarquable. Construite en belles pierres du pays, dans un style assez apparenté avec la Renaissance flamande, elle cadre bien avec l'endroit et fait l'admiration des visiteurs.

Au centre du village, presque au carrefour des routes de La Roche, Vielsalm, Manhay, une vieille ferme, propriété Bricheux, attire le regard. D'énormes murs de moellons encerclent la cour de cette ferme, aux pavés inégaux, au fond de laquelle trône la maison familiale aux portes basses et aux fenêtres étroites. La curiosité du touriste l'incitera à franchir le portique de cette antique demeure que nous croyons du XVII^e siècle, et l'Ardenne s'ouvrira à sa vue dans une de ses plus admirables incarnations : murailles épaisses (d'un mètre à certains endroits), des fenêtres sont barrées de fer, les locaux spacieux. Le tout, intérieur et extérieur, restauré il y a quelques années par les soins du propriétaire.

Une partie de la propriété Bricheux que l'on désignait sous le nom « Amon Méan », aurait été occupée par la noble famille de ce nom. Le comte César Constantin Marie de Méan, un des derniers de la souche, était recommandé au prône, en l'église de Jevigné, à cause de dons généreux qu'il y laissa, notamment un magnifique ciboire en argent massif que l'on peut encore, je crois, admirer aujourd'hui.

On parle fréquemment d'un souterrain qui prendrait cours à

la ferme Bricheux, traverserait une partie du village pour aboutir à une autre propriété très ancienne, sorte de château datant de 1619 (?).

Le vieux château dont nous parlons, situé aux abords du chemin qui aboutit sur le haut des Marcadères vers Régné, fut occupé par Pierre de Huart, mayeur de Lierneux, en 1665, et qui joua un rôle marquant dans notre histoire locale. Ce château assez bien conservé possède néanmoins un cachet spécial d'ancienneté. Murs épais, percés de meurtrières actuellement dissimulées ; il semble avoir été construit à la manière d'une forteresse. On y voyait une antique cheminée avec une taque très ancienne.

Nous avons eu l'occasion de voir les armoiries et lire les inscriptions. Cette taque révèle que le podestat de Stavelot, Sélus de Fanson, occupa le château.

On cite encore Jean Ernest de Lowenstein, comte de Rochefort et de Montaigu, seigneur de Hotton, comme ayant occupé le château. Il est mort le 27 juillet 1731.

Avant 1938, il exista à l'emplacement de la maison communale actuelle, un immeuble connu plus particulièrement sous le nom de « Vieille, maison communale », mais sa destination primitive était une école réservée exclusivement aux filles. Son fondateur, sire François Gerkinet, protonotaire apostolique, curé de la paroisse de Lierneux de 1725 à 1758, secrétaire particulier du Prince Sérénissime de Lowenstein, en avait assuré la construction et au moyen d'une rente le fonctionnement et l'entretien (Actes des 17 avril 1754 et 3 mai 1758). La pierre avec le millésime « 1753 » était très apparente sur le mur côté ouest. Nous avons pu obtenir de l'architecte que cette pierre, seul souvenir, ne fût pas perdue. La pierre funéraire de sire Gerkinet, étalée à même le sol envahi par les herbes folles, était bien visible sur le vieux cimetière. À présent, elle est mise en évidence dans l'église actuelle.

On pouvait traverser l'enclos funéraire, prendre la direction du plateau pour dominer le pays et découvrir la région.

Là-bas, au penchant des collines, les villages de Villetes, Eria, Arbrefontaine, se détachent tout blancs. Voici les hauts plateaux de Werbomont, où jadis, par temps clair, on pouvait distinguer le fameux « hêtre Napoléon » aujourd'hui abattu. Plusieurs fois centenaire, il émergeait au loin ; solitaire, il servait de point de repère, dit-on, à la marche de la « Grande Armée » et abritait jadis une chapelle. C'est là, dit-on, qu'il y a trois siècles, « les makrales », les sorciers des environs se réunissaient pour danser le sabbat avec le diable.

Si nous continuons notre route, vers les « Longs Sarts », nous remontons le village de Regné, qui doit son nom à un roi Scandinave appelé Regnier, et qui, avant les Romains et sous ces maîtres du monde, servait de faubourg à Bisance (Bihain).

Au loin se groupent les quelques maisons du hameau des Petites Tailles, et bientôt après, Bihain qui se montre à l'est de ces hauteurs incultes.

Nous pouvons emprunter la belle chaussée pour arriver au carrefour de la Baraque de Fraiture (651 m d'altitude).

De Lierneux à la Baraque, on compte une douzaine de kilomètres.

Nous dirigeant vers LA FALIZE, nous rencontrons au carrefour de quatre chemins, la chapelle octogonale dédiée à Notre-Dame de la Salette, remontant à 1850 seulement et qui est encore en bon état, et dont l'intérieur avec autel est joliment décoré. Plus vaste et plus haute que la plupart de celles que l'on rencontre communément en Ardenne, cette chapelle pointe vers le ciel la flèche de son toit coiffé par la pierre ardoisière du pays. Son narthex s'appuie sur deux piliers en bois.

Devant la chapelle fouettée par les bises, le Monument des Combattants 1914-1918 dresse la statue en bronze d'un soldat belge offrant une gerbe à la Patrie ; le cadre en est vraiment ori-

ginal.

Le Monument a été érigé en 1921 en mémoire de nos héros, des 39 morts de la commune qui sacrifièrent leur vie pour notre cause à tous et nous sauver. Il est entouré d'un modeste grillage. À la belle saison, des mains pieuses et discrètes ornent de fleurs champêtres et symboliques le tertre qui l'entoure. Sur le terre-plain, un obusier et un canon de campagne, qui ont été déplacés. Ces dépouilles glorieuses de l'Yser rappellent aussi aux habitants les exploits mémorables de nos soldats luttant jusqu'au sacrifice pour la Patrie.

En face de la chapelle, la route mène à ODRIMONT, par La Falize ou LAVAUX, siège d'un très ancien balliage. (Le dernier bailli connu est l'officier de la Principauté de Stavelot, le baron de la Vaux ou del Vaux Poscet (XVIII^e siècle).

La Vaux s'écrit «Elle Vaux» dessous Lierna, en 1365. Dans une liste de confirmés 1680, nous trouvons Henri le Meunier «del Val». «La vaux» (archives paroissiales, 3 septembre 1850).

Dans la direction opposée à La Vaux, c'est VERLEUMONT («Vermeilhomont» dans un acte de 1365; «Vernullement» 6 juin 1495).

Si l'on part de Lierneux, on atteint ce hameau par une belle route qui monte insensiblement entre les pentes des collines de sapinières. On pourrait de ce côté multiplier les promenades en la variant. J'en signale une parmi tant d'autres.

Quittant le monument, à quelque 100 m, débouche à proximité d'une habitation isolée, à gauche, un petit chemin de terre. Suivons-le. Il traverse dans la vallée un pré verdoyant. Passons un petit pont d'ardoises et nous voici engagés à travers un passage à peine tracé qui se perd dans la bruyère et les herbes folles. Montée raide et hardie jusqu'au sommet... Retournons-nous alors.

De cet endroit, on découvre le paysage le plus beau qui soit. Lierneux apparaît dans une cuvette et les maisons semblent étagées.

Le ruban blanc de la route de Regné zigzague entre les haies ombreuses qui s'échelonnent aux bords de la montée des «Longs Sarts». Bientôt nous rencontrons un croisement de chemins. En face, Verleumont; à gauche, c'est la direction que nous allons suivre. Sur le plateau, aux abords de LA FALIZE, se trouvait anciennement le hameau de Chevroumont («Chièvreumont» dans un acte de 1365) dont il ne reste plus rien, si ce n'est quelques tas de pierres amoncelées dans un pêle-mêle incroyable.

Poursuivons notre route vers La Falize par la sapinière de gauche. Dévalons le sentier raboteux et escarpé qui mène au hameau le plus proche. À droite dans le fond, la Roche Jehenson, masse rocheuse noirâtre. Passage au moulin de La Fosse (Paquay). Retour par le village. La promenade, en allant à son aise, exige une heure et demie.

Les petits hameaux de la commune de Lierneux, au nombre de quatorze, sont situés sur une terre classique, ordonnée, équilibrée.

JEVIGNÉ. Jevigné est perché sur la colline et de l'éminence opposée, confond la haute flèche de son église avec l'infini de l'horizon.

Jevigné comprend trois sections et appartenant à la même paroisse: Jevigné, Lansival et Baneux, ayant respectivement une superficie de 500 ha, 450 ha et 250 ha.

Du moulin d'Erdoval, un raidillon mène au sommet en quelques minutes.

Jevigné domine une large vallée. Un horizon tranquille d'un aspect favorable, le cirque mouvementé des riantes collines de Colanhan, de Lambiester, des hauteurs de Vielsalm. Des champs en damiers qui s'étendent.

Ancien village dont nous trouvons diverses orthographes:

«Gyvégny» dans une vieille charte de 1365; sur une pierre tombale dans l'ancien cimetière de Lierneux, nous avons pu lire «Grivegné»; sur une autre «Jevigné». Dans une correspondance administrative (15 septembre 1817), «Jevignez». M. L.J. Despa, dans «Nomenclature des bourgs et villages» (1835), écrit «Jevignez» également.

BANEUX. Juché au-dessus de «Groumont», apparaît Baneux (section de Jevigné), un minuscule hameau qui égrène les chapelets de ses modestes maisons.

Dans un document de 1365, traitant les revenus du monastère de Stavelot, au ban de Lierneux, on cite «Banoux».

Baneux a été signalé en 1819, erronément du reste, comme possédant une chapelle auxiliaire.

Baneux vient de «ban», mot dérivé du germanique «bamjan», qui veut dire proclamer. On appelait ainsi jadis les territoires sur lesquels pouvait être étendue la proclamation du ban. C'est de là que vient le mot «banlieue». D'adjectif banal d'abord, «appartenant au seigneur», a pris ensuite l'acception de «commune aux habitants du village». À citer parmi les lieux-dits de Lierneux: bois banal, banal bois, sous le ban.

«Rarement, écrit Albert Bonjean, qui visita Baneux au cours de son séjour à Lierneux, il nous a été donné de rencontrer un coin demeure plus lui-même en dépit du nivellement de la civilisation.

» Baneux est, à notre avis, l'un des hameaux ardennais les plus complets et les plus pittoresques de notre coin de terre.

» Soupentes, auvents, retraits, granges aux formes les plus déroutantes, toitures d'ardoises s'abaissant très bas vers le sol, fenêtres étroites semblables à des lucarnes, colombages, torchis et pan de bois, une étonnante diversité de teintes et de dessins, ...»

L'urbanisme et le progrès moderne ont, depuis, modifié cet archaïsme. Nous pouvons voir à Baneux, le château de M. le baron Gendebien, terminé en 1938, qui domine un paysage féérique.

LANSIVAL. dans un fond de verdure, se niche le hameau de Lansival, «Langierva» en 1365, avec son ancien moulin.

Signalons l'orthographe «Lasival» sur une vieille tombe de l'ancien cimetière de Lierneux (1791). Lansival est un nom de famille.

Lansival, val ou vaux, signifie vallée et est emprunté à la géographie physique. On trouve ce mot dans bon nombre de hameaux wallons pour lesquels existe «val», ou «El va». Chez nous, du reste, il y a successivement «Vaux, La Vaux ou Lavaux» selon les époques; «Hébronval, Joubiéval, Ecdoval, Bérouval».

Remarquons à Lansival, les vieilles bâtisses purement ardennaises dont les vieux murs sont faits de la pierre du pays.

JEVIGNE: L'ÉGLISE, LA PAROISSE.

La chapelle de Jevigné, ainsi dénommée, faisait encore partie en 1824 de la succursale de Lierneux. Les gouvernements existants, la commune, l'évêché et le Gouvernement français ont autorisé cette érection. Le sanctuaire, édifié sur l'emplacement de l'église actuelle, devint par la suite trop exigu pour une population allant en s'accroissant. En 1839, nous enregistrons 150 habitants à Jevigné, 86 à Baneux et 125 à Lansival. Et si ce sanctuaire est insuffisant, il est aussi défectueux.

Depuis 1842, l'état de la commune de Lierneux est notablement changé sous le rapport de l'administration religieuse. Malgré les réclamations des habitants de la section de Jevigné (rapport municipal, 22 septembre 1843), contre les dispositions de l'arrêté royal du 4 juillet 1842, qui a érigé en succursale l'église de Jevigné et malgré les observations adressées à ce sujet à la Députation permanente par le Conseil communal dans sa délibération du 25 février 1843, l'Administration religieuse continue à prendre toutes les mesures propres à apurer l'exécu-

tion de l'arrêté dont question, et l'érection de cette succursale paraît irrévocable.

On avait lieu, à la vérité, d'être surpris qu'une semblable mesure soit prise malgré le vœu général des habitants, sans apparence de nécessité, comme sans avantages pour eux; car on ne put se le dissimuler. Cette mesure ne pouvait améliorer sous aucun rapport leur position et ne laissa pas de leur occasionner des embarras et des dépenses assez considérables, d'amener du trouble et des difficultés dans l'administration de la commune. L'église de Jevigné manquait à peu près de tout. La nécessité se fit plus impérieuse de bâtir presbytère, agrandir l'église, de la meubler, de construire un cimetière.

En 1843, les limites de la paroisse sont délimitées.

En 1847, le presbytère attenant à l'église est inhabitable. On songe à remédier à cet état de chose. Le 23 mars de cette année, le sieur Bricheux promet de vendre auxdits habitants de Jevigné la propriété (maison, jardin et dépendances) pour le prix de 6.100 F en numéraire ou bien pour 5.000 à la condition que les matériaux de l'ancien presbytère lui seront cédés à la réserve des pierres qui resteront à la commune pour être employés à la construction des murailles du cimetière dont on projette également l'exécution.

Le Conseil communal acquiesce à cet arrangement. Les habitants s'étant cotisés, la somme de 3.450 F est recueillie. Toutefois, il est sollicité l'intervention des subsides.

En sa séance du 20 août 1847, le Conseil décide définitivement qu'il y a lieu d'acquérir les immeubles susdits.

Le 16 novembre 1849, adjudication du presbytère à A. et Ant. Louveigné de Stavelot pour la somme de 2.975 F.

En 1851, le rapport du bourgmestre signale que le desservant de Jevigné est bien logé. Les travaux de réparations et d'appropriation du presbytère sont en effet terminés.

L'église de Jevigné, en style roman, possède une belle flèche effilée qui se dresse majestueusement au milieu des maisons qui l'entourent. Elle domine le paysage, donnant à cet endroit une note caractéristique. Les paroissiens de Jevigné peuvent en être fiers.

De nombreuses statues ornent le sanctuaire. On y remarque celle de saint Monon qui trône à côté de saint Druon, premier patron de la paroisse au temps de la vieille chapelle.

Le maître-autel en style gothique recèle quelques belles sculptures, ainsi que la chaire de vérité, très ancienne, dont les images des quatre évangélistes sont habilement taillées dans les panneaux de face.

Au cours de la bataille des Ardennes, en décembre 1944, Jevigné a payé son tribut à la guerre. L'église n'a pas été épargnée. Vue de l'extérieur, elle ne semblait pas avoir particulièrement souffert. Seule la tour, plus exposée aux effets néfastes des bombardements, a été sérieusement touchée. Une de ses parois a été éventrée et, par l'ouverture béante, s'engouffrent avec furie le vent et la pluie; ces éléments destructeurs qui eurent beau jeu, ne firent qu'aggraver les dégâts significatifs.

Au cours d'une visite, nous avons voulu nous en rendre compte. Nous dénouons le câble qui retient les deux battants disloqués de la porte principale et nous pénétrons à l'intérieur de l'édifice. Ici, l'aspect est réellement déplorable: la dévastation est complète, les autels sont écroulés; les bancs brisés sont pour la plupart inutilisables; les orgues sont détériorées. Le sol est recouvert d'un amoncellement de plâtre, de débris de boiserie, de plâtras, de pierres, de vitres et de parties de mobilier et d'ornements dans le plus piteux état. Bref, l'ensemble présente l'aspect le plus désolant et qui reflète bien l'état de dévastation auquel la commune de Lierneux a été soumise du fait de la monstrueuse offensive, lancée en désespoir de cause par les Allemands en décembre 1944.

Les offices ont été célébrés provisoirement dans la chapelle

du château Gendebien, à Baneux, en attendant que l'église soit restaurée.

Situation qui ne pouvait s'éterniser, le hameau précité étant trop distancé du centre de la paroisse avec tous les inconvénients que cela comportait.

Aussi, M. l'Abbé Jungbluth, curé de Jevigné, que nous rencontrons, nous apprend-il que, ne pouvant attendre, il a décidé de procéder, par ses propres moyens, à l'érection d'une chapelle au centre du village, à deux pas du presbytère. Et le «bon pasteur», tout en nous menant à l'endroit choisi pour bâtir son sanctuaire provisoire, nous donne quelques détails.

Il aura 20 m de longueur sur 10 de largeur. On aménagera une sacristie. Elle sera amplement suffisante pour les 325 habitants que compte la paroisse.

Les bois qui serviront à établir la superstructure sont dus à la générosité des habitants. On connut des dévouements magnifiques. Le terrain a été acheté, mais un nivellement assez important fut jugé nécessaire. Fort heureusement, la main-d'œuvre est encore obtenue à des conditions relativement réduites. L'église sera construite entièrement de planches, le toit recouvert d'éternit.

Ce que l'on a sauvé de l'ancienne a été récupéré le plus possible. À citer: la chaire de vérité, les confessionnaux, quelques bancs, le maître-autel. Après restauration, certaines statues ayant été plus ou moins épargnées dans la catastrophe. Les vases sacrés sont sauvés et il reste également plusieurs ornements pour le service de la messe, du linge... et avec les dons généreux, les collectes, les tombolas, l'intervention de l'«Œuvre des églises pauvres», cela constitue une réserve minimum.

En septembre 1946, la nouvelle chapelle fut inaugurée. Le 27 novembre 1947, ouverture des soumissions des travaux de restauration de l'ancienne église. Devis estimatif: 340.000 F. Le Moniteur de mai 1948 annonce que l'État prend à sa charge la réparation de la flèche du clocher.

En mai 1950 a eu lieu la bénédiction de l'église, cérémonie touchante à laquelle assista une foule très nombreuse et diverses personnalités. Le 3 avril 1952, à la Maison communale de Lierneux, ouverture des soumissions pour la restauration du presbytère de Jevigné. En 1954, il est question du remplacement d'une cloche brisée et d'un projet de fourniture et du placement mobilier.

LA CHAPELLE SAINT-DONAT. Elle est bâtie sur le bord de la route conduisant à Baneux, non loin du château Gendebien. Nous ignorons la date de sa construction. Il y a eu quelques dégâts lors de la campagne des Ardennes. En 1946, on a procédé à quelques restaurations. Toutefois, elle est dénudée. Une seule statue, saint Lambert, c'est tout l'ornement que nous avons constaté en passant.

La première église à Jevigné fut bâtie en 1718 et consacrée par Mgr Jean-Baptiste Gillis en l'honneur des saints Druon et Monon le 3 juillet 1725. (Mgr Gillis, évêque d'Amyzon, suffragant de Liège, a béni Nicolas Massin en qualité de Prince Abbé de Stavelot le 17 février 1732.)

VERLEUMONT, hameau de la commune de Lierneux, qui se pelotonne entre les coteaux. Au pied de «Colanhan», les toits sont éparpillés, pieusement autour de l'humble chapelle.

Nous trouvons l'orthographe: Verneulemont, dans un vieux document; Vermeilhomont (1365), Verlemont (1596), Virleumont, manuscrit paroissial (1691).

La belle route qui y conduit monte de Lierneux insensiblement entre les pentes des collines de sapinières. Elle traverse le hameau, remplaçant les chemins tortueux de jadis, dont on aperçoit encore les traces dans la montée vers le «Baileu»; si

l'on risque moins de s'égarer, le pittoresque y a un peu perdu.

C'est en 1902 que ce chemin encaissé, et d'autres encore sans doute, rocailleux, ont cédé la place à celui que nous connaissons aujourd'hui.

Tout est calme dans ce village de 30 feux. Les maisons archaïques sont à peine teintées de «modernisme».

«Si l'on vient de Sart, lisons-nous dans «L'Ardenne Liégeoise», on remarque de suite à gauche, à l'entrée du hameau, une ferme aux formes massives présentant encore quelques caractères d'un monastère; ensuite, porte d'entrée cintrée, vaste cour, souterrain.

» Cette construction date de 1600. Alors, une muraille en pierre, percée par une haute et large baie formée par une lourde porte en chêne à deux battants, pivotant sur deux blocs de pierre l'entourant. Une cour très grande séparait cette ceinture des bâtiments aux pièces très vastes éclairées par des fenêtres étroites.

» Des marais profonds défendaient l'entrée de ce petit monastère.

» Les moines cultivaient quelque peu : ils élevaient surtout de nombreux moutons qu'ils faisaient paître le plus souvent dans les fanges de Bihain.»

Et, tout autour de Verleumont, la vue s'étend sur un cirque de montagnes impressionnantes. «Rien n'est plus caractéristique, écrit Hubert Colleye, que ces immenses lointains où le bleu l'emporte. Forêts, landes, vallées, crêtes sont bleutées par la distance.»

On semble ici jouir de la haute montagne. À Colanhan (500 m d'altitude), on doit sans doute éprouver un peu la même sensation qu'à mille m dans les Alpes! Le versant de Colanhan descend à pic vers Hébronal. Au loin, une succession de collines boisées sur Lambiester, les lacets de Barceux, bleuis par le mouonnement compact des sapinières.

La route superbe en quittant le hameau, descend rapide, séduisante, vers Lierneux.

La chapelle sise au bord du chemin est fort simple, son mobilier de même. Elle est dédiée à saint Joseph. La première qui fut érigée en ce lieu date de 1722. C'est une des plus anciennes de la commune de Lierneux. Elle a été constamment desservie et considérée sous tous les gouvernements comme ayant une existence légale.

La fondation de cette chapelle est l'œuvre des «manants inhabitans du dit lieu» ainsi que l'atteste un précieux document que nous avons sous les yeux, mais trop long pour reproduire ici.

Au maître-autel de la chapelle, entièrement en bois avec quelques belles sculptures, on y remarque une toile, auteur inconnu, représentant la Sainte Famille. Les statues de SS. Fiacre, Côme et Damien qui sont très anciennes.

Le sanctuaire porte vaillamment le poids des siècles et n'est nullement abandonné par les fidèles du lieu. Il a bien résisté au temps. Parfois on a remédié au surmenage que lui fit subir l'incessant charriage des saisons et des intempéries. Ce fut le cas en 1844, 1851, 1852, plus récemment en 1930, en 1953 et enfin en 1955. Chaque fois, c'est le souci folklorique qui présida à ses réparations. Les travaux qui furent entrepris étaient d'importance: nouvelle toiture, restauration de l'intérieur et la construction d'une sacristie annexe jugée indispensable... Et il reste encore bien des choses à faire...

La population de Verleumont témoigne envers son sanctuaire des marques d'affection et de fidélité!

LE HAMEAU DE LA FALIZE. On écrit simplement Falize ou La Falise, un terme qui varie de forme, selon les régions et qui se retrouve en bien des lieux sur le territoire wallon, pour exprimer l'idée de rocher avec sa cour pittoresque, son château,

son corps de logis ou sa villa du XVI^e siècle.

Ici la section doit son nom à la grande falaise verticale qui surplombe la route de Basse-Bodeux à son entrée. Le germanique «falisa» a donné le français «falaise» (hauteur escarpée).

La «Roche Jehenson», autre appellation en ce lieu, est un accident géographique naturel assez curieux. Les parois envahies par des pluies excavent son sein et la mousse qui l'entoure, rend cette falaise sauvage et magnifique. A-t-elle comme ses consœurs ses idylles et ses drames? Nous n'en savons rien.

Le hameau de La Falize n'est pas très ancien. À l'époque franque, en plein domaine royal, cet endroit était inhabité; des marécages inaccessibles abondaient dans la vallée. Quant au moulin de la Fosse (Paquay), à proximité, il existait déjà au XIX^e siècle.

Des lieux-dits sont à citer à Lierneux: «Nobonfalize (Odrimont), sapinière, section A - Au-dessus de la Falize - Devant la Falize (section n° 130, pré) - Au dessous de la Falize».

Il y a Falize, hameau dans le vallon et sur la rive gauche de la Warche; à Huy, le mont Falize; à Rhines, un château-ferme porte le nom de La Falize; Chemin de Falize à Huy; La Falisette (Sedan); Carrière Monfalize (Huy); Tienne des falises (vers Han-sur-Lesse), etc.

C'est aussi un nom de famille: Falize à Marcinelle, Bruxelles, Roux, Liège, etc.

La Falize est à 2 km du centre de Lierneux. Anciennement, ce hameau, dit-on, était très négligé. Aujourd'hui, les habitants se sont empressés de transformer leurs habitations, de les aménager confortablement. De l'aspect vétusté que l'on connaissait, à l'évolution du modelé terrestre, s'ajoute le pittoresque de l'endroit.

LE HAMEAU DE BRU. Bru est un terme germanique repris en Wallonie et prenant le sens de «boue», et il a signifié jadis «marais». Dans un ancien document de 1365, nous avons rencontré «en Brug», concernant les revenus de l'abbaye de Stavelot. dans les archives paroissiales, XVIII^e siècle, «Bru». Au «Bru», 1835. Trouvé dans un vieil almanach de l'année 1832, «Brut».

Bru était le siège d'une «baillerie» dépendant de l'abbaye de Stavelot.

LE HAMEAU DE LA VAUX. Siège d'un très ancien bailliage. (Le dernier bailli connu est l'officier de la Principauté de Stavelot, le baron de la Vaux ou del Vaulx Porcet - XVIII^e siècle.)

Les désignations topographiques s'expriment à la fois par des composés et des dérivés.

Val est le féminin de Vaux (ou vallée) dans les formations du moyen âge. Il y a de nombreux «Val», tant chez nous qu'en France.

Lieux à Lierneux: Sous la Vaux - Voie de la Vaux - Mont ès Vâ (Verleumont) - El vâ (Hierlot) - Bérrouval (étang), etc.

Ces trois dépendances (citées) font partie de la paroisse de Lierneux.

ANCOMONT. (Odrimont pour la paroisse.) Modeste hameau, superficie: 150 ha.

REHARMONT. C'est un fait que les possessions monastiques de Stavelot-Malmédy se sont étendues jusqu'au ruisseau d'Arbrefontaine et à la Lienne. Nous n'hésitons pas à conclure que l'emplacement d'Odrimont, Hierlot, Reharmont et Noirefontaine a été donnée à l'abbaye en 648 par Sigebert III et que cette donation a été confirmée en 670 par Childéric II, comme elle le fut de nouveau plus tard en 814 par Louis le Débonnaire, en 950 par Otton I.

Le hameau de Reharmont (Raharmont, lisons-nous dans un document de 1365), ne comprenait que 9 maisons en 1798 et

35 habitants ; en 1821, 50 habitants ; 1823, 51 ; 1839, 38 ; 1844, 51. À l'heure actuelle, la population n'est guère supérieure.

Antérieurement au XIX^e siècle, Reharmon ne possédait ni église, ni chapelle et dépendait de l'église de Lierneux pour les baptêmes et enterrements, à 10 km environ de là !

La chapelle actuelle aurait été bâtie en 1802. Un rapport officiel dit en substance : « Hameau dépendant de la métropole de Lierneux, et situé dans un endroit écarté. Les habitants de ce bourg ont pris soin de bâtir une chapelle sur leur propre territoire, à leurs frais, avec le consentement du Préfet de Liège. »

Des documents de 1819, 1844, 1846, 1851, confirment que « l'oratoire » a toujours été entretenu par les fidèles de l'endroit. À notre connaissance, il n'a jamais été reconnu par les Gouvernements, malgré tous les sacrifices que se sont imposés tous les habitants. Trop pauvres, alors, ils n'ont pas été en mesure de salarier convenablement un prêtre et faire les frais d'une maison presbytériale.

Toutefois, la chapelle était de toute nécessité afin de permettre l'assistance facile aux offices du culte, vu la longue distance pour atteindre soit Basse-Bodeux, Fosse, la paroisse de Lierneux. À cette époque par surcroît, les divers chemins qui y conduisaient étaient peu pratiques et par les temps d'hiver, fort sombres.

La chapelle fut rattachée à la paroisse de Basse-Bodeux en 1803. Mais la messe n'y était célébrée que d'une façon irrégulière. Plusieurs démarches furent entreprises en vue d'y établir un vicariat ou tout au moins un administrateur. La municipalité de Lierneux, reconnaissant l'utilité de cette chapelle, inscrivit à son budget de 1835 une somme de 296 F pour des réparations jugées nécessaires.

LE HAMEAU D'ODRIMONT. Odrimont ! Ce mot évoque « la montagne » ; mont signifiant hauteur, sommet. Section de la commune de Lierneux. Superficie : 450 ha, avec Amcomont, 150 ha ; Hierlot, 400 ha ; Reharmon et Noirefontaine.

L'église est quelque peu écartée du centre de l'agglomération. D'après les archives paroissiales, la première chapelle construite en ce lieu aurait été érigée le 25 janvier 1732 et pourvue aussitôt d'un chapelain du nom de Regnier ou Renier, originaire d'Odrimont. Elle a été érigée sous l'autorisation des gouvernements existants, la commune de Lierneux, l'évêché et approuvée par le Gouvernement français et placée sous le patronage de saint Isidore, qui figure au rang des saints communément honorés en Ardenne.

L'entreprise de la construction de l'église actuelle, commencée en 1875 et qui aurait dû être terminée le 1^{er} juillet de l'année suivante, subit des retards considérables. Ce fut seulement en 1888 que Mgr Doutreloux, évêque du diocèse, en tournée pastorale, vint procéder à la consécration.

Les limites de la paroisse avaient été fixées le 31 mars 1843 par Mgr Corneille Richard Antoine Van Bommel, évêque de Liège, comme suit :

« Les villages ou hameaux d'Odrimont, Hierlot et Amcomont avec leurs dépendances y compris le moulin d'Odrimont. En conséquence, cette nouvelle succursale est bornée par les paroisses d'Arbrefontaine, Bodeux, Villettes, Bra, Jevigné et Lierneux. Elle est séparée de ces deux dernières par une ligne qui, prenant son point de départ au chemin de Salm, près d'Arbrefontaine, suit le chemin jusqu'à la carrière dite « Grappe du Bru » et se dirige ensuite vers le pont du moulin bâti sur la Lienne dont elle suit le cours jusqu'aux limites des paroisses de Bra et de Villettes. »

Bâtie à flanc de coteau, dans son style original, l'imposante et fière construction de l'église d'Odrimont a belle allure. La guerre est venue, hélas ! et il fallut, après les événements, effec-

tuer les réparations les plus urgentes. Et en 1948, des travaux extraordinaires y ont été faits. On a procédé vers 1953 à l'agrandissement du cimetière et à la restauration des anciens murs !

En 1930, on eut recours à M. Cambon de Spa pour effectuer les peintures murales. Il réalisa un travail consciencieux. C'est du beau style, franc, sobre et pur. On plaça un nouveau Chemin de Croix, une reproduction de notre grand artiste national Janssens, due à M. Bernard Haufman (Grand-Duché). Œuvre remarquable aux jolis soins artistiques.

Tout dans cette église respire la fraîcheur.

Le MOULIN d'Odrimont, dont toute activité a cessé, est un vieux souvenir du passé. Il doit avoir été le centre d'un alleu de l'époque franque et à « Missowe » (mansus super vadum) (Halkin), il y eut une ancienne ferme datant peut-être de la même époque.

En 1802, ce moulin est encore signalé (époque de la concession, 24 floréal an II). Un rapport du département de Meuse et Ourthe (24 septembre 1815) nous révèle que « la Lienne alimente le moulin d'Odrimont ; sa nature, moulin à farine ».

Pendant les deux guerres, il continua quand même à être exploité, et depuis quelques années, converti en habitation particulière, il a fermé ses portes. Dernier meunier, M. Heinskiel.

En suivant la route pittoresque vers Basse-Bodeux, on admire à droite d'AMCOMONT, le beau château au faite d'une colline à 450 m d'altitude. Ce manoir a été construit en 1862 et appartient à M. le Baron Gendebien.

Après avoir passé l'église d'Odrimont, un pli se creuse dans le plateau, la route s'y glisse, continue vers HIERLOT, dans une sorte d'abîme verdoyant.

HIERLOT, que l'on écrivait « Hierlo » en 1365, où il existait, vers la fin du XVII^e siècle, une tannerie ayant appartenu à un certain Jean Léonard. Nous trouvons encore l'orthographe « Hierloz » dans un document de 1832.

Plus bas, en suivant le ruisseau, à l'endroit dit « Pont de Chailles » existait un hameau dont il ne reste plus trace, portant le nom de « Herviira dessu Lierna » (selon un parchemin de 1365, écriture du XIV^e siècle).

Au lieu-dit « Champ St-Symètre », il y avait autrefois une petite chapelle et un cimetière dont on a retrouvé des vestiges en 1908. En effet, MM. Cornélis et Remacle, en labourant une terre, mirent au jour un petit mur qui éveilla leur attention ; continuant leurs fouilles, ils contournèrent ce mur, qui bientôt, sous une forme spéciale, laissa la conviction que ces vestiges provenaient réellement d'une chapelle. D'autre part, des ossements furent découverts. M. l'Abbé Servais, alors curé d'Odrimont, vint se rendre compte sur les lieux de l'importance de la trouvaille. C'est lui-même qui nous affirma que l'édifice précité était connu sous le nom de la « chapelle des Gueux ».

Dans un relevé de 1764, que nous avons trouvé au sujet des biens de l'église de Lierneux, nous lisons que la « chapelle de Hierlot rapporte 25 F 42 en capitaux 13 F 50 et que 18 F 30 furent payés au vicaire pour un anniversaire. »

La chapelle était située dans les limites de l'ancienne paroisse de Lierneux, à proximité de l'ancien chemin de Lierneux à Stavelot.

Avant 1842, la paroisse d'Odrimont, comme celles de la commune, ne possédait que de petits édifices.

À partir du VII^e siècle, les moines de Stavelot répandaient la bonne parole dans la région et c'est ainsi que la communauté chrétienne prit de l'extension.

Un sanctuaire aurait été édifié par eux au « Saceux » d'Odrimont. Temple primitif, certes, de construction rudimentaire, n'ayant ni tour ni cloche, mais constituant déjà un foyer de vie

chrétienne.

SART-SAINTE-WALBURGE, que l'on désigne ainsi par distinction avec Sart-lez-Spa, Sart-Tilman, Sart en Fagnes, Sart d'Avril, etc., est situé à l'est de la commune de Lierneux. Hameau étalé sur un plateau qui, il y a un peu plus d'un siècle, était encore constitué par de vastes champs de bruyères, connus sous le nom d'«Héritages».

Le plateau semble endormi. On désigne le «Petit Sart» et le «Grand Sart» et nous retrouvons l'orthographe «Sarthe» dans un document de 1365.

Sart (essartes, essarts, essartum) cela vient du vocable latin «Sartum» qui exprime l'idée d'essarté, de débroussaillé, de défriché, de sarclé. «C'est en effet, selon Aug. Vincent, le mot le plus généralement employé pour désigner défrichement, et cela depuis une époque ancienne. «Sart» en wallon, selon les régions, se dit «Sa ou So» et qui existe dans de nombreux noms de villages et de lieux-dits. On trouve les diminutifs Sartoy, Sarty, Sarte, s'appliquant à des lieux secondaires.»

Sart est distant de 5 km, de Vielsalm, 5 km de Lierneux par Verleumont. Pour gagner ce dernier d'abord, il faut gravir une montée en lacets qui mène au hameau par un splendide promontoire. À mesure que l'on s'élève, la vue plonge sur un panorama pittoresque. Au pied de «Colanhan», Verleumont, dont les maisons paraissent recroquevillées sur elles-mêmes. La pierre du pays dont elles sont construites souligne leur originalité. De là, la route commence sa descente vers Sart, elle s'abaisse au flanc des collines en courbes charmantes.

L'église se dresse au milieu d'un paisible champ de repos. C'est un bel édifice, qui fait envie à maintes cités rurales. Si nous visitons l'intérieur, nous y remarquons quelques curiosités. Maître-autel gothique, ainsi que la chaire de vérité, avec sur les parois la figure sculptée des quatre évangélistes. Le chemin de croix est l'œuvre d'Ed. de Piaer, un peintre de talent.

Le chœur est très spacieux. Le plafond voûté reproduit de jolies fresques. La statue de sainte Walburge trône à la place d'honneur. D'autres statues ornent les murs, notamment celle de saint Clément, plutôt rare en nos régions.

Le cimetière, tout comme l'ancien cimetière de Lierneux (désaffecté aujourd'hui), renferme quelques vieilles pierres tombales. Parmi celles-ci, nous trouvons une très ancienne datant de 1669, dont voici l'inscription: «Icy repose en Dieu Honorable Jean Wabrant, en son vivant eschevin de Lierneux, Vault et Villers de Havant, ex-capitaine du Sart qui décéda le 6 octobre 1669. Priez Dieu pour son âme.»

Il y eut une chapelle à Sart au XIV^e siècle. Le 23 juin 1666, elle fut érigée en église paroissiale par Maximilien-Henri de Bavière, archevêque de Cologne et évêque de Liège. Mais cette érection ne devait être que passagère. L'église dépendait de Lierneux. À partir de 1669, Sart redevint comme par le passé chapelle dépendante et la paroisse ne fut définitivement érigée qu'à la mise en exécution du Concordat de 1801. Par arrêté royal du 16 avril 1868, le Conseil de Fabrique est autorisé à faire reconstruire l'église, conformément au plan visé par le ministre de la Justice Bara. Première réception des travaux le 8 décembre 1870, consacrée en 1888, le 3 octobre, par Mgr Doutreloux, évêque de Liège.

Grâce à la générosité de la paroisse et surtout au dévouement du curé Pétry, on apporta à l'église, d'année en année, de nouvelles améliorations et de l'embellissement.

Autres sections de SART: La Comté, Joubiéval et Provèdroux.

Joubiéval, à cheval sur la route qui conduit à la Baraque de Fraiture. De Fraiture au Val de Salm, 13 km.

«La Comté» dépend aussi de la commune de Lierneux. Au lieu-dit «Bedinne», il existait, écrit Marcellin La Garde, dans le chapitre «Les Taillis Sanglants» de ses légendes, un château dont

le sol n'a guère conservé d'autre que des fossés presque entièrement comblés et quelques fondements des murailles cachés sous le gazon.

Ce château avait jadis pour maître un seigneur fort mauvais appelé Druon. On raconte qu'un de ses ancêtres aurait tué à l'autel, le curé de Sart-Sainte-Walburge pour avoir commencé la messe avant qu'il fût présent, ce qui ne pouvait se faire, paraît-il.

Pris de remords, raconte-t-on encore, et en rémission de leurs péchés et de ceux de leurs prédécesseurs, les seigneurs de la Bedinne firent bâtir la chapelle de Sart. Il la dotèrent du moulin que la Fabrique a aliéné en 1881.

Il est difficile de préciser l'origine du château en question. En 1394, il était occupé par Evrard de Genneret. En 1414 par Jean Briffoy, de Fairon. Warnot Briffoy en devint propriétaire en 1460; en 1564, il passa à Henri de Heid.

Au commencement du XVII^e siècle, le château a été détruit par un incendie. Il n'en est plus trace, sauf quelques tas de pierres épars.

Il y a quelque cent ans, notre contrée était peu accessible; un voyage était pareil à une expédition...

LE MOULIN D'ECDOVAL. «Moulins et meuniers de notre vieille Ardenne sont choses de chez nous, imprégnées de mystérieux passé, symbole de rude travail, de vie simple.»

Les moulins de Lierneux ont-ils une histoire? On ne sait. Mais aujourd'hui, certains ont perdu leur silhouette traditionnelle, et beaucoup de par leur aménagement plus moderne rompent l'ordonnance des sites rustiques. Hélas! pour vivre, il faut marcher avec les progrès de son temps.

Le moulin d'ECDOVAL, à Lierneux, doit son origine dans un temps dont on ne parle plus. Pendant des siècles, il a tourné inlassablement, moulant du grain, moulant du bruit, moulant du vent... moulant des... souvenirs. À l'emplacement du moulin actuel, il semble certain que l'abbaye de Stavelot en avait fait construire un. Il nous est difficile d'en préciser la date. Au-dessus d'une petite porte de l'ancienne bâtisse, une inscription taillée dans la pierre indiquait: A.G. 1167.

Au sujet des revenus du monastère de Stavelot, au ban de Lierneux, en 1365, il est cité «Kedovauz»; s'agit-il du moulin ou de certaines dépendances voisines?

Aussi loin que nous avons pu remonter, nous trouvons un acte daté du 14 février 1452, ainsi conçu:

«Les doyen et chapitre de Stavelot donnent en ascence pour 15 ans, les deux moulins qu'ils possèdent à Lierneux à Collar fils, Grivot Hernaes de Brinxhen, demeurant à Lierneux, moyennant une rente de 15 muids de regon par an.» (Traduction: «Recueil des chartes» par Halkin et Roland) «Donneit l'an N.S.J.C. mil MC et L le jour sa Saint-Valentin.»

(Pour le 2^e moulin, il s'agit du moulin de La Fosse, mieux connu sous le nom de «Paquay» qui semble avoir existé depuis longtemps.

D'autres documents anciens sont relatifs à ces moulins, notamment un acte daté du 21 avril 1490.

«Les doyen et chapitre de Stavelot accensent à Johan, fils de Ponchieu de Roggerez, pour 3 ans, leurs deux moulins de Lierneux, moyennant une rente annuelle de onze muids et quatre coupes de bon regon. Anthon de Malmédie, maieur pour ce temps de Stavelot, et Adam Basnéa de Lierneux, se portent caution pour Johan.»

En 1496, il n'est plus question que d'un seul moulin, vraisemblablement celui d'Ecdoval. Nous trouvons l'acte suivant:

«6 février 1496, pour un terme de 6 ans, les doyen et chapitre de Stavelot louent à Hubert de Vernullemont leur moulin

de Lierneux, moyennant une rente annuelle de 9 muids et quatre coupes de regon.»

Un autre document: «Le 12 avril 1545, Guillaume de Manderscheid, abbé de Stavelot, accense à Jean Degné, ces deux moulins, l'un dit moulin de la Fosse, l'autre moulin Esdouvaulx, pour neuf ans, moyennant une redevance annuelle de 21 muids de regon.»

Jacques Halconreux de Joubiéval était meunier à Ecdoval en 1616-1628-1629. Son fils Cornet le meunier de Lierneux est cité en avril 1560 et le 30 août. Il était mort en 1679.

En 1795, la Révolution française par ses réquisitions ruineuses et son administration brutale s'empara du moulin d'Ecdoval en tant que propriété de l'abbaye de Stavelot. Le moulin est vendu aux enchères au profit de la République.

Par décret du Prince d'Orange des Pays-Bas, il a été acheté entre 1825 et 1830 par le sieur Lebrun à Madame Callez de Stavelot. On croit que la bâtisse qui existait avant 1940 datait de cette époque.

Dans un document du XVIII^e siècle, on écrit: «Decdoyal».

En 1831, le moulin est en possession du sieur Philippe Joseph Callez. Le 7 août 1832, ce dernier introduit une demande afin d'obtenir la concession d'un terrain communal contigu à ce moulin. La municipalité de Lierneux accorde, pour la somme de 43 florins 26 cents. Ce terrain étant destiné à y construire un bâtiment adossé audit moulin (contenance du terrain évaluée par le sieur Nisen, arpenteur juré, 3 perches 86 aunes).

En 1855, une nouvelle demande de construction est faite, ce qui laisse supposer que l'immeuble était dans un mauvais état ou détruit dans des circonstances indéterminées. Cette demande (8 février) émanant de Guillaume Jos. Straps occupant le moulin, qu'il avait acquis des enfants Léonard Jean Joseph, joignant dit le document, le ruisseau dit «Eau de Ghée», quel moulin sera mu par deux roues hydrauliques alimentées par ce ruisseau. L'autorisation fut accordée par le Conseil communal en sa séance du 23 mars 1855.

Au cours de la dernière guerre, principalement en janvier 1945, lors de la contre-offensive de von Rundstedt, le moulin d'Ecdoval, dit aussi Gilles, subit de bien graves dégâts. Le moulin proprement dit cependant, résista aux secousses des bombardements. Il n'en fut pas de même de la maison d'habitation contiguë qui a été ravagée par un incendie provoqué par les bombes. Heureusement, on parvint à localiser le sinistre.

Les immeubles et le moulin proprement dits, qui tout d'abord passèrent à M. Bechoux, ancien mayeur de Lierneux et ensuite à M. Léopold Bechoux, appartiennent aujourd'hui à M. Jules Bechoux, fils de ce dernier, qui en assure l'exploitation.

C'est un joli coin que le moulin d'Ecdoval. Au fond du valon, il se niche, ombragé par les frondaisons. Un petit ruisseau marque ses jolis méandres, sépare les prairies. Jadis, il formait le réservoir pour alimenter la grande roue à aube qui battait le courant du ruisseau.

Aujourd'hui inerte, elle est sans force, vermoulue; fée électricité l'a supplannée.

Population de Lierneux: 1806: 1.605 - 1846: 2.149 - 1910: 3.647 - 1961: 2.864 - 1976: 2.709 - 1977: 2.860.

Lorcé

Sur la rives de l'Amblève, cette rivière des Aulnes, la bien nommée, se trouvent les hauteurs de Chession et de Lorcé, ravonnées par le «Ry du Pouhon» qui descend à Naze, sous les ramures sombres. Un pont au-dessus du moulin et un nouveau chemin de Chession raye la côte.

CHESSION, dépendance de la Commune, domine directement; d'autre part, nous avons la rive gauche de la Lienne. On descend à la rivière pour rejoindre la grand-route. Le nom de «Pouhon» a été donné au ravin de Naze à cause de deux sour-

ces minérales, les pouhons de Lorcé, qui se trouvent aux sources même du ruisseau là-haut à 4 km de l'Amblève dans la direction de Werbomont,

De l'Amblève, parlons-en! Elle prend sa source près d'Heppenbach en Prusse, elle baigne Laneville, entre dans la province de Liège au hameau de Villers où elle reçoit la Warche, passe à Challes, où elle reçoit l'Eau Rouge, traverse Stavelot, baigne Trois-Ponts, confluent de la Salm, Coo, où elle forme la cascade de ce nom; puis, ayant reçu le Roannay, s'engage sous La Gleize et Stoumont, dans un défilé tortueux, reçoit la Lienne à Targnon, coule dans les fonds de Quarreux, décrit le double méandre de Nonceveux à Remouchamps, passe à Sougné, à Aywaille, sous les ruines du château d'Amblève, et tombe dans l'Ourthe à Douxflamme.

La Lienne aussi apporte sa contribution au splendide tableau. Une des plus jolies rivières du pays, elle descend des hauts plateaux de la Baraque de Fraiture, passe sous Lierneux, Bra, Chevron, Chession, Rahier.

Le village de LORCÉ, très caractéristique, est très ancien. On écrivait jadis «Lorenzies» ou «Lorenceis» ou encore «Lorenzus»; il est cité dans la liste des biens de l'abbaye de Stavelot sous l'abbé Wibald en 1135. Grandgagnage estime que le mot «Lorenceis» vient probablement de «Laurentecias» qui, voudrait dire «possession de Laurent».

Lorcé appartenait donc anciennement à la Principauté de Stavelot et au Comté de Logne. Il y existait une seigneurie, propriété de l'Abbaye. Existait également une Cour de justice dont on appelait à celle de Malmédy. La charge de maieur était une fonction héréditaire et constituait un fief relevant de la Cour féodale de Stavelot. Dès avant 1699, elle appartient à la famille d'Aspremont-Lynden.

(Un livre intéressant à consulter: «Au Pays de Logne- Lorcé, Histoire du Comté de Logne» par Yernaux.)

Lorcé appartient à la province de Liège, arrondissement administratif et judiciaire de Huy (44,5 km) au canton de justice de paix de Ferrières (14 km), au diocèse de Liège.

Les dépendances de la commune sont: Chession, Enasse, Fagne, Fainage, Fayenage, Naze, Targnon.

L'altitude est de 306 m au seuil de l'église. La superficie de la commune est de 1.291 ha.

Quant aux communes limitrophes, citons: Aywaille, Chevron à 5,5 km, Harzé 7,5 km, Rahier 11 km, Stoumont 8,5 km, Werbomont 6 km.

LORCÉ connut les remous de la Révolution française. On s'est étonné du rôle important qu'a joué dans les événements qui se déroulèrent dans la région stavelotaine un modeste village.

Non seulement, écrit Georges Hensotte, c'est Lorcé qui, dans les derniers jours d'août 1789, donna le signal de l'insurrection, mais encore ce sont les habitants de Lorcé qui resteront, jusqu'à l'annexion à la France, les plus déterminés des adversaires de l'ancien régime, et c'est eux qui, en 1794, prendront les premiers les armes contre les troupes du duc de Wurtemberg.

C'est que ce village écarté se situait en pleine région forestière et que les conflits qui, plus souvent qu'ailleurs, y opposaient la population au seigneur local, y avaient entretenu, de longues années durant, un climat d'hostilité favorable à la propagation de l'esprit révolutionnaire.

Ce qui est vrai à Lorcé l'est aussi, à des degrés divers, dans toute la Principauté. Comme les droits seigneuriaux étaient exercés presque partout dans le pays, soit par le chapitre de Stavelot, soit par celui de Malmédy, c'est pratiquement contre l'abbaye impériale que se fera la Révolution.

Par ailleurs, ajoutons-nous, les causes de légitime

mécontentement ne manquaient pas. Dans la Principauté abbatale avaient subsisté des vestiges particulièrement nombreux de vieux régime domanial et seigneurial. On connut des abus de toutes sortes; ces survivances pesaient d'un poids très lourd sur une économie agraire déjà bien précaire.

Il y eut donc dans le pays une agitation difficile à calmer.

Les chefs de la révolution lognarde étaient poursuivis. Le Lorcéen Remacle Houssonloge n'avait pas cru devoir quitter sa demeure. Il fut arrêté dans sa propre maison le 13 juin 1793, avec un de ses partisans. Mais alors qu'on l'emmenait à Stavelot (voir « Histoire de la révolution dans la Principauté de Stavelot-Malmédy »), la population de Lorcé et des villages voisins, alertée par le tocsin, s'arma en hâte et se lança à la poursuite des soldats qui s'étaient emparés du tribun. Rejointe par les insurgés, la force publique fut dispersée et abandonna sa capture.

« Depuis cette date, écrit Houssonloge, je me suis réfugié dans les bois, logeant dans le creux des rochers; mes enfants me nourrissaient et m'accompagnaient toutes les nuits; je tenais toujours le peuple en révolution par le sentiment; sur la fin du mois de septembre, le peuple m'a fait rentrer chez moi et m'a soutenu. » (A.E.L. Chambre Impériale de Wetzlar, n° 41, 14 juin 1793)

À en juger par ces quelques données rapides, le mouvement insurrectionnel fut dramatique.

La population entière souffrait d'un malaise incontestable. Faute de pouvoir subsister grâce à l'agriculture, elle cherchait dans son milieu des ressources par l'élevage. On constata une dégradation des landes et des forêts.

À Lorcé existaient de vastes étendues de bois. Vers 1830, la commune en comportait encore 59 % de sa superficie. Les cultures étaient généralement pauvres, fumées à l'aide des fougères qui ont servi de litière au bétail; elles donnaient du seigle, de l'avoine, des pommes de terre en quantités insuffisantes pour nourrir la population.

Pour accroître la récolte, les cultivateurs recouraient à l'essartage. À cette époque également, ils pratiquaient l'élevage des bovidés et des moutons.

D'après des renseignements recueillis, la commune de Lorcé posséderait 512 ha 50 a 39 ca de bois; appartenant à la fabrique d'église: 4 a 80 ca; appartenant à la chapelle de Targnon: 1 ha 48 a 80 ca; appartenant à la section de Targnon: 2 ha 85 a 70 ca.

L'agriculture est principalement pratiquée, et le commerce de bois. Le sol est schisteux et rocailleux.

Parmi les hameaux faisant partie de la commune, il nous faut citer Chession. À ce propos, ce nom dériverait d'un diminutif du bas latin, de « castellum » et caractérise un lieu fortifié, un refuge ou une forteresse. Et cependant, dans ce hameau de Chession, on ne trouve nulle trace de fortification.

On lit dans un vieux document de 1736 que Gilles de Chession du ban de Lorcé demande au chapitre de Malmédy, « en acquis de la charge lui imposée par le testament de son oncle, Mathieu Forthomme, en son vivant, échevin de la cour de Lorcé, et obtient la permission d'ériger, au milieu du village, une chapelle, pour placer une statue de saint Eloi où il sera libre aux habitants de faire leurs prières soir et matin. »

Un autre document relatif à l'instruction dans le pays (archives de l'église).

À Lorcé, Jonatas de Pardieu, maître de forges à Quarreux, fut le mécène, sinon l'instigateur, de l'enseignement populaire. Dans son testament, du 1^{er} avril 1672, ce pieux personnage déclare:

« Avoir aussi jugé une œuvre pieuse et méritoire de laisser à maître Toussaint, chapelain de Lorcé, qui tiendra escolle, 30 florins Brabant annuellement pour instruction des pauvres enfants de la communes de Lorcé, ce qui, faute d'enseignement et

instruction; par leur indigence et misère sont du tout grossier et ignorants, ne sachant les principes de la foi et de leur croyance nécessaire à leur salut. »

Pour réserver uniquement aux pauvres, selon la volonté du testateur, le bénéfice de cette fondation, les héritiers de Jonatas de Pardieu, Denis de Foullon, écuyer chambellan du Prince-évêque de Liège, et Claude Dominique, époux de Marie de Quarreux, instituèrent une commission composée de trois membres, à savoir: eux-mêmes, le curé de Lorcé et la cour de justice du même lieu, pour juger de l'état de pauvreté des enfants désirant fréquenter l'école. Cette institution fonctionna pendant tout le XVII^e siècle, en 1776 encore, les manants de Lorcé élisant comme marguillier Dieudonné Fabry, de Villers-Ste-Gertrude, rappellent la fondation et stipulent que le nouveau titulaire: « tiendra bonne et due école et instruira les enfants de la communauté, tant sur le point de leur religion que sur tous autres motifs licites et honnestes à la vie humaine, dépendant de sa capacité. »

À propos de l'organisation paroissiale qui laissait beaucoup à désirer au pays de Stavelot, il existait à côté des temples paroissiaux, des chapelles desservies par un vicaire, un recteur, un chapelain. En 1735, on en dénombrait 25, répartis dans bon nombre de hameaux, notamment à Lorcé. (A.E.L. Codex, Stabuleto-Malmundaris, pages 1118-1127)

« Mais sauf à Rahier, Force et Lorcé, où l'on conférait le baptême et le mariage, les desservants n'étaient pas autorisés à administrer les sacrements. Au moins les manants du voisinage pouvaient-ils assister en tout temps au sacrifice de la messe et faire instruire leurs enfants dans les principes du christianisme. Aussi, les communautés entreprirent-elles de se doter de petits sanctuaires, érigés à leurs frais, et d'en confier le ministère à des ecclésiastiques salariés par elles. » (Georges Hensotte)

L'église de style roman a été rebâtie en 1854 et est dédiée à saint Georges. Tout autour, les maisons du village s'accrochent aux pentes.

Il y a une chapelle à Targnon.

On signale quelques ruisseaux passant sur le territoire de Lorcé:

Naze. Venant du village de Lorcé et se jetant dans l'Amblève au hameau d'Aze, que la carte militaire défigure en « Naze ». En 1600, on lit sur un document « le Ruy d'Aze » (Lorcé, œuvres 1648 à 1669, fol. 16). Dans le même registre, on trouve « Asse » pour désigner le hameau. L'Amblève passe sur le territoire ainsi que la Lienne.

Pouhon. Qui commence dans la commune de Chevron, traverse tout Lorcé et aboutit à l'Amblève.

Fainage. Affluent de l'Amblève. En 1207, on écrit « Fasnages » (charte, Val St-Lambert, n° 32).

Bois de Lorcé. Un ruisseau prenant sa source au village porte ce nom; d'un parcours de 1,4 km, il se jette dans l'Amblève à Naze. On l'appelle aussi « Belle Hutte ». Profondeur minimale: 10 à 20 cm.

Bois de Lorcé est signalé en outre par un ancien état, comme suit: « Ravin Liégeois du bassin par la Meuse et l'Amblève ».

UN PEU D'HISTOIRE

En 1789, des agitations régnaient dans le pays. Des chefs révolutionnaires se signalèrent jusqu'à l'annexion de la République.

Parmi les révolutionnaires, citons André Widar à Lorcé, qui était en relation avec ces derniers et exigeait le « recouvrement de leurs droits ». En ce lieu, le 7 septembre, quelques habitants, demandèrent à leur mayer, J.J. Meys, l'autorisation de s'assembler. Devant le refus de l'officier, le 13, trois des plus décidés parmi les partisans de réformes, notamment André Widar, se présentèrent chez le capitaine de la milice rurale, l'échevin

Gilson, qui décida de réunir au village la « communauté ». « Avec l'appui du mayeur Meys, il fut décidé de s'emparer des bois dont la propriété était contestée au chapitre de Malmédy, de refuser de payer des terrages, cens et rentes, et surtout d'obtenir la réunion d'une assemblée nationale pour reviser la constitution du pays. » (Recueil 2, A.E I archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy)

L'assemblée eut quatre députés, qui furent chargés de faire connaître à l'Abbé les griefs de leurs concitoyens.

En 1790, à Lorcé, on refusait les corvées et les rentes foncières depuis le mois de septembre ; mais l'arrivée des troupes inspira plus de docilité à la population, quoique les paysans de Lorcé pillèrent néanmoins les bois.

TARGNON, dépendance de Lorcé. Le mot désigne un certain nombre de ruisseaux en dehors de la localité et de la commune. Voici à titre documentaire quelques précisions.

TARGNON, affluent de la Vesdre, qui sépare Fraipont de Forêt.

TARGNON commence à Villers-aux-Tours, au lieu-dit « Targnon », traverse le bois d'Esneux et aboutit à l'Ourthe : on l'appelle aussi « Pisserotte » ; il est cité « Tailernion » en 827. Confluent Oneux.

TARGNON, nom de l'Eau-Rouge dans son cours supérieur, à Francorchamps ; il séparait la Belgique de l'Allemagne.

TARGNON, affluent du Wayai, sépare Theux de La Reid. En 1314, on écrit « Tairegnon » (Tihon). Fief de « Franchemont », p. 282.

TARGNON, affluent de l'Amblève à Stoumont. Le cadastre l'appelle « Jeanruy ».

Population : 1806 : 582 - 1846 : 568 - 1910 : 491 - 1961 : 331 - 1976 : 271.

Louveigné

Louveigné ou « Louvegnez », lisons-nous dans certains écrits, est un village considérable, opulent, situé en Condroz, sur une hauteur, dans une légère dépression du sommet, à la crête pittoresque qui sépare l'Amblève de la Vesdre. Ces rivières dans les profondes vallées s'acharment sur les blocs de quartzit. Depuis des siècles, une lutte sans pitié unit l'eau et la pierre ; ce champ de bataille est devenu pour l'habitant d'abord, pour le touriste ensuite, un site bien connu et apprécié.

Au temps passé, c'était la lande qui dominait, car à Louveigné et, en 1812, 54% du sol étaient couverts de bruyères.

Chef-lieu de canton de la province de Liège (à 191/2 km), appartient à son administration judiciaire. D'ici à Pepinster, on compte 10 km.

Louveigné est une ancienne dépendance et seigneurie du Comté de Logne, pays de Stavelot, qui y possédait une Cour de justice. Louveigné était le chef-lieu du quartier de Comté qui comprenait en outre Fraipont.

Le village est cité « Lovineas » en 1105, « Lovineis » en 1126 et « Louveigneis » en 1135, sur la liste des possessions de l'abbaye de Stavelot sous Wibald. D'aucuns écrivent « Louveignée, Louveignez et Louvegnez ».

D'après un document existant aux archives de Stavelot-Malmédy (archives de l'État à Liège actuellement), il existe des pièces relatives au droit de battre monnaie à Louveigné (1586). Entre autres, « permission de continuer à battre monnaie par Jean Goffin et consorts, afin de fabriquer 30.000 livres de cuivre » (1643, 30 avril).

Effectivement, un mandement sur les monnaies de 1650, confirme que les liards à l'écusson, frappés pour Stavelot par l'Évêque de Liège Ferdinand de Bavière, furent fabriqués à la date de 1643 dans le village de Louveigné.

Il existait une voie romaine, dont on trouve des vestiges dans la « Vecquée » et qui allait de Louveigné à la croix Malchamps, à Baronheid et à la Baraque Michel.

L'altitude est de 245 m au seuil de l'église. Une belle chaussée traverse l'agglomération. Un chemin aboutit à Sprimont, d'autres à Theux et Spa, Sougné et Aywaille. Ce dernier chemin domine le ruisseau de « Sècheval », fameux par les excavations souterraines qui agrémentent son cours. Vers Pepinster, on rencontre les châteaux de Fawes et de Fontaine.

De Louveigné par les « Fossés », le Ry de Mosbeux et Prayon, on retrouve la vallée de la Vesdre et la toute jolie station thermale de Chaudfontaine, avec la seule source naturellement chaude de Belgique (36,6°).

La crête du village, entre la Vesdre et l'Amblève montre la transition du sol liégeois, vert, plantureux, souriant, animé et peuplé, au charme sévère et profond de l'Ardenne, qui se révèle soudain ; avec le val de l'Amblève, s'accroît par la projection du plateau des hautes fagnes entre Louveigné et Theux.

Le ruisseau « Sècheval » rejoint l'Amblève en face de la tour à haut comble de Montjardin, forme à gauche de la route une gorge pittoresque où s'échelonnent les hameaux d'Adseux, Rouge-Thier, Deigné, Sècheval (Sècheval ainsi nommé parce que son lit au temps chaud, ressemble à celui des torrents).

La gorge dont question présente de curieux phénomènes d'effondrement. Un de ces phénomènes est le « chantoir d'Adseux » aux confins du hameau de ce nom. Un escarpement rocheux et boisé, au creux duquel se creuse un gouffre, semblable à celui de Belvaux en effet, par où la Lesse pénètre dans la grotte de Han ; en face (ces détails selon Jean d'Ardenne), complétant l'entonnoir, un sol de prairies affaissées. Le tout est compris dans un clos appartenant à la ferme voisine, où les touristes s'arrêtaient volontiers au passage.

En temps ordinaire, un simple filet d'eau disparaît par cette ouverture caverneuse. Il faut voir ça en temps de crue, lorsque le torrent mugit dans le chantoir, qu'il remplit en inondant la prairie.

Le phénomène se reproduit dans la vallon inférieur à Rouge-Thier et à Deigné (le trou de Grandchamp).

Au hameau de Deigné, on peut voir l'emplacement d'une cité gauloise ; il s'y trouve un rocher nommé menhir.

Une grotte appelée « Trou du Moulin » et la grotte des « Sotais » communiqueraient avec celle de Remouchamps.

Louveigné connut aussi les horreurs de la guerre 1914-1918. Dès le 4 août, le village est occupé. Le 6 et le 7, plus de 20 habitants furent pris comme otages ; le 9, après un simulacre de conseil de guerre, 17 furent tués et les autres blessés. Cette sinistre besogne accomplie, les soldats se répandirent dans le village, tuant encore 26 personnes, parmi lesquelles 2 femmes, ainsi que 3 habitants de Sprimont. Trois autres victimes trouvèrent la mort en dehors du territoire de Louveigné. Du 5 au 15 août, le village fut mis littéralement à sac ; pendant la même période, 77 immeubles furent complètement détruits par le feu.

Grandgagnage écrit « Louvegnez ». D'autre part, on peut lire « Havernai » et « Havegné » dans un record de 1407. Un diplôme de l'an 966 cite Blendeff, dépendance de cette commune. M. de Nouë est d'accord sur ce point : « Si aucune raison particulière ne milite en faveur de cette conjecture, nous devons la repousser, attendu que Blendeff paraît être désigné dans le diplôme précité (Lac. I, 108) par le nom, de forme toute semblable « Blendofia ».

Louveigné désigne parfois le ry de Havegné.

Lovegné est un affluent de la Vesdre à Chaudfontaine ; il traverse le « Bois des dames ». Il est en outre cité en 1700 « ruisseau de Lovegné », situé au-dessus de Chaudfontaine (Institut archéologique liégeois, t. XXII, p. 210).

« Hattchamp » est un petit ruisseau de la commune qui se

perd dans un gouffre.

À Louveigné, comme dans toute la région, le terrain est inégal. Des massifs d'un coloris sombre s'élèvent en pentes adoucies. Cela s'explique par le fait que les roches y sont plus tendres ou plus fendillées que le calcaire. Au reste, ici, des carrières de pierres sont exploitées et permettent de construire des habitations qui, généralement, sont claires et d'aspect plus riant que celles qui s'élèvent dans la zone ardennaise.

Le sol est argileux, sablonneux et schisteux. Louveigné est aussi un village agricole. La superficie depuis 1890 : 2.959 ha.

De nombreux ruisseaux s'engouffrent dans le sol par nombre d'ouvertures que l'on nomme « chantoirs », « aiguigeois », etc.

D'après E. Rahier : « En plus des grands chantoirs qui se creusent dans la région de Remouchamps, tels que ceux d'Adseux, de Rouge-Thier, de Granchamps et autres d'un caractère parfois très pittoresque, il existe quantité de petites tissures, ouvertures ou entonnoirs (environ 200), qui absorbent la majeure partie des eaux pluviales. Ajoutons qu'à chaque instant il se produit de nouveaux affaissements du sol et même il se forme parfois de véritables gouffres. L'un de ces gouffres, de 8 à 9 m de profondeur, s'est ouvert brusquement aux environs de Louveigné le 28 février 1906.

» Toutes ces eaux engouties par ces grandes ou petites ouvertures se concentrent dans le sol et reviennent au jour par la voie des galeries inférieures de la grotte de Remouchamps. »

BANNEUX. Banneux Notre-Dame, lieu de pèlerinage très fréquenté de la province de Liège. D'année en année, le déroulement de grandes cérémonies attire de nombreux pèlerins, même étrangers. La basilique a son cachet spécial ; les malades y viennent pleins de confiance prier avec une dévotion émouvante.

Population : 1806 : 1.344 - 1846 : 1.921 - 1910 : 1.929 - 1961 : 2.085 - 1976 : 2.496.

Poulseur

Poulseur se trouve souvent indiqué dans les anciens manuscrits sous le nom de « Renarstein » ou château du renard. Il n'est toutefois réellement fait mention de Poulseur qu'au milieu du XIV^e siècle ; il dépendait de Hody jusqu'en 1841, ayant appartenu au pays de Stavelot, comté de Logne.

Dans certains registres de l'ancienne abbaye, on trouve des documents le concernant : en 1648 (3 juillet) des reliefs de fiefs, d'autres pièces de la fin du XVII^e siècle, un acte muni du sceau de Poulseur et de la Cour, à propos de nomination d'un représentant pour jurer fidélité au prince François Egon de Fursteneberg au nom de la communauté.

« Poulseur comprenait deux seigneuries distinctes, connues sous le nom de Poulseur sous Rahier et Poulseur sous Renarstein, relevant l'une et l'autre en fief de la Cour féodale de Stavelot. Elles avaient chacune une cour de justice dont on appelait à celle de Malmédy.

» Poulseur sous Rahier tient son surnom de la famille de Rahier qui posséda ce fief au XVI^e siècle. Henri le Pollain d'Alleu, dit Waraux, était seigneur de Poulseur dans la seconde moitié du XIV^e siècle. En 1660, la seigneurie passa sous la famille de Wall et y resta jusqu'à la Révolution.

» Poulseur sous Renarstein appartenait aux mêmes seigneurs qui possédaient la maison héréditaire de Weismes. Jean de Weismes qui vivait en 1338 était seigneur de Poulseur. » (Eug. de Seyn)

Dans les parages, l'industrie de l'extraction des pavés s'est acharnée sur la vallée de l'Ourthe, et elle a aggravé ses méfaits habituels, par la destruction d'un souvenir historique ; la ruine

fameuse du château de Monfort, qui s'élevait dominant une chaîne rocheuse, a complètement disparu avec l'assise qui le portait. Cette longue chaîne, aujourd'hui tout à fait détruite, présentait l'aspect d'un énorme talus régulièrement nivelé, coupé horizontalement par une série de gradins. Le vieux donjon perché au sommet a disparu avec les derniers pans de murailles du château, qu'on y voyait encore il y a une cinquantaine d'années.

Mais de l'autre côté de la rivière se dresse toujours au penchant de la colline, la sombre tour carrée de Poulseur. Elle a environ 90 pieds de hauteur et 40 pieds de diamètre à chacune de ses faces ; elle se compose de 5 étages au-dessus du rez-de-chaussée, et ses murs sont percés d'un grand nombre de barbacanes.

Cette tour passe pour être d'origine romaine ; elle aurait défendu avec Monfort, le gué de la grande voie romaine du Condroz.

Ces deux ruines, se regardant d'une rive à l'autre, ont une commune légende. Le récit en a été conté par maints historiens.

Après le meurtre de Beuves par Ganelon, les fils d'Aymon et leur cousin Maugis, en révolte ouverte contre Charlemagne, élevèrent la forteresse de Montfort pour y braver la colère de l'Empereur.

La place est formidable et si bien défendue que les troupes de Charles y subirent un premier échec. Alors, l'Empereur, accompagné des douze pairs et de toute la noblesse de France, vint l'assiéger en personne, jurant qu'il ne s'en ira point avant de l'avoir prise. Il fait édifier en face, de l'autre côté de la rivière, la haute tour crénelée dont la silhouette maussade domine encore le village actuel de Poulseur.

Le siège dura treize mois, avec des péripéties extraordinaires et d'étonnantes prouesses accomplies de part et d'autre. Dans une sortie, Renaud, monté sur Bayard, met à lui seul plus de trois cents assaillants hors du combat. Il faut que la trahison s'en mêle. C'est Bayard qui donne l'alarme par ses hennissements. Mais le château est en flammes et le nombre de ses défenseurs tellement amoindri que le reste, les Aymon en tête, n'a plus qu'à se frayer un passage à travers l'ennemi : Charlemagne voit s'échapper sa proie.

Monfort, restauré, joua son rôle de donjon féodal jusqu'à la fin du XV^e siècle, où il périt une seconde fois dans les guerres qui désolaient la contrée. On ne le réédifia plus. Des ruines subsistent encore, quoique les carrières aient beaucoup détruit.

La montagne de Poulseur est dominée par le hameau de Sart. Celui de Montfort, suspendu au-dessus des carrières, a été bâti avec les débris du vieux château, qui servit longtemps de carrière banale.

Un vicinal partant de Poulseur desservait le plateau de Sprimont. Courant d'abord parallèlement au chemin de fer, en suivant la courbe de la vallée, la voie franchissait la rivière à Chanxhe et s'engageait dans l'étroite gorge de ce nom, aux versants boisés et coupés de rochers sillonnant le plateau de Sprimont. Celui-ci domine le confluent de l'Ourthe et de l'Amblève. Il y a ici d'immenses carrières et de nombreux fours à chaux, qui occupent beaucoup d'ouvriers.

La voie signalée passait par les hameaux de la Préale, Presseux, Lincé et Lille, etc. Il est évident qu'aujourd'hui nous avons des moyens de locomotion plus modernes.

Nous connaissons un petit ruisseau à Poulseur. Il porte de nom de Embierie et se jette dans l'Ourthe.

Concernant l'église, elle fut consacrée en 1090, et en 1736, c'était, croyons-nous, plutôt une chapelle. Elle est signalée parmi tes 25 temples paroissiaux desservis soit par un vicaire, un recteur ou un chapelain. L'église actuelle a été reconstruite en

1844.

Altitude: 98 m. Distances: 29 km de Huy, 14,5 km de Nandrin, 5 km d'Esneux.

Population: 1890: 798 - 1910: 1.237 - 1961: 1.687 - 1976: 1.786.

Rahier

Le village de Rahier appartient à la province de Liège. Est situé à 35 km de Verviers, 15 km de Stavelot, à 5,5 km de Chevron. De la station de Stoumont, il y a 5,5 km. Pour s'y rendre, prendre de cette station la route de Stavelot, puis à droite la route de la Liègne. Au-delà du pont de l'Amblève, prendre la route montant vers Xhierformont. Cette voie nous mène à Rahier en passant par Xhierformont. Au-delà de ce dernier hameau, on laisse à droite une curieuse butte, où émergent des schistes rougeâtres: c'est le «Rouge Thier» se trouvant à 395 m d'altitude.

Ceux qui veulent grimper sur ce sommet pourront y admirer un panorama grandiose embrassant Stoumont, Xhierformont, Chession, Lorcé, Chevron, Froidville, Neuville, Rahier et la montagne de Brume.

Une route parcourant le plateau découvert laisse Neuville à droite et aboutit enfin à une route perpendiculaire. Si on prend à gauche, Rahier est à deux pas.

Rahier, un beau village ardennais, sur une terre classique, ordonnée, équilibrée. Bien d'aplomb sur des assises qui plongent dans le sol, les fermes, ramassées autour de l'église, offrent aux vaines morsures du temps leurs grès chauds coiffés d'ardoise.

Rahier est une très ancienne localité jadis de l'abbaye de Stavelot.

À la fin du XVIII^e siècle, le territoire stavelotain était divisé en trois districts. Rahier se trouvait au centre avec Chevron, Bra, Lierneux, Odeigne, etc. Ces circonscriptions formaient la base de l'organisation fiscale du pays.

Lors de la Révolution de 1789, la population refusa de se soumettre aux diverses prestations pécuniaires que lui imposaient les lois et les coutumes de l'ancien régime. Il y eut des troubles et cela devint général. Rahier comme d'autres n'accepta plus de solder les rentes foncières qu'exigeait l'abbaye.

On conçoit le malaise qui régnait à cette époque dans toute la principauté.

En 1792 eut lieu une assemblée qui se réunit à Theux. Au nombre des présents on comptait Bodeux, Rahier, Stoumont, Chevron, Lierneux. Dans un manifeste, il est rappelé d'abord quelques-uns des principes de la Révolution. Les mandataires proclamaient la réunion de leur pays à la France, sous bénéfice de ratification par leurs commettants. Les communautés une fois consultées, l'assemblée devait se réunir à nouveau pour prendre connaissance des résultats de ce référendum.

Cette seconde session fut fixée au 7 janvier 1793; le comité provisoire prit acte de l'adhésion du marquisat de Franchimont unanime, des communautés de Ferrières, Xhoris, Rahier, Bra, etc.

Ces vœux représentaient-ils l'opinion de la population? Il est bien difficile de le dire.

La seigneurie de Rahier appartenait directement au Prince-Abbé de Stavelot. C'est lui qui nommait les membres de la Cour de Justice du village.

La mairie héréditaire avait comme titulaire la famille noble, les de Rahier dont certaines tombes existent à l'église.

Les seigneurs du lieu y régnèrent dès le XII^e siècle et conservèrent les attributions jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Les ruines de l'ancien château sont encore visibles actuellement.

Rahier est un centre agricole. On exploita jadis les mines de manganèse de son voisinage, sur la Liègne; mais cette industrie a cessé d'exister.

Une foire se tenait au village le jour de la Saint-Denis. Elle fut supprimée par l'abbé de Facombière (Stavelot), en 1289, parce qu'elle était une cause continuelle de querelles et de meurtres.

La superficie de la commune est de 1.432 ha. L'altitude ne dépasse guère 300 m.

La seigneurie de Stavelot, dont dépendait Rahier, appartenait directement au Prince-Abbé qui nommait les membres de la Cour de Justice du village. La charge de maieur était une charge héréditaire et relevait en fief de la Cour de Stavelot.

Rahier est cité «Rahieres» dans la liste des possessions de l'abbaye, sous Wibald, en 1136. On cite également «Rahiens, Rahirs» en 1131, «Rahir» (1688-1694). Sur une pierre funéraire en l'église de Waha (Marche), on lit «Rahiere».

Rahier possédait un château dont les ruines sont encore visibles actuellement et qui appartenait à une noble famille portant le nom de l'endroit, les de Rahier.

Au XIII^e siècle, elle appartenait à Antoine de Rahier. Henri de Gueldre, évêque de Liège et abbé de Stavelot, connaissant les mérites de son vassal, lui donna la conduite de ses troupes et le fit maréchal de son armée vers l'an 1255. Sa descendance mâle conserva la maieurie, ainsi que dit plus haut, jusqu'à la Révolution.

En 1436, Henri de Rahier était châtelain de Logne. Il est cité en outre Agnès de Rahier, Godefroid de Rahier. Signalons Gilles Ferdinand de Rahier (1679), qui appartenait également à cette vieille famille de la Principauté de Stavelot. Au Musée de cette dernière ville, il existe une taque portant ses armes: «de gueules (rouge) à 3 forces (ciseaux pour tondre les moutons), d'argent, les bouts en bas».

«Vers la fin du XVII^e siècle, Guillaume de Rahier, seigneur de Fraipont, se qualifia seigneur de Rahier, ce qui provoqua des protestations au chapitre de Stavelot, et donna lieu à des procès devant le Conseil de la Principauté abbatiale, puis devant la Cour Impériale.» (Poncelet)

Hellin de Rahier, suivant un document, fut moine de l'abbaye de Stavelot (Hellinus de Rahier, monachus nostre congregationis).

Le dernier seigneur de Rahier mourut vers l'an 1809.

L'église du village contient des tombes de cette noble famille.

L'ancien sceau échevinal était celui-ci: «Écu à trois fasces de retondeur. Casque cimier: un bouc issant. Légende: de Rahier, A.E.E. 25 avril 1678.» Époque: XVII^e siècle.»

Le blason de la commune de Rahier qui fut admis par arrêté royal du 1^{er} février 1957 est celui-ci: «De gueules à trois fasces d'argent, les bouts en bas. L'écu sommé d'un heaume d'argent aux lambrequins de gueules et d'argent. Cimier, un cerf issant de gueules.»

Outre les cours d'eau, la Liègne et l'Amblève qui coulent poétiquement aux abords de la commune, citons des ruisseaux parcourant le territoire.

MAILLEN. À sa source au chemin de Froidville à Rahier. Nous avons trouvé «Moulin»; s'agit-il du même ruisseau? Il n'a pas grande importance puisque son parcours est limité à 900 m. Il se jette dans la Liègne au moulin de Chevron, limite de Rahier.

FAGNE MAGRITTE. Ce ruisseau est un affluent de l'Amblève à Rahier. Près de son confluent, il est relevé un endroit dit «Pierreux». C'est probablement l'ancien nom du ruisseau. Or, on trouve dans un document de 1554, la mention suivante: «Il a toute juridiction en la rivière l'Amblève, dès le rucheau appelé le Perreul jusqu'au rucheau appelé le

Quarreu.» (Charte du château de Bolland)

CHENEUX. Sa source à Rahier, à la limite de La Gleize. À 2,4 km rejoint La Gleize-Cheneux. À 3 km au ponceau du chemin de fer. À 3,2 km se jette dans l'Amblève.

LE ROANNAY. Il passe au village de Roanne à qui il doit son nom. (Rona, Rodena, XI^e et XII^e siècles)

HORNAY. Affluent du Fagne Magritte à Rahier.

LAIDRY. Mentionné dans le dictionnaire géographique de Vandermaelen.

ONEUX. Ruisseau cité également par Vandermaelen, mais qu'on ne trouve pas sur la carte.

LAID CHÊNE. Source à Rahier dans le bois de la Levée. Après 700 m de parcours rejoint le sentier du village et celui de Martinrive (1,4 km). Limite de La Gleize (2,1 km). À 2,5 km, confluent du Hornay et celui de Magritte (3,2 km). Se jette dans l'Amblève au ponceau du chemin de fer. Le Laid Chêne est aussi appelé Fange.

Rahier cache les restes de son moulin au bord de la Lienne. Les ailes en sont brisées, les moyeux se décomposent, il est en ruines. Sa place est marquée dans l'histoire locale.

Comme beaucoup de moulins ardennais, l'un après l'autre, ils se sont tus. L'eau qui l'alimentait est sans âme et sans voix. Avec sa disparition, un peu de poésie de chez nous s'en est allée.

L'église de Rahier est dédiée à Saint-Paul. En 1735, il existait à côté des temples paroissiaux, des chapelles desservies par un vicaire, un recteur, un chapelain. À cette date, on en dénombreait 25 dans la Principauté de Stavelot et notamment une à Rahier.

Anciennement, la chapelle dépendait de l'église de Bodeux. Ce fut le cas jusqu'en 1803. Les fonts baptismaux de l'église actuelle sont ceux de l'ancienne chapelle; ils appartiennent au style roman du XII^e siècle.

Les villages de Chauveheid et de Neucy relevaient de la chapellenie de Rahier qui jouissait en fait de tous les droits des églises paroissiales. «Un bénéfice simple, dédié aux Saints Anges, fut fondé à Rahier en 1718. Comme la plupart des localités ardennaises, le village possédait au XVIII^e siècle une marguillerie dont le prêtre titulaire donnait l'instruction à la jeunesse.

» Le 21 juin 1708, l'Archidiacre d'Ardenne fit la visite de la chapelle de Rahier, dont le recteur amovible était nommé par le curé de Bodeux. La chapellenie comptait alors environ 300 communicants. » (D'après l'Archidiaconé d'Ardenne)

Parmi les arbres remarquables classés par la Commission des Monuments et des Sites, citons le chêne pédonculé de 5,35 m de tour, croissant aux environs du cimetière de Rahier (classement mars 1939).

Le village de Rahier fut touché par la guerre 1940-45: sur les 162 maisons, 39 furent touchées.

Quelques noms de lieux: Pira Cortils - Prés du Moulin - Lonneux - Laid pré - El Sesenne. Au sujet de Fange: Fange de Keu - Grandes Fanges.

Situation de lieux: Sur les Heids - Devant les Priesses - dessus Xhéroire - Devant la Ville - Sur les Zoulains, etc.

Population: 1806: 451 - 1846: 521 - 1910: 544 - 1961: 282 - 1976: 216.

Sougné-Remouchamps

La commune de Sougné-Remouchamps est située à 27 km de Liège, 6,5 km de Louveigné, dont elle dépend au point de vue de la justice de paix. Ainsi que l'écrit un guide touristique,

c'est un des plus délicieux villages du pays de l'Amblève.

Cette rivière traverse tout son territoire, qu'elle draine par des affluents nombreux, au cours tourmenté. La vallée principale, encaissée, encombrée de blocs chaotiques à Quarreux, s'élargit une première fois à Nonceveux, où la rivière murmure doucement sur un fond caillouteux.

Dans une contrée unique de splendeur naturelle, Remouchamps forme en effet un coin de toute beauté bénéficiant d'une nature extrêmement variée.

La commune comprend plusieurs hameaux séparés de celle d'Avwaille par arrêté royal en date du 17 novembre 1919. L'Administration communale a été définitivement constituée le 1^{er} janvier 1921.

Elle s'étend sur une longueur de 15 km et offre de grandes différences d'altitude. Son point le plus bas vers Aywaille est la cote 125 m et son point le plus élevé, au hameau de Ville-au-Bois, c'est-à-dire à la bordure des Hautes Fagnes, est à l'altitude de 510 mètres. La différence de niveau est donc de 385 mètres.

Le hameau de Sougné fut jadis, selon quelques historiens, le chef-lieu des seigneuries, une des 24 peuplades de la Gaule Belgique mentionnées par Jules César, et vassaux des Trévirien.

C'est à Remouchamps qu'on visite les grottes célèbres qui, avec leur navigation souterraine, offrent une des plus extraordinaires curiosités de l'Europe. La grotte est composée de trois excavations superposées (grottes supérieures, intermédiaires et inférieures).

Ayant un développement de plus de 1.500 m, la durée de la visite exige 1 h 30. Toutes les salles sont admirables.

LE NINGLINSPO

Le Ninglinspo est un ruisseau enchanteur qui, en raison des nombreuses cuves et chaudières qui s'échelonnent sur tout son parcours, est appelé «Vallon des Chaudières». La colline voisine se ronge sous l'effort des torrents; c'est une blessure qu'elle dissimule sous son sein dans la tension abondante de sa forêt; des vallons sont creusés dans ses flancs.

«Le Chiffle et Gotte, le Ninglinspo, appellation celtique, dit-on, restes d'une race disparue de ces lieux; l'eau blanche, semblable à de la neige éblouissante, descend des bois profonds; elle se répand sur des roches qui gardent encore la trace des brasiers millénaires. Des cavités s'entrouvrent que les eaux habitent. Les gens du pays nomment cela des «chaudières»; les savants ou les poètes les désignent sous de charmants vocables: le bain de Vénus, le bain de Diane; les érosions s'accomplissent; lentement, le roc est raviné; les arbres légers s'inclinent sur le torrent et le couvrent de leur ombre. Ils lui accordent une protection dont ils souffriront, car le ruisseau grossi emportera les tiges frêles qui se penchent sur lui. Aujourd'hui, une lumière caressante tombe du dôme des feuilles et elle éclaire d'un jour de vitrail ce drame qui n'a pas de fin.» (A. de Rudder, 1925)

Sur une pierre funéraire en l'église de Waha, on lit: «Sougniet».

«Étrange destinée que celle de ces deux localités, écrit le D^r Thiry. Leurs sorts furent durant des siècles séparés, malgré le vœu de la nature et le choix des habitants, qui avaient égaillé leurs maisonnettes rustiques entre l'Amblève et les coteaux ensoleillés de sa rive droite. Leurs territoires étaient répartis entre deux princes: les ducs de Luxembourg, suzerains de Remouchamps, et les ducs de Limbourg qui eurent Sougné dans leurs domaines. Les prieurs bénédictins, puis les recteurs du collège des Jésuites à Luxembourg furent seigneurs de Remouchamps, tandis que le «châtelain» de Sprimont administrait Sougné, au nom de ducs de Brabant et de Limbourg. Et pourtant la conque, où s'arrondit un vaste méandre de la rivière

re, semble à l'observateur averti ne contenir qu'une agglomération.»

Les armoiries de Sougné-Remouchamps (arrêté royal du 7 juin 1932): «D'argent au lieu de gueules à la queue fourchue passée en sautoir, armé, lampassé, couronné d'or. L'écu posé devant un saint Pierre d'or tenant de la dextre une clef, le parmeton en haut et tourné vers l'extérieur et de la senestre un livre fermé.»

Sougné semble devoir être interprété comme venant de «Supiniacum» (ferme sur la pente d'une colline). Remouchamps signifierait «champ de Rimwulf». (Carnoy, U.N.C.B., tome II, pp. 573-640)

Remouchamps forme, avec Sougné, une commune de plus de 2.000 habitants.

Station de voie ferrée Liège-Trots-Ponts. Autobus vers Liège et Trooz.

Distances: par route, à 3 km d'Aywaille, 26 km de Liège, 13 km de Spa, 25 km de Verviers, 58 km de Maastricht, 126 km de Bruxelles, 90 km de Namur, 51 km de La Roche.

Outre le Ninglinspo, il faut citer la «Porallée», petit torrent qui dévale en creusant des roches dures tout à fait spéciales.

La grotte de Remouchamps, merveille des merveilles, est l'une des curiosités naturelles les plus remarquables et les plus impressionnantes de l'Europe. Elle est formée de deux galeries superposées dont l'inférieure est occupée par une rivière souterraine nommée le «Rubicon».

Le touriste parcourt à pied les galeries supérieures où il est émerveillé à la vue d'un ensemble si varié de salles et de galeries ornées d'une profusion inégalée de décorations cristallines: dentelles de pierre, draperies figées, pendentifs élégants et diaphanes, stalactites et stalagmites de toutes formes et de toutes dimensions, ainsi que mille autres charmants détails.

La grotte de Remouchamps est accessible par tous les temps et en toutes saisons.

Le manoir de Montjardin est dressé sur une assise rocheuse. Cette imposante demeure de Montjardin, aux murs de pierres claires, se détache sur un versant couvert de futaies luxuriantes. Au pied, l'Amblève s'attarde... La masse grise est dominée par un donjon à haut comble effilé.

Quelques buts de promenades:

Heid de Goreux (Bois de Goreux), longe l'Amblève à une certaine hauteur, et l'on peut aboutir à Nonceveux.

Heid des Gattes. À visiter les mines du château d'Amblève, la Roche sanglante et la Corniche.

Le Chantoir de Sècheval. Le ri des Minières passe sous la route et se perd dans une agole située dans la prairie. C'est le chantoir de Sècheval. Il est établi que les eaux engouffrées ici réapparaissent dans la grotte neuf heures après.

La Vallée des Minières. Vue pittoresque sur les rochers vers les alentours.

Zeï et la Croix du Thier, en suivant la route de Spa, le chemin de Moirimont. Panorama superbe, et l'on domine la vallée de l'Amblève de Nonceveux à Quarreux.

Les Roches Crahay. Les Chantoirs d'Adseux, de Chefosse, de Grandchamps, etc. Voilà des buts d'excursion qui peuvent se multiplier à l'infini.

Souhaitons, écrit le D^r Thiry, que ces trésors de la nature nous soient conservés dans leur intégrité et qu'un utilitarisme soignant respecte leurs grâces incomparables.

Population: 1920: 1.961 - 1961: 2.223 - 1976: 2.343.

Sprimont

Sprimont est implanté parmi les incomparables vallonnements de l'Ourthe. Cet important village est situé sur la grand-route de Liège à Aywaille, Houffalize, Bastogne, Arlon, et a une origine très ancienne. Cependant la date de sa fondation, comme la race de ses habitants, restent un mystère.

Des écrivains, notamment M. Ch. Fraipont, professeur à l'Université de Liège, se sont efforcés de sortir de cette «obscurité». Ce dernier écrit à ce propos: «Cette région fut habitée par l'homme dès le quaternaire (d'après les hypothèses les plus sérieuses, elle aurait connu des habitants 30.000 ans avant la naissance du Christ), puisqu'on y a trouvé des silex taillés et des silex polis.

» Les tailleurs et les polisseurs de silex ont travaillé à Lincé et aux environs, mais les haches et les grandes pièces en phanite (variété noire de jaspe, appelée aussi «pierre de touche» employée en bijouterie pour déceler la qualité de l'or) et en grès ont probablement été amenées toutes taillées à Lincé.»

Nous devons admettre soit que les tailleurs de silex allaient assez loin chercher et travailler la matière première de leurs armes, soit qu'une partie de celles-ci provenait de relations d'échange avec des tailleurs d'une autre partie du pays...

SPRIMONT, que l'on écrivait «Spirismons» en 888, «Sprimont» en 1049 et «Sprimont» depuis 1067, a une histoire assez vaste.

La Principauté de Stavelot, à qui échet le château d'Amblève ou de Neuf-Chastel (855), ne sut guère maintenir ses droits sur ce domaine, qui passa à la famille de La Marck et fut un repaire du féroce «Sanglier des Ardennes». En 862, Lothaire, roi de Lorraine, y signa le diplôme confirmant la donation, faite par son frère, de la Terre de Sprimont, aux moines de Stavelot. En 1085, l'Abbé Rudolphe céda Amblève à Nozan de Roanne.

Ce fief releva dans la suite des ducs de Brabant. Jeanne de Brabant, suzeraine du fief, fut mise en possession de celui-ci lorsque le dernier des Roanne se fut retiré dans un cloître.

Antoine de Bourgogne céda Amblève au sire de Montjardin. De cette famille, il passa dans celle de La Marck jusqu'en 1587.

Lassés de la tyrannie des seigneurs d'Amblève, les habitants de Sprimont réunirent la somme nécessaire au rachat du château et en firent la remise au roi d'Espagne, Philippe II, qui en devint possesseur en sa qualité de duc de Limbourg.

Celui-ci, cédant aux prières des gens de la contrée, pour qui le voisinage de la redoutable forteresse avait toujours été une source de vicissitudes et de ruines, démantela le château qui ne fut plus armé.

Les ruines du fameux château, situé au sommet d'une roche à pic, constituent une curiosité et un souvenir historique. Au dire des légendes, c'était une des nombreuses résidences des quatre fils Aymon.

Il paraît à peu près certain que le roi Lothaire en fit un palais royal, où fut plus tard enfermé Grifon, fils de Charles Martel, que la prise de Laon avait mis à la merci de ses frères.

Le plateau de Sprimont fut le théâtre en 1794, du principal épisode de la bataille d'Esneux; le combat de Sprimont ou de la «Heid des Gattes». L'aile droite de l'armée française, par Schérer, passa l'Amblève à Aywaille et à Sougné et s'élança à l'assaut des hauteurs sous le feu plongeant d'une formidable artillerie. Les volontaires de Marceau, qui commandait l'un des trois corps d'attaque, escaladèrent, l'arme aux dents, la muraille rocheuse qui forme l'assise du plateau à pic sur la rivière, entre Aywaille et Sougné, et allèrent sabrer sur leurs pièces les artilleurs de Latour. Celui-ci fut rejeté sur Theux, tandis que la gauche française, opérant vers Esneux et Comblain, achevait la déroute de l'armée autrichienne.

Le contexte historique de cet épisode militaire est très

connu.

Le Docteur Thiry d'Aywaille évoqua les souvenirs historiques, très documentés, dont Sprimont fut le théâtre. (La bataille de Sprimont. Librairie Falk, Bruxelles, 1935)

Sprimont fut éprouvé pendant la guerre 1914-1918, et tout particulièrement le hameau de Lincé. Un honorable habitant, qui s'occupait avec succès de l'histoire régionale, vit une partie de ses documents et archives, irrémédiablement perdue dans l'incendie de l'habitation qu'il occupait. Quelques papiers furent cependant épargnés et parmi ceux-ci il est un document manuscrit qui nous a été confié. Il est daté du 5 août 1787 et relatif à la nomination de François-Marie Thérèse, baron de Bossart, comme capitaine-commandant du contingent militaire de Stavelot dans les troupes du comte de Westphalie. Conservé dans les archives de ses descendants, la famille de Bossart à Lincé-Sprimont.

«Jacques, par la grâce de Dieu, Abbé des monastères de Stavelot et Malmédy, prince du St Empire, comte de Logne, etc. Sur le rapport qui nous a été fait du zèle, de la capacité et de l'expérience du sieur François Marie Thérèse, baron de Bossart, voulant lui donner des marques de notre bienveillance, nous, le «nommons» et déclarons par les présentes, capitaine-commandant de notre contingent militaire dans les troupes du louable cercle de Westphalie avec les «honneurs», les avantages et le rang y attachés; voulons et respectivement recommandons, qu'il soit considéré en cette qualité, en tous lieux et par toutes «personnes» qu'il appartiendra. Donné à Noirefontaine le 5 août 1787. Signé: Jacques. Par son Altesse, Simonin, secrétaire, suivi du sceau du Prince-Abbé.»

L'église de Sprimont est du XII^e siècle, mais elle a subi de nombreuses restaurations à diverses époques, notamment au XVII^e siècle, à la suite d'un incendie.

Il reste encore aujourd'hui d'anciens vestiges très remarquables, des pierres tombales de nobles familles, des statues très belles, un mobilier du type XVIII^e siècle, les autels latéraux ornés d'armoiries, chaire de vérité en bois sculpté, etc., en résumé une église, véritable relique du passé.

On peut voir un temple protestant évangélique et le château de Xhignez sous les frondaisons.

À Chauxhe, l'ossuaire a livré les restes de 28 sujets entassés dans un espace très réduit. Il s'agissait d'une crevasse naturelle formant une anfractuosité de 2 m de profondeur sur 1 m de largeur, ouverte dans le calcaire carbonifère inférieur. On n'a trouvé qu'un seul objet de mobilier funéraire, un beau stylet en os de 10 cm de longueur.

LINCÉ, une autre dépendance de Sprimont: «Beau village, où vous comprendrez l'indéfinissable liaison des générations donnant à un terroir cette atmosphère particulière et exclusive aux villages de vieille souche. Cette emprise ne vous abandonnera pas, vous la suivrez sous les murailles de l'antique maison-forte de Xhignez et en vous engageant sous «l'ârvô» de la ferme du château, vous en saisissez toute l'intensité.

» À Lincé, les puissantes portes des granges, aux rustiques linteaux de chêne, tout en gardant jalousement de riches moissons, n'ont pas cet aspect hautain que nous décelons lors de la traversée de tels villages aux destinées agricoles.» (D'après André Nélisten)

Lincé connut des journées tragiques les 5 et 6 août 1914. Dans la commune, 40 personnes ont perdu la vie, soit massacrées par petits groupes, soit assassinées isolément.

Presque tous les habitants qui ne s'étaient pas enfuis, furent maltraités, une dizaine d'entre eux ont été gravement blessés par les balles et les baïonnettes allemandes.

Plus de 50 immeubles ont été détruits par le feu et la locali-

té entière a été mise à sac.

Le château d'Amblève, dont il a déjà été question, se dresse au bord de l'eau, sur la rive droite en face des forges et usines de Raborive, à une demi-lieue d'Aywaille.

Le manoir présente sa paroi nue comme une table d'ardoise, couronnée de murailles déchiquetées. On arrive, à travers l'amoncellement des ruines, à cette pointe extrême au bord d'un abîme effrayant. Remarquez un trou carré, creusé dans le roc; c'était, dit-on, la place du gibet. Un bel endroit: ceux qu'on pendait ici étaient assurément pendus haut. Le versant opposé à l'entrée offrait une promenade ravissante par des sentiers dégringolant dans un fond boisé, et que l'ouverture d'une carrière a sacrifiée.

Au pied du château, à Raborive et Martinrive, le fameux champ de bataille entre Neustriens et Austriens.

La forteresse a une histoire peu marquante, mais extrêmement vénérable, puisqu'elle remonte au VIII^e siècle. Neufchâteau (novum castellum), maison royale, où fut enfermé Griffon, troisième fils de Charles Martel, réclamait l'honneur d'avoir reçu l'infortuné prince. Les termes «Novum Castellum juxta Arduennam» restent à interpréter. Le premier s'applique sans conteste aux deux localités, le second peut s'y appliquer également, attendu que, ici comme là-bas, nous sommes aux confins de l'Ardenne. Le chroniqueur a justement négligé de préciser le côté. Il en résulte que ce fait historique, estime Jean d'Ardenne, dont on essaierait vainement de se dissimuler l'importance, ne peut guère être élucidé que par la découverte d'un autre texte. Les savants font d'actives recherches à cet effet et nos vœux les accompagnent.

Après des fortunes diverses, le «neuf chastel» faisant partie de la Terre de Sprimont, duché de Limbourg (au-delà des bois), vint comme tant d'autres châteaux, en possession des La Marck. En 1587, il fut réuni au domaine royal. Finalement, le manoir inoccupé, devenu inutile, fut détruit par les habitants.

RUISSEAUX

WARNOUMONT. Ruisseau de la commune de Sprimont, qui se perd dans une caverne à Hodechamps.

BELLE FONTAINE. Affluent de la Haze à Sprimont.

LAID FOSSE. Limite Sprimont et Aywaille, prend sa source au lieu-dit «Bolland».

BOLLAND. Autre nom probable du «Laid Fossé».

FOND DES BAGES. Prend source au fond de Wazai à Sprimont, et se jette dans l'Amblève non loin du château de ce nom.

RANWAY. Naît au hameau de Ranway à Sprimont, se dirige vers Alsent, autre hameau de la même commune, où il se perd sous le sol.

HAZE. Source à Sprimont et vient se jeter dans l'Ourthe à Esneux. En 1277, on écrit «Haste» (t. II, p. 288, archives de Stavelot).

Population: 1806: 2.343 - 1846: 2.943 - 1910: 4.544 - 1961: 3.870 - 1976: 4.172 - 1977 (fusion): 9.142.

Stoumont

Village du canton de Stavelot (à 14,5 km), «Stoumon» (orthographe 1711) est situé à une altitude de 563 m à la pierre de base du signal géodésique, à la motte de terre (dite «la pyramide»). Un village pittoresque qui a conservé des maisons et des fermes d'un autre âge, qui s'éparpillent au hasard de la côte; une vallée profonde où l'Amblève chante entre les collines boisées et qui serpente scintillante, sinueuse, paresseuse; des hameaux tranquilles disséminés tout alentour.

Non loin de là, voici les «Fonds de Quarreux». Des pierres

fantastiques s'accrochent aux flancs des collines et la rivière en est encombrée.

La tradition populaire attribue une origine diabolique à ces blocs.

« Elle prétend qu'un meunier, fatigué des débordements de l'Amblève qui endommageait sans cesse son bien, vendit son âme au diable, à la condition d'obtenir un moulin à vent. Satan se mit au travail et promit de livrer son ouvrage certain jour, avant le chant du coq. Mais la meunière avait surpris le secret de son mari. Peu avant l'achèvement de la bâtisse, la paysanne se faufila dans le nouveau logis pour y réciter force patenôtres.

» À l'heure dite, le malin ne put donner le moulin en bon état de marche. Furieux, Méphistophélès, d'un geste, fit crouler le fruit de ses veilles, dispersant les pierres parmi monts et vallées. » (G. Lapoort - Histoire racontée dans « Bellem »).

Et ces pierres sont encore là !

Stoumont est un endroit pittoresque et charmant, doté de sites admirables dignes de la demeure d'un dieu. Que d'imprévu, d'agréables surprises, surgissent tout à coup devant le touriste.

En remontant très haut, l'histoire nous apprend que Stoumont et la baronnie de Froidcour relevaient en fief de la cour féodale de Stavelot.

Eugène de Seyn écrit que l'un et l'autre étaient en possession de Gofin de Froidcour vers l'an 1300. Une de ses descendantes, Marguerite de Froidcour, épousa Henri Grégoire de Sart de Jalhay, échevin de Liège. Ils laissèrent un fils appelé Henri Grégoire de Sart comme son père. Il fut seigneur de Froidcour et mourut sans enfant.

Après lui, on trouve en 1581, Robert de Lynden, seigneur de Froidcour et de Stoumont qui mourut en 1610. Il était fils de Thierry Lynden et de Marie d'Elderen, dame de Sart. La seigneurie resta dans la famille de Lynden jusqu'au XVIII^e siècle.

Marie-Joséphine d'Aspremont-Lynden épousa en 1710 Frédéric d'Eynatten, seigneur de Harzé. Ce dernier donna sa seigneurie de Harzé à Louis-Ignace de Rahier. Stoumont et Froidcour passèrent aussi à cette famille probablement vers la même époque. Marie-Antoinette de Rahier, épouse du comte Woenstenraedf, la possédait en 1793.

Stoumont avait une Haute Cour de Justice.

La localité possédait une chapelle dédiée à saint Hubert et érigée par les habitants vers 1750-51. La paroisse créée en 1803 ressortit depuis lors du doyenné de Stavelot. L'église qui existait lors de la dernière guerre a été détruite. Reconstituée, elle a été consacrée en juillet 1948.

Outre la destruction de l'église lors de l'offensive von Rundstedt en décembre 1944, on déplora celle du préventorium. Aujourd'hui, l'établissement est reconstruit. Complexe médico-social recueillant les fillettes et jeunes filles, les garçons jusque 21 ans. C'est une initiative généreuse, s'occupant avec dévouement de notre jeunesse menacée par le bacille de Koch, l'espèce de microbe qui est, comme on dit, l'aguet invisible de la tuberculose.

D'autres ravages causés par la dernière guerre sont à signaler : 8 tués, 2 blessés, et sur 124 maisons, 104 furent touchées.

Quelques ruisseaux sillonnent la commune : l'Amblève déjà citée, le « Noron Rhuy », un filet d'eau ayant sa source à Monthouet, à 800 m de Stoumont, rejoint la route de Liège à 1,9 km, confluent du Targnon à 2,2 km, embouchure dans l'Amblève (2,5 km).

Le « Chefna » limite Aywaille et Stoumont, rejoint la même rivière à Quarreux. Le « Haveru » qui prend sa source au lieu-dit du même nom. Le « Makainhay », affluent du Warnomont. Le « Targnon » dont le cadastre le désigne « Jeanruy » à sa sour-

ce sur la Fagne, au-dessus et au nord du bois Sainte-Anne. Son cours est de 4 km pendant lequel il fait mouvoir un moulin à farine (est-ce encore la cas ?), et va se jeter dans l'Amblève un peu au-dessus du hameau de Targnon, commune de Lorcé (8,5 km). Son embouchure est sur la rive droite et celle de la petite rivière de la Lienne, sur la rive gauche de l'Amblève.

Stoumont possède une station de chemin de fer à 4 km du centre, sur la ligne Liège-Vielsalm-Luxembourg. De là une montée vous conduit au village, pour atteindre La Gleize à 3,5 km. La route coupe le plateau de Stoumont à La Gleize par Froidcour et la chapelle Sainte-Anne, très ancienne, refaite au XVII^e siècle, entourée de hêtres magnifiques, coin ravissant qui tenta de nombreux peintres.

À citer parmi les dépendances ou hameaux, Amon Thonet, Moulin Naze, Pixherotte, Pré Renson, Quarreux, Belleville et Zabompré.

L'Amblève que l'on admire des hauteurs exécute ici une série de méandres capricieux, pour remonter au confluent du Roannay.

Dans ces gorges, qu'il est difficile de suivre, on croise le chemin de Rahier (7 km), au pied de Cheneux et Monceau, tout près, la Vaux Renard, vieille seigneurie, ferme à girouette.

Le hameau de la Venne est accroché sous La Gleize.

STOUMONT. Ses maisonnettes s'éparpillent ou se groupent sur un sol inégal, à la limite des hautes bruyères et des pentes boisées dévalant à l'Amblève. La grand-route traverse sa partie supérieure, laissant à gauche les ruelles déclives et, à droite, le hameau contigu : Hansout.

Des détails par un « bulletin touristique ». Le chemin de Spa s'en détache à droite en coupant le ravin de Nomon. À droite : Monthuet.

Tout près, une construction saugrenue, pareille à un fortin, sur une butte désolée, semée de cailloux : caprice de quelque maniaque.

C'est le chemin de grande communication n° 95 de Stoumont à Spa par Desnié avec bifurcations à travers le bois de la Lébiolle, vers Creppe : le n° 106 de Spa à Stoumont par La Gleize.

Par le ravin boisé du Chefna, on aboutit en aval à Quarreux, et de là on peut rayonner vers la Lienne, vers La Gleize, vers Rahier, et la ferme de Vaux-Renard, vers les vallons agréables, et on admire les scintillantes richesses qui rutilent sous le ciel serain et radieux de notre Ardenne.

Stoumont (on écrivait « Xstoumont » au XVI^e siècle, c'est-à-dire le « Monfier raide » (Carnoy : O.N.B. tome II, page 659) est une ancienne seigneurie où il y avait une haute cour de justice dont on appelait à celle de Stavelot. La baronnie de Stoumont appartint longtemps à la famille de Froidcour, qui possédait un sceau spécial, représentant une femme tenant un enfant dans les bras, que l'on a prise pour la Vierge, mais qui vraisemblablement doit être sainte Anne à qui Guillaume de Froidcour avait fait ériger une chapelle en 1556. (Poncelet, S.L p. 146)

Au moment de donner des armes à la commune de Stoumont, le conseil héraldique préféré, aux armes de Guillaume de Froidcour, écartelés Reifferscheidt et Salm, l'écu d'or à la bande de « gueules » (un des émaux du blason, rouge, est figuré dans les dessins par des traits verticaux), et à la bordure de même des Froidcour de la première race.

Stoumont, qui possédait une cour échevinale en 1465, fut doté d'une chapelle dédiée à saint Hubert et érigée par les habitants vers 1750-51. La paroisse de Stoumont, créée en 1803, ressortit depuis lors au nouveau doyenné de Stavelot.

Population : 1806 : 533 - 1846 : 544 - 1910 : 574 - 1961 : 478 - 1976 : 541 - 1977 (fusion) : 2.374.

Tilff

Tilff est un endroit favori, avec Esneux, de la villégiature liégeoise. Celle-ci d'ailleurs a gagné progressivement tous les bords de l'Ourthe inférieure, jetant des villas et des maisonnettes de plaisance le long de la rivière et sur les coteaux riverains. Ici la vallée est étroite, encaissée entre les versants boisés. L'Ourthe serpente dans les prairies, tantôt près de la voie ferrée, plus loin contre la montagne.

«Autrefois, il y a de cela quelque 50 ans, se rendre à Tilff était une expédition remarquable qui ne pouvait être entreprise par tout le monde. Mais les temps ont changé et Tilff n'est plus qu'à quelques minutes de la grande ville, du centre industriel. Et cependant, sur quelques kilomètres de parcours, quel changement dans le paysage. Le brouhaha de l'industrie a fait place au calme champêtre; les usines ont disparu et, entièrement entourée de collines boisées, Tilff niche dans un creux tandis qu'au sommet des crêtes voisines, châteaux et maisons de campagne semblent attendre des amis.» (Pr. de Liège, oct. 1953)

La cité de Tilff a-t-elle son histoire? Sans aucun doute; mais jusqu'à présent nous n'avons trouvé en fouillant les archives, les documents, les auteurs, que des renseignements fragmentaires.

Nous savons que Tilff a été la demeure de divers chevaliers qui portaient le nom du lieu. Ils y possédaient une tour ou château. Nous ignorons s'ils avaient blasons et armoiries.

Citons le château de Brialmont bien connu et situé sur le roc et grotte du même nom, qui fut certainement témoin de bien des événements.

En consultant Eug. de Seyn, Jourdain, Van Stalle, nous apprenons qu'il fut construit en 1260, par Eustache de Hamal. Il resta dans la famille jusqu'en 1544. On ne sait pas à quelle époque il fut démoli. Le château actuel paraît dater de 1739 et doit avoir été édifié par Ch. Antoine de Grady, évêque suffragant de Liège qui mourut à Brialmont en l'an 1767. Il resta dans la dernière famille jusqu'à 1860. La propriété fut occupée par M. Mélotte.

On remarque dans le parc une statue de saint Jean Népomucène qui devait se trouver autrefois sur l'un des ponts de Liège.

C'est une ancienne propriété ayant appartenu aussi au Chapitre de Saint-Lambert à Liège. Il y existait une cour de justice.

Le château de Monceau au joli hameau de Méry déploie sa façade blanche flanquée de tourelles, dans un parc au bord de l'eau. Il offre une vue superbe du méandre de l'Ourthe sous le château de Brialmont.

Le domaine de Sainval est à citer; celui de Tilff au centre de la commune, au bout de la rampe du pont, qui a nom de Saucy ou de Sauvage. Transformé en hôtel.

L'altitude est de 75 m au seuil de l'église.

À Tilff, il y a de nombreuses curiosités très appréciées des touristes. Les fameuses grottes notamment, une des merveilles souterraines de notre pays, malheureusement mutilées, paraît-il, par trop de mains dévastatrices.

Tilff était une seigneurie appartenant au Chapitre de Saint-Lambert à Liège. Il y existait une cour de justice. Ce village fut brûlé en 1318 par les troupes de Jean de Bohême, comte de Luxembourg durant la guerre qu'il fit au prince-évêque de Liège, Adolphe de La Marck.

Il existe à Tilff un ruisseau qui porte le nom de «Fond du Moulin», affluent de l'Ourthe sur la rive gauche.

Il y a lieu de croire, écrit A. de Ryckel, que c'est à ce cours d'eau que ce village doit son nom. Le vocable «Til» est en effet très fréquent parmi les noms de ruisseaux. «Thil» ou «Thiel» est le nom primitif de la Dyle. (Kurth, Frontière, t. 1, p. 458 et Roland, Toponymie, p. 119)

On peut rapprocher le «Tiel», affluent de la Triend en Angleterre; le Teil, dans la Côte d'Or; la Tilse, qui arrose Telsit

dans la Prusse Orientale; la Thiele, affluent de l'Aar en Suisse; le Thilange dans l'Indre et Loire. La plus ancienne désignation du village de Tilff, ajoute encore A. de Ryckel, est de 1235: «Tilves» (cartulaire de Saint-Lambert), et cette forme se maintient jusqu'au XV^e siècle. Peut-être faut-il voir dans le suffixe «ves», le radical germanique qui a donné naissance au mot Vesdre, anciennement Vesera.

Si notre supposition est exacte, on aurait ici un exemple de la juxtaposition d'un radical celtique, «Tiel», à un radical germanique, «Ves».

Signalons un autre ruisseau ayant sa source à Tilff: le Baory, également un affluent de l'Ourthe. On écrit «Berwier» en 1377 (cartulaire de Saint-Lambert, t. IV, p. 528). En 1451, «Béalwire» et «Bearuwe» (archives de la Cathédrale - Cens seigneuriaux à Tilff n° 964 de 1438 à 1477).

Il existe un ouvrage «Toponymie de Tilff» par E. Renard. (À signaler également: «Tilff-sur-Ourthe, monographie de l'origine à la fin de l'Ancien Régime suivie d'un glossaire toponymique» par G. Thiriard - Ed. Petitpas, 1976.)

Outre les magnifiques promenades soigneusement repérées et signalisées par les soins du S.I., les alentours recèlent d'intéressantes curiosités.

Sur une hauteur, le château à tourelles de Colonster, manoir qui tenait autrefois toute la vallée de Tilff à Angleur et appartenait à la puissante famille des Des Prez, qui eut maints démêlés avec les évêques. Ce fut au premier Des Prez que Notger fit la bonne farce de l'emmener en Allemagne tandis qu'on lui rasait son château et que l'on érigeait une église à sa place. Le tour était fait... la tour également: elle y est encore... quand Des Prez revint. Plus tard, au XIII^e siècle, une fille de ce lignage ayant été séduite par l'évêque Henri de Gueldre, celui-ci, déposé au concile de Lyon, continua sa vie d'aventures, et, un jour qu'il chassait dans les bois de Franchimont, fut attendu par les Des Prez: l'un d'eux, racontent les Chroniques, lui fendit la tête jusqu'aux dents... Un beau coup d'épée!

Citons encore le château de l'Ancre, sur une croupe avancée, puis, au bord de l'eau, le domaine de Sainval, qui appartient à la famille Neeff.

Voir la Roche aux Faucons et l'intéressant hameau de Méry, à un coude de la rive droite de l'Ourthe, avec vue d'une part sur Tilff, de l'autre sur Esneux.

En 1251 on écrit «Merue» (cartulaire de Saint-Lambert, t. II, p. 12). En 1277 «Merry», en 1306 «Merni», en 1353 «Meriwe» (cartulaire idem, p. 29, t. III, p. 17 et t. IV, p. 177).

Le hameau de HONY n'est pas bien loin, au bord de l'eau, avec son église dominante, isolée. Un chemin monte vers Esneux, évitant la boucle de la rivière qui se projette vers l'ouest et enveloppe une presque île d'une lieue de tour. La voie ferrée, sur l'autre rive, l'évite aussi en perçant le promontoire, à l'endroit de l'isthme.

De Tilff à Angleur, on compte 7,6 km de Boncelles, 7 km de Dolembreux, 10,5 km d'Ougrée, 8 km de Plainevaux.

La superficie de la commune est de 1.027 ha et appartient à l'arrondissement administratif de Liège, au canton de justice de paix de Seraing, à l'évêché de Liège.

Nous ne devons pas manquer de signaler la remarquable grotte de Tilff qui fut découverte en mars 1837, et d'autres encore par la suite et qui continuent à proposer aux spéléologues nombre de surprises.

C'est en faisant sauter une mine que des carriers la découvrirent et elle fut jugée presque aussi belle que celle de Remouchamps.

Le premier explorateur fut le baron Beekman.

L'entrée inspire tout d'abord une horreur secrète, mais insensiblement on se familiarise avec ces objets de terreur.

Ce souterrain a un développement considérable et il faut plus de 4 heures pour le parcourir. C'est un cul-de-sac. L'entrée est à quelques mètres au-dessus du niveau de la route. C'est plain d'angusties et agrémenté de précipices.

Il y a deux grottes communiquant entre elles par un passage étroit, dit « des Ramoneurs », parce qu'il faut grimper dans une espèce d'orifice pareil à une cheminée. La première renferme les salles dites des « Harpes », des « Écharpes », des « Carapaces » ; la seconde, plus belle, aux salles plus vastes, la « Cascade », la « Baignoire des Nymphes », le « Boudoir des Muses », enfin la « Blanchisserie des Fées ».

D'autres détails d'après Jourdain et L. Van Stalle : « On y voit des salles magnifiques en forme de rotonde et dont les murs sont recouverts d'un enduit qui a tout l'éclat du diamant, des personnages, des êtres fantastiques, des touffes de fleurs, des draperies, des ciselures et des festons, qui brillent à la lueur des flambeaux d'un éclat merveilleux et une multitude de curiosités souterraines, effet naturel des stalagmites et des stalactites, qui présentent le spectacle le plus enchanteur et jettent l'âme dans la plus profonde émotion.

» On y remarque les traces d'un bouleversement terrible. Depuis la formation des premières stalagmites, les rocs sur lesquels elles reposaient se sont éboulées, et les stalagmites attachées à la crête par une de leurs extrémités, sont restées suspendues à plusieurs pieds du sol. Aucune autre grotte du pays ne présente un semblable phénomène.

» Les stalagmites primitives sont, comme partout, d'une blancheur éblouissante ; mais celles qui se sont formées depuis l'éboulement ont une couleur jaunâtre et terreuse. Elles représentent en général des carapaces de tortues, percées d'un trou rempli d'eau.

» Quelques-unes ont l'apparence de fonges aux chapeaux évasés et relevés par les bords. L'aspect est très gracieux.»

La caverne s'enfonce à plus de 500 m au seuil de la montagne et une des grottes les plus intéressantes de notre pays par la disposition de ses galeries étagées (3 étages) qui sont presque exactement superposées les unes au-dessus des autres.

Fait curieux : un lac occupe l'étage supérieur de la caverne c'est-à-dire une galerie, qui de nos jours, n'est plus occupée par les eaux courantes.

L'église de Tilff a été consacrée en 1877. Elle est de style gothique simple, comme son ameublement, maître-autel, chaire de vérité, banc de communion, etc.

Elle possède un morceau de la vraie croix qui a été remis dit-on, en l'an 1100 par Godefroid de Bouillon, à un seigneur de Tilff.

À signaler : la chapelle Sainte-Anne adossée à la colline.

Quant à celle de Méry, elle a été fondée en 1709.

L'église de Tilff fut jadis à la collation du chapitre de Saint-Lambert et fut même église-mère de celle d'Esneux.

Population : Tilff : 1806 : 701 - 1846 : 1.424 - 1910 : 3.185 - 1961 : 5.154 - 1976 : 5.431.

Trois-Ponts (Fosse-sur-Salm)

La commune de Fosse-sur-Salm, ou Fosse, comme on l'écrit parfois, est mieux connue sous le nom de Trois-Ponts, une de ses dépendances.

Le mot « Fosse » (trou d'extraction) est bien représenté en Ardenne. Il signifie selon A. Vincent, vallée de peu d'importance. Ici cela nous paraît exagéré. En Ardenne, on rencontre notamment : Lafosse (Grandmenil), Lafosse (Petit-Thier), et ceux qui connaissent notre belle contrée et mieux encore les abords du Fosse dont il est question, évoquent des sites pittoresques, qui comptent avec Trois-Ponts et Stavelot parmi les plus beaux de nos Ardennes.

TROIS-PONTS, convenons-en, a pris depuis longtemps une place marquante en raison de son importance touristique, la ligne de chemin de fer Liège-Gouvy-Luxembourg-Bâle, et les services de transports en maintes directions.

FOSSE, de la province de Liège, est situé près de la limite de la province de Luxembourg et appartenait jadis directement à l'abbaye de Stavelot. Il s'y trouvait une Cour basse, nommée par l'Abbé dont on appelait à la Haute Cour de Stavelot.

Fosse fut pillé par les cavaliers du comte de Nassau en 1574. On a retrouvé en cet endroit des vestiges d'anciennes habitations détruites par les Français au XVII^e siècle.

L'ancien scel échevinal de Fosse représentait St Jacques le Majeur, debout en costume de pèlerin, accosté de deux coquilles.

La légende porte : « S. del justice de Fosse ». Le sceau figure dans la collection de M. Jean Nassange de Stavelot.

Les anciennes chartes de l'abbaye de Stavelot donnent un inventaire, sommaire sans doute, du rôle joué par le ban de Fosse, au point de vue des institutions politiques, civiles, judiciaires, etc. Les travaux de Marlène et Durand, de Ritz, de Gachard, du professeur Haikin, du chanoine Roland, etc., sont susceptibles de fournir des renseignements aux chroniqueurs locaux.

Nous lisons dans « Province de Liège » : « Solitaire, rythmant sa vie sur celle des saisons, le village de Fosse vit en paix face à ses bois immenses. Non loin, sur un sommet dénudé, une antique chapelle veille sur les alentours. Elle est classée, de même que ses abords, par la Commission royale des Monuments et des Sites. Dédiée à saint Jacques, lieu de rendez-vous annuel des marchands de bétail et des chevaux, des mendiants et des colporteurs, elle regarde les bois de l'Hérispêche et les fonds de Bodeux. »

À partir de Bergeval, une route ondule sur le plateau de Fosse, et au-delà de ce point elle atteint une altitude d'environ 400 m, soit 200 m de plus qu'à Trois-Ponts. Inutile de dire que de beaux horizons dédommagent des peines de l'ascension.

Un sentier gravit le mamelon de la rive gauche entre la Salm et le ruisseau de Bodeux, conduit à Fosse par Saint-Jacques, remarquable, nous l'avons dit, par son antique chapelle, en restauration à l'heure actuelle.

Les dépendances : Trois-Ponts, Bergeval, Brume, Mont de Fosse, Henri Moulin et Saint-Jacques.

BRUME. Près du pont de la Salm, à côté de l'Hôtel Crismer, une route franchit le ruisseau de Bodeux, et s'élève vers le plateau de Brume, avenante et agreste bourgade qui domine le mamelon boisé de Berneusheid. De beaux points de vue apparaissent au fur et à mesure qu'on gravit la côte. À Brume on voit, à demi cachée sous le feuillage d'un tilleul gigantesque, une très jolie chapelle en moellons irréguliers et dont les fenêtres sont encadrées de bois. Un clocheton à six pans ajoute au cachet de ce petit édifice campagnard.

Parmi les collines d'Ambève, au confluent de la Salm, c'est TROIS-PONTS, qui dépend de Fosse-sur-Salm, qu'on appelle aussi Fosse-sur-Salm. Ce hameau, devenu important, doit son nom à trois ponts de pierres qui y existent de temps immémorial, un sur l'Ambève, un sur la Salm et un troisième sur le ruisseau de Basse-Bodeux.

Le hameau s'est développé plus particulièrement que le village dont il dépend, perdu tout là-haut sur le plateau à une lieue des grandes communications.

« Il y a 40 à 50 ans, Trois-Ponts avait à peine une demi-douzaine de maisons, lisons-nous dans un ancien bulletin du « Touring-Club ». On n'y voyait alors, en sus d'une vieille

auberge, qu'un couple de fermes et le moulin, qui était alors une scierie. Le reste du hameau n'était pas né, notre grand pont sur la Salm n'était qu'un pont caduc pour piétons, à côté duquel les véhicules passaient à gué... Depuis 1890, existe une chapelle paroissiale; bientôt: une église!»

C'est la création des lignes de chemin de fer qui a fait sa prospérité. Quatrième station de Spa à Luxembourg, ligne Liège-Gouvy-Luxembourg.

«Ici, écrivait naguère E. Grasser, un poteau signalisateur émerge d'un pied d'aubépine et c'est le départ de la promenade vers Brume. Là-bas, ce sont les points de départ pour les charmantes promenades le long de l'Amblève et de la Salm, vers Coo et sa cascade, jusqu'au Ninglinspo, vers les bois de Rahier, la Fagne ou la vallée de la Lienne, jusqu'à Stavelot, Aisomont, Henumont, Spineux, Logbiermé, la source du Noir Ruy, Grand-Halleux, Vielsalm ou Petit-Thier...»

L'exposition permanente de la Faune Ardennaise groupant tous les animaux du pays dans le cadre réel, constitue une innovation heureuse qui d'emblée a rencontré un grand succès.

SAINT-JACQUES. - Un hameau de la commune, situé sur les hauteurs voisines. Son origine remonte au XI^e siècle, dont la cour de justice, les gibets et plus récemment la vieille église quatre fois rebâtie puis écroulée sous von Rundstedt en sont témoignage.

Saint-Jacques est un écart, dans les plateaux, tout contre une forêt qui autrefois l'englobait, loin des villages de Grand-Halleux, de Fosse, Basse-Bodeux, Brume, Trois-Ponts, Bergeval et Dairomont qui l'entourent.

Au sud de Trois-Ponts, dans la fourche des routes de Vielsalm et de Basse-Bodeux, un chemin sur la crête qui sépare de la Salm le ravin portant ce nom, s'élève à Fosse et à la chapelle Saint-Jacques renommée autrefois par les arbres vénérables qui l'entouraient, un cadre vraiment poétique, qui a disparu.

L'existence d'une chapelle en cet endroit est déjà connue en 1131. Elle dépendait alors de l'église de Wanne où l'on voit encore au XVII^e siècle que le desservant était commun.

On rebâtit l'église en 1861, remarquable par son site et son complet isolement de tout hameau.

C'est en 1803 qu'elle fut reconnue comme église paroissiale indépendante. Elle fut consacrée par Sa Grandeur Mgr Doutreloux, en 1888.

Comme nous l'avons écrit, l'église, par suite de la dernière guerre, subit d'importants dégâts. Très délabrée, elle présentait un danger public.

Le bourgmestre de la commune, par un décret du 10 août 1953, décida la fermeture. Gros émoi parmi la population contrainte par la suite d'assister aux offices dans une baraque de planches. Cette situation ne pouvait durer et la décision des autorités compétentes, trop longtemps attendue, vint à son heure.

Autrefois, l'église était entourée de chênes antiques. Bien peu existent encore aujourd'hui.

Le dimanche 28 octobre 1962 eut lieu la pose de la première pierre de la nouvelle église en présence de Mgr Malmendier, Vicaire général de S.E. Van Zuylen.

Le dimanche 20 décembre 1964, c'est la consécration de la nouvelle église. La cérémonie eut lieu en présence de Mgr Van Zuylen. M. le curé Simon Hardz prit possession de l'église. Elle est très bien, simple, en moellons d'arkose régionaux, avec sa flèche tronçonnique de 18 m de hauteur.

Une seule route venant de Bergeval, aboutit en cul de sac à Saint-Jacques.

«On y remarque, écrit le D^r P. Lomry dans les «Annales de l'Institut archéologique de Luxembourg» (1931), une source

abondante et intarissable, dont les eaux claires se dirigent au Nord-Ouest et se rendent dans le rux de Mez, qui descend dans la Fange de Fosse et se rend dans le Balleux, affluent de la Salm. Au Nord-Est de Saint-Jacques, près de Dairomont, prend sa source le Restouverne qui dévale ses eaux aussi dans la Salm à Trois-Ponts. Et sur le versant Sud-Ouest de la colline prend naissance un troisième ruisseau, le Zase (dénomination qui n'est plus connue que des plus anciens habitants de Grand-Halleux), qui s'amène à Grand-Halleux, également dans la Salm; ce ruisseau sort d'une fange relativement grande, désignée par les habitants aujourd'hui «A zès fagnes» (aux fanges) et autrefois «A za zès fagnes».

Quelques détails encore sur les ruisseaux sur la commune de Fosse-sur-Salm.

Parmi ceux passant à Trois-Ponts, à citer le **Bodeux** qui vient de l'étang de Gérard Wé, qui se jette dans la Salm à Trois-Ponts. Cette dernière rivière, d'une certaine importance, rejoint l'Amblève à Trois-Ponts également.

Le **Saint-Remacle**. Commence à Brume, hameau de la commune, et se jette dans l'Amblève.

La Fontaine. Affluent de la Venne à Fosse; ce ruisseau traverse le bois de «Homba».

Longolet. Affluent du ry de Bodeux, fait limite entre Fosse et Lierneux.

La Venne. Sillonne sur «Mont de Fosse», affluent du Bodeux, situé sur le village de Fosse.

Ruisseau des Gottes. Affluent de la Salm, au hameau de Bergeval. Entre ces deux derniers ruisseaux, c'est l'église Saint-Jacques.

LA FOIRE DE SAINT-JACQUES. Elle est évidemment très ancienne, mais il n'est pas possible de prouver qu'elle est antérieure à la vieille église.

«Comment expliquer la présence d'une église et d'un champ de foire dans le même endroit désert, autrement que par la substitution du culte chrétien à un culte druidique, avec la persistance des échanges commerciaux indispensables aux cérémonies religieuses du paganisme?» (Texte d'après «Cultes païens et foires anciennes», Institut archéologique du Luxembourg, T. LXVII, 1936, p. 344)

La foire se tient de tout temps, le jour de Saint-Jacques (25 juillet). Elle est très fréquentée car l'élevage du bétail a toujours été la principale industrie de la région.

De plus, l'endroit touchait aux limites de l'ancien duché de Luxembourg, ce qui permettait à ses habitants d'y amener leur bétail sans payer «tonlieu» comme on disait jadis.

Pour parvenir à Saint-Jacques, de nombreux chemins y convergent.

Superficie de la commune de Fosse: 1.728 hectares. Altitude: 432 m - Par arrêté royal (Moniteur du 19 février 1970), fusion des communes de Fosse et de Wanne prenant le nom de Trois-Ponts.

Population: 1806: 394 - 1846: 562 - 1910: 1.018 - 1961: 1.121.

Vieuxville

VIEUXVILLE et ses voisins, autant de villages riants et accueillants qui attendent les touristes aux confins de la Famenne.

Voici les magnifiques rochers de Sy, la vallée de la Lembrée ou du Vieux Pouhon, la ferme de Palogne, le promontoire boisé de Logne.

LOGNE, délicieux hameau dont les maisons de pierres grises s'égrènent le long du ruisseau. «C'est l'abri rêvé, écrit Jean

d'Ardenne, ce hameau enfoui dans un repli du sol ardennais; il n'est guère possible de rencontrer plus de charme reposant, un cadre de nature plus intime.»

La Lembrée vient des hauteurs de Ferrières et de Werbomont et se perd dans des agoles au-dessus de My; repartirait et, au moment d'atteindre l'Ourthe sous Vieuxville, est repoussée par un bloc de rochers, qui allonge son trajet d'un km environ. La montagne étroite qui s'élève entre le prolongement du ruisseau et la rivière porte les «ruines de Logne».

Ces ruines, ces vestiges, constituent, après Bouillon, le souvenir archéologique militaire le plus important de Belgique. Ce vieux château, du moins ce qu'il en reste, était noyé sous la végétation lorsque M^{me} V^e Dupont, son fils et son gendre, l'ingénieur Lecointe, entreprirent d'interroger ce sol en 1897.

«Les résultats dépassèrent les espérances: toutes les substructions furent retrouvées, ce qui survit du manoir, ses tours déchiquetées et décapitées (tour de guet et tour Wibald), les glacis et les chemins de ronde, les salles ruinées, les vestiges du donjon et de la grande courtine dressée à pic du côté de l'Ourthe, permet de se figurer l'ancienne physionomie de cette fameuse construction militaire du moyen âge.» (Arthur Cosyn, «Touring Club», 1911)

Ce manoir était juché entre la principauté et les terres du Luxembourg. Ce fut un apanage très ancien de l'abbaye de Stavelot qui passa au XV^e siècle dans la puissante famille de La Marck et servit de repaire aux soudards qu'elle entretenait.

Le château de Logne, toute une histoire très longue à narrer dont nous ne possédons pas les éléments en détail.

D'ailleurs une excursion à la Vallée de l'Ourthe est incomplète si l'on n'a pas vu et admiré les ruines du fameux donjon.

Par la route, on atteint Vieuxville par la N29 venant d'Aywaille ou de Bomal. Logne est à quelques centaines de mètres de Vieuxville, et Sy à deux km. Il est également possible de se rendre à Sy, en venant de Hamoir, en empruntant la N23 jusque Filot et de là, une route communale.

Sy possède une gare de chemin de fer. Pour Vieuxville et Logne, il faut descendre à la station de Bomal.

Les rochers de Sy servent souvent de terrain d'entraînement aux membres du Club Alpin Belge.

Quelques distances: de Ferrières O-S-O on compte 5,5 km de Huy S-E 28 km, de Liège 36,5 km.

Outre les ruines de Logne, nous tenons à signaler l'église romane de Vieuxville. Il ne reste que le chœur de la construction primitive. Petite construction terminée en absidiole, portant une suite de petites armatures cintrées. «Elle se dresse, toute pittoresque, dans son manteau de pierre, au milieu d'un paisible et suggestif champ de repos, aux murs duquel sont assujetties de curieuses-pierres tumulaires. Au-dessus de la porte, une pierre rougie par les siècles comme on en voit une à Villers-la-Ville. Elle représente un cavalier poursuivant un loup; cette pierre provient vraisemblablement de la chapelle primitive de la bourgade.» (A. Cosyn)

Le village de MY possédait une église gothique pourvue d'une tour cunicute du XI^e siècle, à pans coupés, malencontreusement démolie avec le reste, malgré la résolution prise de la conserver.

Et pour conclure, ouvrant toutes grandes leurs portes, Vieuxville, SY et Logne accueilleront les touristes chaleureusement, parmi la pléiade des bonnes tables d'hôtel, où les plats, toute une gamme de menus, ne sont plus à vanter.

Les maisonnettes du village de Sy sont paisiblement installées sur une rive gazonnée. Vers l'extrémité se trouve la chapelle adossée à des roches au relief déchiqueté. Village agreste qui ouvre une dépression pastorale dans la vallée encaissée de l'Ourthe qui, à la sortie du défilé solitaire et sauvage de Nandouir, dégage un attrait spécial.

Richard Heintz, peintre de l'Ardenne, séjourna fréquemment à Sy et y mourut en 1929. Un monument à l'entrée du village et une stèle inscristée dans le rocher où mourut le maître de Sy, rappellent son séjour prolongé dans cet endroit.

Des légendes existent au sujet de Sy. C'est ainsi qu'il est question du «Trou des Nutons».

Une espèce de «rotswonig» (habitation encastrée à l'entrée de la grotte, comme près de Maestricht) a dû y exister. «Une chétive cabane, écrit le D^r Bovy, placée à 200 pieds au milieu de la montagne, est adossée contre l'ouverture d'une grotte dont l'étendue est un mystère.» Cet auteur raconte qu'un chien de chasse poursuivit un renard dans son terrier et ne revint pas. Les chasseurs le virent, à leur grand étonnement, sortir, une demi-lieue plus loin, de la grotte masquée par la cabane.

Il est d'autres légendes: le curé de Xhignesse - Le châtelain de Logne - La chèvre d'or - La noyée du gouffre noir...

Les roches de Sy sont très fréquentées par les touristes ou mieux, les alpinistes belges. Ce lieu, gâté par la nature, se dessine au-delà des fonds verdoyants de Palogne.

VIEUXVILLE ou VIEUX-VILLE. Nous avons rencontré l'orthographe «Vieville».

Il est de nombreuses localités dont les noms se terminent par «ville». Nous connaissons dans la région Burtonville, Neuville, Robertville, Jusleville, Ligneuville... Ils ont tous une base étymologique.

Vieuxville appartient à la province de Liège, arrondissement administratif et judiciaire de Huy; canton de justice de paix de Ferrières; 3^e canton de milice.

En 1895, on signale un territoire de 440 ha 53 a et on compte 63 maisons.

La Lembrée ou Lambrée qui sillonne la commune, s'appelle aussi le ruisseau de Logne dans la partie inférieure de son cours. Il se jette dans l'Ourthe. En 862, on cite «Lomma», en 1105 «Longia» (cartulaire de Stavelot, t.1, pp. 84 et 279); on trouve aussi «Lonia» à la même époque. (Logne était un chef-lieu d'un ancien comté.) «Longia» représente «Lonia» selon l'orthographe latine; et «Longa» selon l'orthographe thioise.

Curiosités - Les grottes de Vieuxville, au nombre de cinq, s'ouvrent dans un massif rocheux qui supporte les ruines du château féodal de Logne. Quatre de ces cavités se groupent au sommet de la montagne et une est située au bas de l'escarpement. Dans l'une de ces grottes, dite de Notre-Dame, l'on a recueilli des ossements d'ours des cavernes; elle est accessible au public.

HISTOIRE - En 1431, Vieuxville fut dévastée par les Liégeois révoltés contre Philippe-le-Bon. En 1521, le château de Logne fut détruit par le prince Henri de Nassau qui balayait le Luxembourg pour le compte de l'empereur Charles Quint et restitué au prince de Stavelot, à la condition qu'il ne serait jamais rebâti.

Logne possédait une cour abbatiale et à Sy il y avait une cour féodale. (D'après Jourdain et Van Stalle)

Vieuxville était la localité principale de l'ancien comté de Logne, qui comprenait une vingtaine de villages de la région environnante et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les ruines du manoir se présentent admirablement lorsqu'on les voit des hauteurs qui les dominent du côté de Vieuxville sur la rive droite de la Lambrée, vis-à-vis de l'exquis hameau de Logne.

Il y aurait beaucoup à dire au sujet du château de Logne. Résumons-nous. Afin de pouvoir s'opposer aux attaques du dehors, l'abbaye de Stavelot, qui possédait de nombreux biens au VII^e siècle, exigea la construction d'une position de défense. La cime de Logne, clef du défilé de Sy, fut choisie. Le manoir fut remanié et muni au XII^e siècle de défenses nouvelles, la tour Wibald notamment (Wibald était l'Abbé de l'époque). Au XV^e

siècle, l'abbaye, à court d'argent, céda par engagère le château à Evrard de La Marck, et dont Guillaume de La Marck, dit le Sanglier des Ardennes, et Robert, son neveu, firent une de leurs places d'armes. Le château est appelé par les habitants des bords de l'Ourthe, « le château des quatre fils Aymon ».

Henri de Nassau, au XVI^e siècle, marcha contre Logne et installa son artillerie sur les plateaux des deux rives. Cette double attaque réduisit rapidement la forteresse. Des 800 défenseurs, la moitié s'échappa. L'autre moitié succomba ; les uns furent tués dans l'attaque, les autres faits prisonniers, furent pendus aux créneaux restants (1521).

Le vieux manoir, démantelé et ruiné, fut encore rendu aux Abbés de Stavelot, qui en restèrent les paisibles possesseurs jusqu'à la Révolution française.

Une légende - On raconte que, au début du siège de Logne, l'artillerie impériale faisait peu de dégâts. Une femme du pays, bravant les obus, aurait alors gagné le haut de la forteresse pour revenir ensuite avertir les Impériaux de ce que les boulets portaient trop bas.

À cette époque de tourmente — la Révolution Française — le manoir de Logne devint le refuge de sept prêtres qui s'étaient soustraits par la fuite, à l'obligation du serment de haine à la royauté.

« On montre encore la grotte où ils célébraient les offices du culte. La forteresse ruinée de Logne est considérée comme le souvenir archéologique militaire le plus important de notre pays après le château de Bouillon.

» La seigneurie hautaine de Vieuxville fut engagée pour 5.000 florins l'an 1776 à François Gabriel Joseph, marquis de Chasteler. À son décès, la seigneurie fut mise sous séquestre ; le curateur des biens les releva le 26 octobre 1792. » (de Seyn)

Le baillage de Vieuxville fut engagé le 11 mai 1628 pour la somme de 150.000 livres à Jean, comte de t'Serclaes-Tilly. Elle subit les péripéties de la seigneurie de Marbais.

Marie-Thérèse dégagea la terre de Vieuxville et remboursa aux héritiers du comte la somme de 78.347 florins, pour retrouver une partie des biens concédés aux t'Serclaes.

Le prince de Robecq donna quittance de cette somme le 17 mai 1757.

Population : 1806 : 156 - 1846 : 247 - 1910 : 208 - 1961 : 229 - 1976 : 270.

Wanne

Les chemins qui mènent à Wanne sont assez praticables, cependant il est impossible d'éviter le calvaire des montées, soit par Stavelot, Grand-Halleux ou Trois-Ponts.

Wanne est un petit village d'agriculteurs, situé sur la rive droite de la Salm, sur le plateau entre Vielsalm et Stavelot.

La commune comprend les hameaux suivants : Aisomont, Heinumont, Wannerauval, Logbiermé, La Vaux, Spineux, Noupré, Neuville et Rochelinval.

Son altitude est de 480 m. D'après un vieux document, Wanne comptait 60 feux en 1554.

Si nous venons de Trois-Ponts, nous rencontrons, en suivant la belle route montante, le hameau d'Aisomont et à quelques pas, un groupe de maisons, c'est Noupré. On peut y voir de curieuses habitations. Fréquemment, des artistes viennent fixer sur la toile, les coins les plus rustiques de ce hameau.

Si nous continuons notre route, nous pouvons distinguer au loin, à notre gauche, la ville de Stavelot dans un ensemble, masquée autour de son église décanale.

La crête de La Gleize vers Borgoumont se détache à l'horizon. À l'avant-plan : Ster-Parfondruy. Nous avons sous les yeux un chaos de gorges, de plateaux, de forêts. Dans les fonds, ça et là, des tapis de prés, d'un vert intense. Impression d'im-

mensité.

Le chemin par Grand-Halleux est le plus court et conduit à Wanne par La Vaux et Neuville, ainsi que le Moulin de Paflaid auquel Marcellin La Garde a attaché une légende intitulée « La fausse lumerote ».

Dans les fonds, le sol est fangeux et celui qui s'y aventurerait après de grandes pluies, serait infailliblement englouti par la vase, recouverte d'un duvet gazonneux et profond.

Tandis que l'on suit la grand-route, on remonte Spineux, coquet hameau avec quelques jolies maisons.

Par Stavelot, la route aboutit à Wanne en pleine place de l'Église. Dans la vallée, le Moulin de Wannerauval, solitaire. La route rocailleuse déroule son lacet blanc sous bois, dans la côte abrupte, route difficile, pénible.

Un chemin plus rudimentaire vous amènera également au plateau de Hénumont.

Il nous convient de souligner une curiosité qui fait l'objet d'une vieille légende locale : celle ayant rapport avec le Faix du Diable (fâs dè diale), immense pierre enfoncée dans les taillis aux abords de la route de Logbiermé. Le Faix apparaît entre les arbres comme une masse sombre, formidable, imprécise. C'est un groupe de pierres dont quelques-unes sont détachées et croulent dans la vallée.

Quant à la légende que nos aïeules racontaient au coin de l'âtre, elle a été relatée aussi par maints auteurs, dont Eugène Gens, qui l'a fait en langage simple. Son livre « Ruines de Paysages » y fait allusion.

Il s'agit encore d'un bon tour joué à ce pauvre Satan par un certain personnage. Celui-ci était saint Remacle lui-même qui venait de bâtir l'abbaye de Stavelot. On devait en faire la dédicace le lendemain et un ange avertit le Saint que Satan arrivait avec une masse de rocs, qu'il se proposait de laisser tomber sur le toit au bon moment.

Saint Remacle se fit apporter tous les vieux souliers que l'on put réunir et s'en alla à la rencontre du diable. Il s'avancit péniblement, n'en pouvant plus ; sur son épaule, suspendues à un long bâton, une quantité innombrable de souliers. La rencontre eut lieu près de Wanne, au-dessus d'une rude montée. Satan ayant demandé le chemin de Stavelot, et s'il y avait encore loin, saint Remacle jeta par terre l'étalage impressionnant de souliers et dit : « Voici ce que j'ai usé de chaussures depuis que j'ai passé par là ! ».

« Mâtin ! dit le diable, je n'arriverai jamais à temps pour la cérémonie ! »

Et effrayé par la pensée de la route restant à accomplir, il laissa crouler sur le sol la grosse pierre qui y resta.

En passant un de ces derniers étés à Wanne, nous avons été peiné de constater le dénuement de la belle place qui, par suite de certaines circonstances, de l'aménagement des routes, notamment, a été débarrassée de plusieurs ormes qui en faisaient un ornement incomparable.

Les soldats anglais, de passage après l'Armistice, y attachèrent leurs mules et celles-ci, fougueuses et pétulantes, leur occasionnèrent des blessures mortelles par les chaînes qui les retenaient captives. La campagne von Rundstedt acheva le désastre en 1945.

En 1936 déjà, la Commission des Monuments et des Sites crut devoir s'intéresser à cette place.

L'aménagement du centre de Wanne a débuté le 1^{er} décembre 1961, et en séance du 15 octobre 1962, le Conseil communal a voté un subside dans ce but.

Le beau monument, élevé en 1919 à la mémoire des huit héros de Wanne, morts pour la Patrie, un des premiers du pays, a été reculé et l'aménagement de la voirie fait le meilleur effet.

Un Sacré-Cœur, au geste émouvant, trône sur le socle de

granit de ce monument et rappelle aux passants le respect qu'ils doivent envers ceux qui se sacrifièrent pour notre cause à tous.

Quant à l'ensemble de la place, y a-t-il un projet en vue de sa restauration? Attendons!

D'après de vieux actes, Wanne était dit: Ones (en 1105), Osnes (1130), One (1337), Oyne (1430), Oyn (1417), Woen (1497), Waen (1558), Wan (1589), Wanne, cité avec l'orthographe d'aujourd'hui en 1503 et en 1674.

Un château très ancien attire l'attention des curieux. Ce château était jadis seigneurie appartenant à l'abbaye de Stavelot. Le comte de Metternich, propriétaire du château de Reardstein, jouissait d'un droit féodal qui lui conférait le titre de Mayeur héréditaire du ban.

Adrien, bâtard de Nassau, en fit le relief en 1502. Wanne passa à la famille de Metternich, dont nous venons de parler, en suite du mariage vers 1560, de Guillaume de Metternich avec Anne de Nassau le 27 février 1561.

Guillaume et Lothaire de Metternich aliénèrent la propriété par acte d'engagerie à Hubert Del Born d'Aix-la-Chapelle pour 2.200 patagons (11.483 F 63).

Le 1^{er} juin 1665, les Metternich passèrent la propriété à Guillaume de Siereux (ou Cierreux), gendre de Del Born; elle fut ensuite transmise à Jean Thomas de Waha par le mariage de Guillaume avec Anne Jeanne de Cierreux.

(La pierre tombale de cette dernière est placée contre l'église.)

Le 26 janvier 1803, la propriété de Wanne fut achetée par Alard de Malmédy et Schomus de Waimes, à François de Metternich pour 1.050 louis. Et (les transactions continuent...) le château fut revendu le 21 mars 1806 par ses acheteurs à Honvelez d'Ermal. Les Honvelez possédaient déjà la ferme d'Aisomont-Wanne et le moulin de Poflard. Le 5 février 1820, Honvelez revend le château à M. Jean François Massange. La fille de ce dernier, Mme Cavens de Malmédy, qui l'avait reçue de sa part, le cède au baron de Waha le 13 juin 1834; celui-ci, à son tour, le revend le 7 novembre 1857, à Mme Veuve Jean François Massange, mère de M. Jean Massange.

Ce dernier en devint plus tard propriétaire. Actuellement, le château appartient à M. de Limbourg.

LOGBIERMÉ, hameau des hauteurs de Wanne.

... Voici Logbiernmé, paisible et pastoral. On accède à cette haute butte par une longue grimpe parmi les coteaux verdoyants.

Le hameau, avec ses 30 maisons environ, est admirablement situé sur le plateau surplombant les fonds d'Ennal et domine l'horizon boisé des forêts ardennaises. Ici, il est de jolies maisons assez récentes, et d'autres ont gardé l'aspect « bon vieux temps », murs patinés par les ans, où le passé se conserve intact. Une ou deux habitations en ruines rappellent la campagne meurtrière de von Rundstedt.

Wanne est situé près de la limite du Luxembourg, dont la commune est séparée par un petit ruisseau dit « Mont de soie » (ou soye?), touche à l'est la Prusse et est séparé de Stavelot au nord par l'Amblève et de Fosse par la Salm.

On compte 5 km de Stavelot, 35 de Verviers, 54 de Liège, 5 de la station de Trois-Ponts et de Grand-Halleux, 10 de la frontière de la Prusse.

Voici quel est l'ancien scel échevinal de Wanne.

Une sainte debout, tenant un crucifix de la main droite et un vase aux aromates de la main gauche. Il s'agit de « sainte Magdelaine », patronne de l'église.

En légende, nous y lisons: « Sigillum curiæ de Wanne ».

Un scel authentique datant du XVII^e siècle, ainsi qu'une matrice originale, sont en possession de Jean Massange, de Stavelot, ou de la famille.

De même, on peut voir le scel apposé sur divers documents existant aux archives de l'État à Liège.

En consultant divers documents, voici au sujet de Wanne, quelques orthographes: Ones (en 1005-1119-1182); Osnes (1130-1135); One (1337); Oyen, Vaen, Oyme (1558); Waen (1558); Wan (1529); Vanne (1604); Wen (1622).

LE CHATEAU. - Revenons encore sur le sujet. Ce monument historique avec un style architectural vraiment régional, qui pourrait devenir une des plus curieuses maisons communales de notre pays, elle a son histoire et son style.

La commune de Wanne, en avril 1965, a acquis le château, datant du XVI^e siècle, pour y établir ses bureaux et un local d'œuvres de jeunesse. Outre les services communaux, on décida de y créer un centre culturel. Le projet a été déposé.

La « Gazette de Vielsalm » (21 novembre 1965) donne les renseignements ci-après:

La commune de Wanne, qui compte 670 habitants, vient de réaliser l'achat du vieux château, situé dans le centre du village, dans un parc de 30 ares, pour y établir un centre culturel. Cette décision a été prise, suite à la suggestion du Ministère de l'Éducation nationale de créer en Wallonie des centres permanents d'éducation populaire.

Des aménagements, installations et améliorations vont être apportées au bâtiment et à ses abords; le rez-de-chaussée abritera les services administratifs et deux salles de réunions. Le 1^{er} étage accueillera une salle d'audition musicale, une salle de séjour, le restaurant et des cuisines. Aux 2^e et 3^e, s'installeront les chambres à coucher. Quant aux ateliers d'activités, ils prendront place dans les sous-sols.

Ajoutons que l'on envisage la construction d'un parc, d'une salle hexagonale de 400 places.

La fin des travaux est envisagée dans les trois années à venir et nous aurons encore l'occasion de reparler du centre culturel de Wanne.

On peut chanter selon ses mérites le beau pays de Wanne, pittoresque et but de nombreuses promenades.

Dans la descente d'Aisomont vers Trois-Ponts et passé ce hameau, on remarque à gauche une flèche indiquant « TOUR ». On s'engage dans un chemin rudimentaire, un chemin des bois. Puis c'est un vrai tapis de verdure. Au bout d'une demi-heure environ, on atteint la tour dite « LEROUX » et on peut en faire l'ascension, si on n'est pas sensible au vertige. De là, point de vue sur Trois-Ponts, qui est vaste, s'étendant vers Coö, Stavelot, la vallée de l'Amblève.

Vers HENUMONT existent des fermettes, tranquilles, flanquées de leur fournil. Beaux enclos de prés, bétail, volaille nombreuses, ... paysage dominant. La Croix Collin, but de promenade (décrite par Joffin). Route de Somagne qui monte; vue vers Stavelot, le regard plonge dans le fond de Wannerval.

Le « FAIX DU DIABLE », gros bloc quartzeux, au profil fantastique. Du sommet du rocher on découvre un vaste panorama. À l'avant-plan: Grand-Halleux et Rochelinal étalés dans la vallée de la Salm, et vers la gauche, Ennal que dominant le rocher de « Rimester » et ceux de « Hourt ». Au-delà le défilé de la Salm, entre Vielsalm et Salmchâteau.

L'ÉGLISE ET LA PAROISSE

Entre 1105 et 1119, l'abbé Poppon II de l'abbaye de Stavelot affecta au service de ses religieux le moulin nouvellement construit sur l'Amblève et attribua au meunier, pour lui permettre de payer régulièrement les 40 sols qu'il devait solder annuelle-

ment à l'abbaye, la dîme des biens seigneuriaux des localités de Stavelot, de Wanne, de La Gleize et de Fosse-sur-Salm.

En 1131, l'église paroissiale de Sainte Marie-Madeleine, érigée à une époque inconnue, par les soins des Bénédictins de Stavelot, et sa filiale de Saint Jacques à Fosse, payaient certainement redevance à l'église du monastère en question et le curé de Wanne et Fosse recevait 8 deniers pour le service de custodes (supérieurs du couvent). (Halkin et Roland)

L'église de Wanne appartenait donc primitivement au ressort de celle du monastère de Stavelot. Cependant, par suite de la grande étendue de la villa secondaire de la localité, elle ne tarda pas à avoir une église indépendante, à laquelle ressortit bientôt l'annexe de Saint-Jacques à Fosse, dont l'érection ne doit guère lui être postérieure. Le démembrement de l'église-mère de Stavelot eut lieu en 1182. On trouve cité parmi les prêtres du concile de la principauté : Alexis, investitus de Onis (Wanne).

Signalons que l'église de Fosse ne devint paroissiale qu'en 1803; plus tard, elle eut pour dépendances les chapelles de Brume (Saint-Hilaire) et de Trois-Ponts (Saint-Remacle), jusqu'à ce que cette dernière fût érigée en paroisse en 1898, avec Brume pour dépendance.

Le domaine de Wanne figure sur le célèbre retable de Wibald exécuté en 1135 et transporté à Hanau vers 1794. Il a été vendu à M. Pierpont Morgan vers 1910, et se trouve actuellement en Amérique (selon certains renseignements de Halkin et Roland).

À Wanne, l'abbaye possédait 24 manses en 1130.

La tour actuelle daterait du XII^e siècle, percée de meurtrières comme les anciennes tours-fortresses. Un bénéfice simple, placé sous le vocable de saint Pierre, fut fondé dans l'église paroissiale en 1540, mais il n'en est plus fait mention aux XVII^e et XVIII^e siècles.

L'archidiacre d'Ardenne la visita le 25 septembre 1624, le 20 juin 1708 et le 26 septembre 1715. L'abbé de Stavelot était décimateur de la paroisse et cédait au curé une portion congrue à Wanne et à Fosse. En 1708, il y avait quatre cents communiants à Wanne et trois cent cinquante à Fosse.

En 1849, l'église, trop petite pour le nombre de paroissiens, fut agrandie; seule la vieille tour (XII^e siècle) subsistait. Très curieuse, elle semblait, vieille bergère, paître les blanches tombes de son cimetière attendant et les morts, aux heures des offices, semblaient participer aux prières rituelles, au même titre que les vivants.

La vieille tour massive possède des murs de plus d'un mètre d'épaisseur et servit comme forteresse, ayant l'aspect militaire des édifices religieux du X^e siècle. Elle a sans doute été prévue aussi solide dans le but de servir aussi de refuge à l'instar de celles de Bra et de Lierneux (l'ancienne), pour la population et de défense en cas de danger.

En 1935 (septembre), des ouvriers sont occupés à réfectionner la tour. Vint la guerre 1940-45, période de deuils, de misères et de ravages: l'église a été fortement endommagée. Pendant des siècles, l'édifice a bravé l'injure du temps. La bataille des Ardennes fut meurtrière pour l'église: les murs, la tour ont résisté, mais le toit, l'intérieur, le mobilier ont été trouvés dans un état lamentable. L'ennemi enleva deux cloches sur trois qu'elle possédait; elles furent retrouvées à Hambourg, grâce à la commission de récupération et rentrèrent au pays en 1946.

Le 26 avril 1948, ont commencé les travaux de déblaiement de l'église désaffectée depuis décembre 1944. En attendant, les offices religieux ont été célébrés dans une salle du village.

Au bout de quelques mois, ce sanctuaire a retrouvé son allure imposante de jadis, dans un cadre partiellement renouvelé. La route passant devant le cimetière sera rectifiée.

Le 30 octobre 1949, la vieille église, sous une figure neuve,

semblait en liesse. Le Révérend Doyen de Stavelot, délégué de S.E. Mgr Kerkhofs, venait la consacrer.

Les plans ont été conçus par l'architecte Henfling d'Aywaille, la maçonnerie réalisée par M. Trillet P. de Stoumont, les toitures par M. Gérard, la menuiserie par M. Octave Lekeu de Grand-Halleux.

À l'occasion de notre visite en 1950, nous avons donc constaté que l'église a été livrée au culte. Elle est fraîche, pas de luxe, le mobilier est réduit; quelques statues appendues aux murs; le maître-autel, provenant de l'ancienne église des Capucins à Spa, a été avantageusement mis à profit.

Nous avons constaté alors qu'une cloche est toujours figée au sol sur le cimetière et attend encore une destination. Elle porte l'inscription suivante: «Coulée à Tellin par Gausard, père et fils en 1858, sous le pastorat de l'abbé Jacqmin, curé à Wanne, M. J.M. Marly, bourgmestre». Des marques rappellent la récupération de cette cloche en Allemagne. (Wanne, H. VIII, 287)

En 1951, le conseil communal (décembre) décide la reconstruction du presbytère.

1952. Il y a près de 25 ans, un monument de la Vierge Médiatrice, dû au ciseau de M. Jourdain, avait été érigé au coin sud-est de la place de Wanne. Celui-ci fut gravement endommagé lors de l'offensive von Rundstedt. M. le curé Struman a fait restaurer le grillage et a remplacé la statue par celle de N.-D. de Banneux, grâce aux généreux dons de ses paroissiens. Celle-ci a été bénie le mercredi 5 mars.

C'est en septembre que les soumissions pour la restauration du presbytère furent déposées.

1953. Le 6 septembre, bénédiction d'une cloche et de deux vitraux par Mgr Van Zuylen.

1958. Restauration du maître-autel.

1959. On peut constater que l'église a été avantageusement et joliment embellie. À l'intérieur, les murs, les voûtes repeints. Les teintes claires, bleu clair, blanches et les dorures donnent à l'édifice un véritable éclat de fraîcheur. Par surcroît, les confessionnaux, les statues, les autels, ont été restaurés.

À propos de la statue de sainte Appoline, M. C.H. de Wanne donne dans un journal local les précisions suivantes: «La statue doit dater du XII^e siècle. Si elle a été repeinte aux couleurs vives, il paraîtrait qu'on peignait les statues de cette façon à l'époque lointaine. Mais il y a mieux, la statue en question n'a pas seulement changé de couleur, mais aussi de... sexe! Car il fut déclaré à cette occasion qu'il s'agissait non pas de sainte Appoline, mais de saint Jean. Ce qui fait qu'à l'heure actuelle, quelques bonnes âmes l'invoquent encore sous le nom d'Appoline, d'autres sous le nom de Jean, tandis que la plupart se tournent vers des saints dont l'état-civil est mieux établi!». (28-12-1957)

Quant aux nouvelles orgues, elles ont été bénies le dimanche 20 octobre 1963. Signalons qu'elles sont l'œuvre des ateliers Thunus de Malmédy.

Anciennes tombes au cimetière de Wanne. Transcription août 1958:

1. Ici repose Jean Drouguet, 1781.
2. Ici repose en Dieu honnête homme, Gille de Wemeray de Wanne, lequel mourut le 20 areil (avril) 1761.
3. Ici repose Jean François Marli de Wanne, décédé le 25 mai 1792.

Population: 1806: 675 - 1846: 960 - 1910: 1.052 - 1961: 703.

Werbomont

Les localités formées de «mont» sont fréquentes en Ardenne et souvent anciennes. Pour la composition, on peut les dater des premiers temps de l'installation des Francs: Mont-sur-

Marchienne, Monceau, Beaumont, Clermont, etc. Nous ne pouvons expliquer le composé de « Werbomont » ; il y a sans nul doute un élément géographique.

Werbomont eut son petit seigneur jadis qui appartient pendant plusieurs siècles à la famille de Rahier. En 1579, au XVIII^e siècle, les descendants y régnaient encore. Le village dépendant du Pays de Stavelot, comté de Logne. Ses dépendances sont : Bosson, Grand-Trixhes, Renières, cette dernière qui ressortissait jadis à la cour féodale de Stavelot, et Chini de Hoiemont. Le village faisait partie de la paroisse d'Ernonheid, qui appartient au canton de Ferrières.

Le territoire de la commune est traversé par deux grandes routes de l'État : n° 15 (Liège-Bastogne) et n° 23 (Huy-Stavelot). Au croisement de ces routes, il y a 430 m d'altitude. Autrefois parcourues par les malles-pôste. Aujourd'hui, c'est un passage continu d'automobiles, un lieu d'agrément : vastes horizons et vues splendides sur les vallées de l'Amblève et de la Liègne.

Jadis, cet endroit possédait de vieilles auberges accueillantes où les gourmands y trouvaient dans d'anciennes vaisselles, les meilleures truites de la Liègne. Aujourd'hui, ce sont des établissements modernes.

RUISSEAUX

Le Warbomont est le nom donné à un filet d'eau selon certains auteurs. On l'appela aussi « Werbomont ». Il prend sa source aux « Bruyères des Arsins ». À 600 m de son départ, fait limite de la commune de Ferrières et à 2,5 km rejoint le moulin de Jehonheid. Embouchure dans l'Amante, après 2,6 km de parcours.

Le Bosson commence à Werbomont et se jette dans le ruisseau du Moulin, affluent du Pouhon.

Le Moulin. Ce ruisseau sépare Harzé de Werbomont, puis Ernonheid et se jette dans le Pouhon. La source est située dans le bois de Berleur, vocable qui paraît être l'ancien nom du cours d'eau et semble, comme le mot « Berwinne » venir d'un primitif « Beber » (castor) auquel se serait ajouté le suffixe « loo » (bois).

Le Perme Verd ou « Pépine Verd », sert de limite entre Werbomont et Chevron et se jette dans la Liègne.

Le Saint-Vitu. Prend sa source dans les étangs du château d'Abée, passe à Saint-Vitu et se réunit ensuite au ruisseau de Tillesse pour former le ruisseau de Neufmoulin.

Trou. Source au nord du bois de Grimbiémont (Werbomont). Ce ruisseau de 2 km porte aussi le nom de Fermivert, termine à la limite de Chevron.

En décembre 1944, au cours de la meurtrière offensive de von Rundstedt, le général américain Ridgway avait établi son quartier-général à Werbomont.

Or, il se fait qu'en octobre 1952, le commandant en chef des troupes alliées en Europe occidentale, précisément le sus-nommé, qui était de passage en Ardenne, tint à aller revoir les lieux où il avait vécu des heures si tragiques. Il eut bien du mal à reconnaître les villages ardennais complètement reconstruits.

Il eut cependant la grande joie de rencontrer au hameau de Bosson, près de la route d'Aywaille à Manhay, la famille Bodson qui l'avait hébergé il y avait 8 ans.

Population : 1639 : 160 - 1651 : 225 - 1700 : 175 - 1750 : 315 - 1806 : 246 - 1846 : 256 - 1910 : 358 - 1961 : 420 - 1976 : 413.

Xhoris

Nous allons parler à présent de Xhoris, ce charmant village si accueillant. En l'évoquant, nous revoyons des plateaux boisés où régnaient les chênes, les sapins et les épicéas.

Xhoris est un milieu agricole d'une grande propreté. Les maisons se cachent dans des enclos de feuillage. On est dans la-

région haute, où le vent d'hiver est parfois terrible, mais où l'air de la bonne saison est d'une pureté et d'une fraîcheur parfaites.

Nul paysage n'est vraiment changeant comme ceux de cette contrée de rivières et de verdure qui rendent l'atmosphère perceptible.

Jadis nous connaissions le bruyant vicinal. Il quittait un moment la vallée de l'Ourthe et s'élevait à travers champs vers le village de Xhoris, longeait le ravin de Comblain et pénétrait dans la forêt où se terre le château de Fanson.

Xhoris, à 35 km environ de Liège, existait à l'époque gallo-romaine. On trouva en ce lieu, il y a quelque cent ans, des poteries anciennes et des instruments de fer.

Les cartulaires de Stavelot-Malmédy sont en mesure de donner de très intéressants détails concernant le village, ainsi que de nombreuses chartes.

En 902, Xhoris s'écrivit « Scurcias », en 932 « Scurétias », en 1126 « Scorius » ; on rencontre « Sconcis » et « Scories » dans le tome II de l'Ampissima Collecto (Diplômes concernant les abbayes de Stavelot et de Malmédy), « Scocheriche » (1393).

D'après Ch. Grandgagnage, nous transcrivons : « Xhoris, ce mot, on le rencontre sous la forme « Scurcias » qu'il faut, je pense, corriger en « Scuricas », est probablement dérivé du moyen latin « scuria » (écurie), ou immédiatement de l'ancien haut allemand « scur, scûra » (proprement : abri contre les intempéries), par analogie avec « porcaritas » (porcherie..., etc.).

Voilà une opinion !

La forêt environnant Xhoris a suscité une étymologie assez curieuse. Les habitants de l'endroit étaient pour la plupart bûcherons. Lorsqu'il pleuvait, ils allaient « hori », c'est-à-dire se mettre à l'abri dans des huttes de branchages appelées « horihettes ».

D'autre part, M. R. Pasquasy, l'éminent historien du village, a publié une série d'articles dans l'« Ardenne Liégeoise » en 1946. Nous reproduisons notamment :

« Ces fantaisies orthographiques de scribes besogneux, se retrouvent tout au long des manuscrits du moyen âge et des temps modernes. Ce n'est qu'après la Révolution française que le nom se fixe dans sa forme actuelle : la chuintante finale apparue au XIV^e siècle devient une sifflante de « l'esc » par contamination avec des vocables germaniques, se transforme en « Xh ».

» Phonétiquement parlant, il est évident que la prononciation par l'aspirée initiale et la sifflante finale est apparue assez tôt dans les gosiers rudes des Gallo-Romains des frontières de la latinité ! »

Xhoris appartient au canton de Ferrières, arrondissement administratif et judiciaire de Huy (32 km).

Dépendances : Godinry, Rixhalle et Fanson.

Nous connaissons deux ruisseaux qui sillonnent le territoire, de la commune.

L'ENSEGOTE, qui commence au Sud de Xhoris, entre sur le territoire de Filot où il se perd dans un souterrain. On le nomme aussi « Ry de Nausée ».

Le SAINT-ROCH, nom de l'établissement bien connu, mais aussi celui d'un ruisseau qui a sa source à Xhoris au Sud du bois, à la limite de Ferrières. Confluent du Mont le Heid (1 km) et dans le Ferot (1,3 km).

Le terrain à Xhoris est inégal, le sol argileux et schisteux.

L'occupation des habitants est l'agriculture. Toutefois, un certain nombre d'ouvriers sont occupés dans les carrières de pierres, à chaud et de moellons.

Dans le vieux pays de Franchimont, bien des villages furent longtemps les pourvoyeurs du charbon de bois. Nous lisons, d'après Tahon, en 1361 le 1^{er} septembre, le record touchant les biens du monastère de Bernardfagne et les aisances de Xhoris-

lez-Ferrières, déclare que ce monastère a vendu ses bois «aux fêrons pour faire charbon». (Archives de l'État à Liège, cartulaire de Bernardfagne)

Le long de la route vers les Battys, on peut voir encore parmi les coquelicots et les frêles gramminées, les résidus d'anciennes exploitations de minerai de fer. De celles-ci, au reste, rien d'autre n'a subsisté.

L'église de Xhoris était jadis à la collation de l'Abbé de Stavelot. Le monument d'aujourd'hui édifié avec les matériaux du pays a bravé l'injure du temps.

Arrêtons notre regard aux chapelles campagnardes qui nous entourent et qui connaissent actuellement une vogue qui s'accroît chaque jour.

Xhoris possède plusieurs chapelles de dévotion populaire. Les Saint Roch abondent naturellement, ce saint si populaire en nos contrées. Certains sont d'une saveur toute particulière, exprimés avec tous les attributs du pouvoir thaumaturgique de ce saint homme.

Mettons l'accent sur l'une de ces chapelles de Xhoris, précisément consacrée à saint Roch (texte de J.-M. Gilles). CHAPELLE SAINT-ROCH ET LA CROIX FRÈRE PIERRE, cette chapelle a été construite lorsque le choléra ravageait la province de Liège, en 1886. Elle fut abritée par trois tilleuls. L'altitude est à cet endroit de 346 m et de ce point on découvre un horizon très étendu. Actuellement, la chapelle est en ruines et en partie écroulée.

Selon la tradition, la chapelle a été construite avec des pierres déposées à cet endroit par des pèlerins qui les apportaient en priant pendant l'ascension de la dure côte.

D'après Bovy, voici une autre légende :

Autrefois, les moines de Bernardfagne, ayant l'intention de se faire construire une église à cet endroit, avaient, par une pieuse ruse, persuadé les pèlerins que le succès de leurs prières dépendait de la plus ou moins grosse pierre qu'ils parvenaient à porter jusqu'au haut du plateau. C'est ce qui explique les débris de rochers que l'on retrouve dans les environs.

Quant au nom de Frère Pierre, donné à la croix, il doit provenir du nom d'un religieux de Bernardfagne qui l'aurait plantée.

LA CHAPELLE DE SAINTE-ODILE. Elle fut construite en 1832 en l'honneur de sainte Odile. Elle est située à l'ouest du village, le long de la route allant de Xhoris à Filot, en reconnaissance d'une guérison obtenue. Devant cette chapelle se trouvent deux énormes pierres; dans celle de droite un creux contient, été comme hiver, de l'eau avec laquelle on se lave les yeux.

LE TILLEUL DES LOGNARDS et LA CHAPELLE SAINTE-BARBE. La chapelle Sainte-Barbe de Xhoris, construite en 1860, est érigée sur une petite colline, pas bien loin du centre du village, vers le nord-ouest. Elle est abritée en grande partie par un tilleul qui a 3,9 m de circonférence aux branches et 4,65 m à la base; la hauteur du tronc est de 2 m 85. Au pied de ce tilleul se trouve une croix funéraire avec l'inscription : «Herman - 1767».

Le tilleul des Lognards est ainsi appelé parce que c'est sous cet arbre que le «Sanglier des Ardennes» Everard de La Marck, seigneur de Logne, venait avec les Lognards rendre la justice. La potence se dressait sur la même hauteur, un peu plus à l'ouest.

D'autres prétendent encore qu'il a été planté pour servir de point de repère aux voyageurs se rendant à Bernardfagne.

LA CHAPELLE DE FANSON. Cette chapelle fut construite vers 1730. Elle est dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Trois gros arbres, dont un énorme, protègent contre les vents cette petite chapelle perdue au haut d'un plateau, dans l'immensité des champs et des prés. Dans le tronc de l'un des ar-

bres de garde, nous retrouvons, plantés, de vieux clous. On plantait, paraît-il, un clou en formant un vœu et le clou constituait simplement une condition de réussite.

La chapelle appartenait à la seigneurie de Fanson.

Avec ces petites chapelles, le panorama reste heureusement; tout autour il se développe grandiose.

Pleines de symbole, elles sont d'un charme antique. Les arbres qui les entourent les contemplant rêveusement. Devant ces vieilles pierres, on se sent touché à l'âme.

La Révolution française amena sur les bords de l'Amblève et de l'Ourthe des soulèvements qui obligèrent les abbayes de Stavelot et de Malmedy, à mettre en sûreté leurs objets les plus précieux et les documents de quelque importance. Et c'est ainsi qu'ils passèrent en Allemagne, à Hanau près de Francfort-sur-Mein et à Olpe en Westphalie.

Les archives recueillies à Hanau furent rachetées en 1819 par le gouvernement prussien qui les plaça finalement à Düsseldorf.

Les savants et historiens belges, notamment le chanoine Roland, Halkin, Gachard, Martène, Durand, Ritz..., etc., se rendirent fréquemment sur les lieux afin de prendre copie des chartes et des documents antérieurs à l'an 1400.

Ces auteurs firent ressortir l'importance des recueils, très importants pour l'histoire des abbayes et de notre région. Environ 600 documents originaux et plus d'un millier de registres et fardes sont aujourd'hui en dépôt à Bruxelles, Archives du Royaume et Bibliothèque Royale, à Düsseldorf, à Berlin, à Londres, à Paris, et ailleurs.

Cela intéresse sans aucun doute nombre de nos localités et paroisses.

En ce qui concerne Xhoris, on peut consulter à la Bibliothèque Royale de Bruxelles (section des manuscrits) un registre qui contient des pièces relatives à Xhoris. Aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles : un registre coté 1069A qui spécifie les biens et revenus de Xhoris.

Xhoris, village très ancien et qui possédait une cour de justice, appartenait anciennement au pays de Stavelot, comté de Logne. Il fut cédé à l'abbaye qui était aux mains de Gislebert, le 10 septembre 902 par un comte appelé René.

Gislebert, duc de Lotharingie, se révolta en 939 contre le roi germanique Othon le Franc. Un certain Immon, familier du duc, reçut probablement de ce dernier le château de Logne à l'histoire duquel Xhoris se trouvera bientôt lié!

(M. Pasquasy, déjà cité, a donné en 1946 dans «L'Ardenne Liégeoise» de nombreux détails sur le passé de cette forteresse dont les ruines dominent de leurs murailles les méandres de l'Ourthe.)

Une charte de 932, rapportée par Wauters, t. 1, nous apprend que l'abbaye de Stavelot alléga à cette époque le fardeau de la servitude qui pesait sur ses vassaux de «Scuritia» (Xhoris) et leur remit par semaine une journée de travail pour eux et leur postérité. Le village possédait on le sait une cour de justice dont on appelait à Stavelot. L'office de maieur de cette cour était une charge héréditaire, relevant en fief de la cour féodale de Stavelot.

Thiry de Scockeriche en fit le relief en 1393 et Jean de Sombreffe en 1558.

FANSON, dépendance de la commune de Xhoris, est un des plus beaux domaines seigneuriaux de la province de Liège, situé en contrebas de la route d'Aywaille à Bomal, par Awan, Xhoris sur la droite, My et Vieuxville.

Cette route coupe en biais le plateau compris entre l'Ourthe et l'Amblève avant le confluent de ces deux rivières. La partie extrême du plateau vers la pointe du confluent se relève au nord de Fanson et de la vallée de Comblain : la hauteur est couronnée par le village de Hoyemont.

Fanson, jadis aux barons de Sélys, fut acquis par M. Richard Lamarche, qui le modernisa en partie, mais en lui conservant son grand air seigneurial. Le parc est superbe, s'incline vers le ravin du « Comblinay », affluent de l'Ourthe à Comblain-la-Tour.

Diverses dépendances et hameaux de Xhoris : Jehoge, Lavaux, Le Mont, le Baty, Fanson, Bruyère, Godinry, Grangé, Rixhalle, Tilleul.

Des noms de lieux : Nouheid. Certains rappellent les arbres et végétations : Bruyère de Xhoris, Au Chêne, Au Cerisier.

Les chemins : Au chemin du Pouhon, route Jean Gerlache, Al Voye di Harzé, etc.

Distances : 5 km de Comblain-au-Pont ; 9 km d'Ernonheid ; 4 km de Filot ; 6 km de Hamoir ; 5 km de Harzé ; 5,5 km de My ; 6,5 km de Ferrières ; 32,5 km de Huy.

Altitude : 244 mètres. Superficie : 1.250 ha.

La baronnie de Fanson était un franc-alleu ou terre indépendante.

Ses libres-barons n'étaient assujettis à aucun relief et étaient exempts de toute imposition, et de tout droit seigneurial (ne relevant que de Dieu et du Soleil).

Toutefois, dans le but de s'assurer contre les incursions de troupes étrangères, Jean-Isidore de Maitrey, baron de Fanson demanda à faire entrer sa seigneurie dans le pays de Liège. Cette faveur lui fut accordée par acte du prince-évêque du 9 mars 1658. Le document porte que le prince tiendra Fanson pour un franc-alleu.

Nous cueillons quelques notes dans un ouvrage d'Eug. de Seyn :

« Le baron et ses successeurs feront partie de l'État Noble de la principauté ; les habitants qui étaient exempts de tailles et d'impôts conserveront leurs privilèges. Quant à la cour de justice, elle continuera de fonctionner, comme auparavant sauf qu'en matière criminelle elle ne sera plus indépendante et devra prendre rechange auprès de deux commissaires nommés, l'un par le Prince, l'autre par le baron. »

La baronnie passa peu de temps après à Godefroid de Sélys, haut voué de Waremme. Sa descendance la conserva jusqu'à la Révolution.

La Maïeurie de Xhoris finit par dépendre des barons de Fanson. Elle leur fut contestée en 1671, comme le rapporte Villers dans son histoire chronologique de la principauté de Stavelot.

Le 12 août suivant, son Altesse fit défendre à Godefroid de Sélys, ancien bourgmestre de Liège, de paraître aux assemblées générales de la principauté de Stavelot et du comté de Logne. On voit dans cette ordonnance que la maïeurie de Xhoris, dont ledit bourgmestre se prétendait officier héréditaire, avait été adjugée au chapitre de Stavelot par sentence du Conseil provincial de même lieu en date du 17 octobre 1674. Mais il y a apparence que ce jugement a été réformé à l'Empire ou du moins que M. de Sélys y a obtenu un mandement de maintenue, car ses descendants possèdent encore aujourd'hui le même office à titre héréditaire.

Le château de Fanson a été bâti à plusieurs époques, les constructions les plus modernes datent de 1763. Il fut vendu vers 1830 à M. Richard Lamarche.

Lors de la Révolution française, il existait un parti réformateur cohérent dont les chefs ne cessèrent de se signaler par leur zèle révolutionnaire jusqu'à l'annexion à la République. Pour Ferrières et Xhoris, le chef était Henri Squelin. Tous ces hommes étaient en relation avec les révolutionnaires les plus convaincus du « Congrès Franchimontois ».

Le 20 septembre 1792, les habitants de la région furent ameutés au son des cloches. Les chefs présentèrent leurs griefs

à l'Abbé de Stavelot.

Les communautés, en cas d'échec, étaient résolues à marcher en armes vers Stavelot. Ces scènes se déroulèrent à Ferrières, Hamoir, Xhoris, etc. Selon le vœu de Squelin, toutes ces localités formèrent une ligue qui se réclama du seigneur de Grimont, de Thier et du châtelain de Logne, le baron de Sélys de Fanson. (Selon J.-J. Moys, Lorais citatur)

Le désordre régna longtemps dans les campagnes. Peu à peu cependant on ne signalait plus d'assemblées tapageuses ; mais l'opposition n'en continuait pas moins à se manifester sans équivoque par le refus de plus en plus général de payer certaines redevances. À partir du mois d'août 1789, les rentes foncières ne furent plus permises à Filot et à Xhoris. (Registre aux paiements de cens et rentes en argent et en grains, 1766-1794 Stavelot-Malmédy)

En 1790 et 1791, à Xhoris comme en d'autres endroits, nous le répétons, pas un manant n'accepta de solder les rentes foncières qu'exigeait l'abbaye et de se soumettre à diverses prestations pécuniaires.

L'annexion de la principauté abbatiale fut décrétée par la convention, en même temps que celle du marquisat de Franchimont, le 2 mars 1793. (Recueil des ordonnances de la Principauté de Stavelot, p. 406) Le 3 mars dans la nuit, l'Armée républicaine en retraite évacuait le territoire stavelotain.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on parle des fameuses « Grottes de Xhoris ». Merveilles naturelles sans doute que d'aucuns voudraient explorer plus profondément ; on s'y est employé.

Au centre du village, sur un plateau de la vallée de l'Ourthe, à une altitude de 130 m au-dessus de la rivière, c'est là qu'elles se trouvent. Un ruisseau qui, après un parcours d'un km dans un ravin très encaissé, tombe en cascade bruyante dans une excavation imposante que l'on nomme en Wallonie « chantoir » et qui n'est pas un nouveau venu dans le monde souterrain de Belgique.

Des spéléologues en 1952 furent enthousiasmés à la suite de leurs opérations, mais cela ne signifiait pas que les études et les recherches étaient terminées.

À la fin du siècle dernier, l'éminent géologue Edmond Rahir, dont l'ouvrage sur les grottes du pays fait autorité, lui consacrait plusieurs pages dans ce travail.

Le gouffre, écrit un grand quotidien, au temps jadis suscitait de vives inquiétudes parmi les habitants de Xhoris.

Dans les siècles derniers, il servit de dépotoir, et l'on y jeta des animaux crevés. On ne soupçonnait pas, à cette époque, ses richesses cachées et personne n'aurait du reste tenté d'y descendre.

Il fallut un crime pour qu'on y pénétrât.

Ici toute une histoire dramatique contée à l'époque et dont nous ne possédons que quelques détails, recueillis dans le « Bulletin du Touring Club » et le journal « La Meuse ».

Le 18 septembre 1880, un incendie éclatait dans une petite ferme du village. Dans les décombres, on découvrit le cadavre en partie calciné du propriétaire. L'enquête judiciaire fit apparaître qu'il y avait eu crime et incendie volontaire pour masquer celui-ci.

La gendarmerie de Hamoir fut chargée de retrouver l'assassin et le commandant de la brigade fit fouiller les taillis et les bois environnants.

Les recherches n'ayant donné aucun résultat, le commandant résolut de faire explorer le « chantoir » situé à proximité de la maison du crime et dans lequel personne n'était encore descendu.

Il fit appel au bon vouloir des villageois, mais personne ne consentit à tenter l'aventure. Finalement le cantonnier

Rondeux de Comblain-Fairon se présenta et, armé de lampes, solidement encordé, descendit dans le gouffre.

Il ne découvrit aucune trace du meurtrier; par contre, il fut le premier à découvrir les merveilles souterraines au spectacle desquelles il ne pouvait s'arracher et dont il décrivit avec un tel feu les beautés, qu'un reporter du journal «La Meuse» en fit une description détaillée. Ce que nous savons c'est que le cantonnier «explorateur» atterri dans une salle assez vaste pour y élever une église. Autour de lui brillaient à la lueur de ses lampes des milliers de stalagmites et de stalagmites aux formes les plus bizarres et les plus radieuses. Il aperçut une immense voûte, une sorte de portail gigantesque, autour duquel s'ouvrait un gouffre profond où il ne put pénétrer, faute de moyens. Mais à droite et à gauche s'ouvraient des galeries et des grottes dont les cristallisations et étincelaient de feux doucement colorés.

Il visita la salle pendant une demi-heure et il remonta sain et sauf et, selon ses dires, le cantonnier le regrettait vivement, tant l'endroit lui paraissait merveilleux.

Il va sans dire que les spéléologues s'intéressèrent tout spécialement au mystère du chantoir de Xhoris.

La «Société d'Histoire» de la province de Liège entreprit une exploration et les membres qui y avaient pris part établirent un rapport circonstancié et enthousiaste de leur visite, si bien que d'autres spéléologues et amateurs ne cessèrent d'y affluer.

Parmi les ruisseaux, nous avons omis de citer:

Le Comblinay, qui prend sa source à l'extrémité ouest de la commune d'Aywaille, et qui sépare quelque temps les villages de Comblain-au-Pont et de Xhoris. Le ruisseau entre sur le territoire de Comblain-Fairon, passe à Comblinay et se jette dans l'Ourthe à Comblain-la-Tour. En 1131, on écrivait «Comblinaz».

La Ville, c'est le vrai nom du ruisseau de Ferot. Il sépare Xhoris de Ferrières, puis va se jeter dans le Pouhon. Il est cité «Aqua que vocatur Welva» en 1159 (Cartulaire de Stavelot, t. 1, p. 478). En 1361, on lit «le rève qu'on appelle ville» (Société d'art et d'histoire, t. 3, p. 233)

LES NOMS DE LIEUX. C'est une question laborieuse et complexe que celle qui consiste à rechercher l'origine des

lieux-dits. Il existe des fantaisies qu'il faut accepter avec prudence. Il en est qui sont légendaires ou rappellent des faits historiques.

Végétations.

Bruyère: une section de la commune : Bruyère de Xhoris, lieu-dit.

On connaît dans le pays des noms de famille.

Tilleul: section, en wallon «tiyou».

Au chêne, au cerisier: lieu-dit.

Devant Pierreux: la présence de pierres est souvent indiquée par de nombreux noms de lieux et de localités.

Au tige de la ville (l.-d.): Tige veut dire «hauteur ou mont». Un terme presque disparu. En wallon, «tidje», anciennement «tierg» (de terréum), chemin de terre. C'est donc représenté généralement comme un nom de chemin.

Au point de vue végétal, on connaît le sens: «Faire tige» dit-on encore; c'est une lignée de descendants.

Pouhon: Au chemin du Pouhon (pouhai, puisé). C'est un nom générique commun à toutes les fontaines minérales de l'Ardenne. Mais à Xhoris, s'agit-il bien de sources? En wallon on dit «pouhèye», action de puiser, puisage.

Ensegotte: un ruisseau; gotte désigne un endroit où l'eau suinte.

Chemins, routes.

Route Jean Gerlache. Al Vôye di Harzé. Le français chemin vient d'un mot gaulois (bis latin, cammus).

Le Mont (section): rue Mont de Fontaine.

Godinry, Ry de Mansée (ou Ensegotte) cite-t-on parfois. Ry, ru, ruy, le mot signifie ruisseau, du latin «rivus».

Lavaux: section de la commune. «Val» dans les formations du moyen âge, c'est le terme vallée transformé en val; nombreux chez nous (Olvâ).

Nouheid: orthographes variées: Heyd, Hez, Heid. «Ol hé», coteau boisé.

D'autres noms de lieux: Jehoge, Grange, Rixhale, À la Grange, Al Cortèye, Enclos Gerlache, Sur les Minimes, Aux malades, Magicommune (pré), etc.

Population: 1806: 602 - 1846: 844 - 1910: 864 - 1961: 836 - 1976: 967.

Table des matières

Arbrefontaine	03	Lierneux	31
Aywaille	05	Lorcé	40
Basse-Bodeux	07	Louveigné	42
Bra-sur-Lienne	09	Poulseur	43
Chevron	12	Rahier	44
Comblain-au-Pont	15	Sougné-Remouchamps	45
Comblain-la-Tour	17	Sprimont	46
Coo	17	Stoumont	47
Ernonheid	18	Tilff	49
Esneux	19	Trois-Ponts	50
Ferrières	21	Vieuxville	51
Filot	25	Wanne	53
Hamoir	25	Werbomont	55
Harzé	27	Xhoris	56
La Gleize	28		

